52e ANNÉE JUIN 1945 N° 3

OHIO STATE UNIVERSITY NOV 7 1945 LIBRARY

REVUE DE PARIS

Georges DUHAMEL : Anatole France gardien du langage

André BILLY : Anatole France devant la critique contemporaine

François MAURIAC : Les Mal Aimés *(fin)*

Marcel PROUST : Lettres inédites

William R. TYLER : Le débarquement du 6 juin

Gilbert MAUGE : Raisons

Jean BAILLOU : Souvenirs du Camp des Brumes

Maurice PERNOT : La France et son Empire à San Francisco

Georges SIMENON : Nicolas

Albert BÉGUIN : Romain Rolland devant Péguy

Marcel THIÉBAUT : Parmi les livres

LA LIVRAISON : 40 FRS

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JUIN 1945

		Pages
GEORGES DUHAMEL	Anatole France gardien du langage	1
ANDRÉ BILLY	Anatole France devant la critique contemporaine	6
FRANÇOIS MAURIAC	Les Mal Aimés *(fin)*	9
MARCEL PROUST	Lettres inédites.	39
WILLIAM R. TYLER	Le débarquement du 6 juin	50
GILBERT MAUGE	Raisons	58
JEAN BAILLOU	Souvenirs du Camp des Brumes	64
MAURICE PERNOT	La France et son Empire à San Francisco.. ..	71
GEORGES SIMENON	Nicolas	81
ALBERT BÉGUIN	Romain Rolland devant Péguy.	87
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les livres..	91

* *

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

L'ANTIQUAIRE D'ISPAHAN
par J. et J. Tharaud
- de l'Académie Française -

VACANCES DE NOËL
par Somerset Maugham

LA SANTÉ DES ENFANTS FRANÇAIS
par le professeur Robert Debré

RECONSTRUCTION
par René Arnaud

SAINT-ÉXUPÉRY par Léon-Paul Fargue

ROMAIN ROLLAND par René Lalou

ANATOLE FRANCE

GARDIEN DU LANGAGE

Le patrimoine des peuples est composé de biens très divers et très inégalement répartis. Certains de ces biens sont matériels ; au premier rang de ceux-ci, nous devons mettre la terre, avec ses richesses naturelles ou construites, avec les moissons et les troupeaux, avec les villes, les villages, avec tout ce que les hommes accumulent dans leurs demeures pour protéger, soutenir ou orner leur existence. D'autres biens sont purement spirituels, ils échappent à la mesure courante, mais ils sont pourtant de grand prix, car ils sont les moins fragiles de tous, si les hommes savent en prendre soin. Telles sont les philosophies, les croyances, les idées, les vertus héréditaires, les traditions et règles morales qui permettent aux sociétés humaines d'édifier et de maintenir leur civilisation. C'est parmi les biens de cette sorte qu'il faut classer le langage, encore qu'il soit constamment mêlé aux actes de la vie temporelle. Le langage est non seulement au premier rang des biens spirituels d'un peuple, mais il est encore celui de tous ces biens qui le distingue des autres peuples. Il est, de tous les biens immatériels, celui qui a le moins de tendances à s'évanouir : le langage, qui se transforme et s'altère, comme toutes les choses de ce monde, est moins labile que les vertus, mieux enraciné que les autres propriétés traditionnelles.

Si l'Allemagne hitlérienne était parvenue à ses fins, si elle avait pu se maintenir dans la victoire et dominer les peuples qu'elle avait asservis par une audacieuse opération de brigandage, nous aurions, nous Français, perdu d'abord la jouissance de presque tous les biens matériels que nous avons reçus de nos parents. Nous aurions vu l'ennemi s'en prendre bientôt à nos vertus, à nos croyances, à nos coutumes. Il s'est attaché sans retard et sans succès à cette œuvre de désagrégation et de corruption. Nous savons bien que, s'il en avait eu le temps, il aurait entrepris de corrompre, de brider et de ruiner notre langue. Il y aurait eu du mal et nous pouvons évoquer, à ce sujet, de frappants exemples historiques. La langue polonaise a résisté fort bien à toutes les tentatives de dissolution. Des siècles d'oppression germanique n'ont pas empêché les Tchèques de conserver leur langage national et donc leur âme. L'ennemi, dis-je, aurait échoué, car on peut tout ravir à un peuple malheureux mais encore vivace, tout sauf cette langue maternelle au moyen de laquelle il prend conscience de ses douleurs, de ses joies et de ses pensées.

Les Français ont toujours attaché la plus sourcilleuse importance à ce que

Boileau appelait « la langue révérée », à ce que Paul Valéry nomme aujourd'hui le « saint langage », « l'honneur des hommes ». Du fond du peuple français, on a toujours vu, pendant des siècles, sortir des écrivains vigilants, scrupuleux qui ont, par l'exercice même de leur génie, de leur talent, monté une garde active autour de ce trésor national, notre langue, qui n'ont cessé de l'honorer, de l'amender, de l'enrichir. Anatole France est au nombre de ces grands écrivains que l'on peut considérer comme les mainteneurs du langage.

Cette fonction de maintenance, cette fonction en même temps si nécessaire et si délicate, suppose de grands dons, un grand savoir, de l'autorité et de la modestie. Les bons écrivains se servent par excellence de la langue, mais ils ne possèdent pas sans réserve et sans contrôle ce bien qui leur a été confié par leurs aïeux et qu'ils devront eux-mêmes transmettre à leurs descendants. Tout langage est comparable à un être vivant. Cela signifie qu'il se développe, qu'il se transforme, qu'il mûrit, décline et finit par mourir ou, plus justement, par se résorber dans les idiomes nouveaux qui viennent le supplanter.

Ceux que je nomme les gardiens du langage n'ont pas qualité pour modifier gravement une langue qui est le bien de tout un peuple. C'est l'usage qui imprime à la langue les plus notables des transformations qu'elle subit. Les gardiens ont pour devoir d'abord de prêcher d'exemple, c'est-à-dire de manier la langue avec exactitude, vigueur et respect. Ils doivent, en outre, veiller à ce que soient observées des règles justes, lutter avec discrétion contre les altérations du vocabulaire et du goût, examiner avec soin les apports nouveaux, et se châtier sans cesse dans leurs ouvrages pour l'enseignement des générations nouvelles.

Anatole France est né en 1844. Il est mort en 1924. Si l'on veut bien admettre que le XIXe siècle s'achève en 1914, Anatole France est un homme du XIXe siècle ; son œuvre tout entière reflète les pensées et les soucis d'une époque entre toutes heureuse puisque, en ce temps-là, les savants pouvaient librement se consacrer à la recherche scientifique, les artistes à l'œuvre d'art, les écrivains au culte des belles-lettres et les philosophes sceptiques au doute souriant.

A une jeunesse qui vient de subir de grandes épreuves et qui n'en est point encore à se reposer paisiblement sous les portiques, il est peut-être aventureux de proposer pour modèle cet homme disert et délicat, qui a pris le temps de cultiver son esprit, qui a, comme Jean de La Fontaine et comme Didier Erasme, attendu l'âge de la maturité pour publier ses premiers écrits. Je prie seulement cette jeunesse de réfléchir parfois, quand elle peut s'arrêter dans sa course haletante, à l'enseignement que proposent et cette existence et l'œuvre de cette existence.

L'œuvre d'Anatole France n'est ni parcimonieuse ni profuse. En cinquante années de vie littéraire, ce bon écrivain a publié une quarantaine d'ouvrages. On peut ouvrir au hasard un quelconque de ces ouvrages et en lire une page, on y trouvera une leçon de philosophie et une leçon d'écriture. Il n'est pas dans mon propos de dire ici quoi que ce soit de la philosophie francienne, de cet aimable mélange d'ironie, d'érudition, d'élégance morale et de pitié. C'est de la langue et du style de cet écrivain que j'entends dire quelques mots, à l'heure où le monde lettré entreprend de célébrer sa gloire. Je mets à part l'œuvre poétique d'Anatole France, qui est celle des commencements et qu'il n'a ni poursuivie, ni reprise. C'est Anatole France prosateur que la postérité va, pendant longtemps, appeler en témoignage.

Les esthètes contemporains ont accoutumé de faire une distinction, d'ailleurs un peu arbitraire, entre ce qu'ils appellent les auteurs faciles et les

auteurs difficiles, ceux-ci remarquables parce qu'ils demandent un effort plus ou moins intense de lecture et d'exégèse. S'il nous faut admettre cette distinction, je conseille de créer une troisième catégorie, celle de la facilité difficile, et j'y rangerai certainement Anatole France.

La phrase d'Anatole France est toujours claire au premier regard. Elle est, le plus souvent, courte ou si l'on veut succincte, ce qui veut dire qu'elle est troussée pour courir allégrement. Elle dit fort bien ce qu'elle veut apparemment dire. Qu'on y prenne garde : elle dit encore, pour qui sait lire, certaines choses qui ne sont pas évidentes de prime abord. Toutes les règles de la grammaire sont observées. Quand un tel artiste a l'air de se tromper, c'est qu'il trouve quelque subtil bénéfice à cette apparence d'erreur, et nous le sentons bien vite. Les constructions sont variées ; elles sont toujours satisfaisantes et plaisantes. Le vocabulaire est riche sans ostentation, le nombre sensible, la sonorité claire. Pour faciliter l'intelligence de ces derniers mots, dois-je rappeler la définition qu'en donne d'Alembert quand il dit : « Le son consiste dans la qualité des mots et le nombre dans leur arrangement ».

Le lecteur attentif, son premier plaisir saisi, ne tarde pas à comprendre que cette aisance ne tient pas à la pauvreté des intentions et des idées, ce qu'aurait volontiers tendance à croire la nébuleuse critique germanique, mais à une excellente digestion de la substance proposée. Anatole France est de ces écrivains qui ont fait un persévérant effort pour ne point parler obscurément des choses claires, mais pour parler clairement, même des choses obscures.

C'est une entreprise qui demande un labeur soutenu et une certaine humilité. Chaque page d'Anatole France montre qu'il a lu les auteurs qui l'ont précédé, qu'il leur a demandé conseil et qu'il tient compte de leur enseignement. A ses contemporains mêmes, il sait prêter une oreille attentive. Il ne déteste pas la musique de Flaubert et, s'il lui arrive de s'en inspirer, il l'atténue, la voile un peu, comme il convient à un lettré subtil qui ne s'épuise pas en enthousiasme et qui mesure ses forces. Il écrit par exemple, au début de *Thaïs*, en parlant des anachorètes du désert : « Tous gardaient la continence, portaient le cilice et la cuculle, dormaient sur la terre nue après de longues veilles, priaient, chantaient des psaumes et, pour tout dire, accomplissaient chaque jour les chefs-d'œuvre de la pénitence ». Qui ne rapprocherait cette phrase de la période, pourtant plus courte, qu'on lit dans la *Légende de Saint-Julien l'Hospitalier :* « Tous mangeaient du pain de froment, buvaient dans des auges de pierre et portaient des noms sonores ».

Cette fidélité attentive et toujours sensible ne peut qu'enchanter le lecteur instruit. Elle marque à son regard la parfaite continuité de la littérature française. Elle manifeste aussi que l'originalité n'est pas dans le bouleversement inconsidéré des matériaux d'un art qui fleurit et fructifie depuis un millénaire, mais dans l'usage renouvelé qu'en sait faire un auteur savant.

On a parfois reproché à France l'usage de vocables et de tours légèrement archaïques. Il convient d'abord de faire observer aux censeurs que l'auteur de la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* a composé nombre de ses récits sur le mode que l'on pourrait dire historique. Une pointe d'archaïsme devait alors servir ses desseins, donner de la couleur au tableau, rappeler loyalement les sources. Quant aux écrits dans lesquels Anatole France a peint ses contemporains, s'ils montrent parfois, eux aussi, une nuance d'archaïsme dans le style, c'est que l'écrivain ne se décide pas volontiers à renier des richesses dont il connaît mieux que personne la valeur.

Tout écrivain français sait aujourd'hui qu'il ne commence pas le monde, que s'il abandonne certains mots, certaines locutions, certaines constructions, certains procédés, tout cela tombera finalement en désuétude et que ce sera,

pour les Français et pour tout le monde, un appauvrissement sans compensation. Je comprends, j'approuve l'écrivain qui cherche à sauver une forme légèrement vieillie, mais encore excellente, et qui considère en revanche, avec défiance, les néologismes dont l'avenir est loin d'être assuré. Grâce à cette disposition d'esprit, commune heureusement à bien des écrivains français à travers le temps, nous pouvons, sans lexique et sans effort, lire des textes composés il y a plusieurs siècles et c'est un des avantages de notre opulente librairie.

Anatole France donne ainsi le modèle d'une langue pure, simple et subtile. Il se garde bien de recommander indiscrètement ce qu'il enseigne seulement par son exemple. Les amis de l'illustre maître verront là de la modestie, ses adversaires y distingueront de l'égoïsme et je pense que ceux-ci ont tort.

Ce qui porterait une critique aventureuse à juger sans bienveillance l'œuvre de cet admirable écrivain serait, par exemple, faute que nous commettons tous et si souvent, de lui demander ce qu'il ne peut nous donner, de chercher, dans son ombrage, d'autres fruits que ceux, succulents, qu'il nous prodigue.

Ce serait assurément une erreur que vouloir éprouver à la lecture d'Anatole France certaines émotions que nous donnent les romanciers que je dirai torrentiels. On ne se plonge pas dans Anatole France comme on peut le faire dans Balzac, dans Dickens ou dans Tolstoï. Bien qu'il ait peint des figures inoubliables, Anatole France n'est pas un romancier au sens plein du mot, c'est un narrateur délicieux, un auteur de ce qu'on appelait justement, au XVIIIe siècle, des contes philosophiques.

Si nous voulons tirer d'une œuvre littéraire tout le profit que nous pouvons en attendre, il convient de ne pas l'aborder sans quelque précaution et sans méthode. Un lettré véritable, s'il a le choix et l'aisance de ses mouvements, se gardera de relire à la suite vingt volumes d'Anatole France. Mais, après une journée de tribulations et de déconvenues, s'il vient à disposer d'un peu de paix et de solitude, il ouvrira quelque ouvrage du bon maître. Il en relira cinquante pages à la file. Il y prendra une leçon de tolérance, de finesse, de goût et de bonne langue.

Cette œuvre a connu pendant longtemps un succès considérable. Le peuple français est un peuple de grammairiens. Il reconnaît vite les bons auteurs et leur marque de la gratitude. Anatole France a joui d'un immense auditoire. Il l'a trouvé dans toutes les classes de la société ; il l'a rencontré dans toutes les parties du monde. Il y a des lecteurs de France dans tous les peuples policés. Il a, par ainsi, bien servi sa patrie, et nous pouvons lui en garder une grande reconnaissance.

Comme il est de règle chez nous, la renommée d'Anatole France semble avoir subi, depuis vingt ans, une éclipse, non qu'il ait été moins lu, mais parce qu'il a, moins vivement, sollicité l'attention et les inquisitions de la critique. C'est une épreuve presque inévitable et l'on peut penser que, chez nous, les grandes réputations font, avant d'entrer dans la bibliothèque classique, une sorte de stage dans ce qu'on pourrait appeler le réfrigérateur de la gloire. Dès maintenant, nous pouvons considérer l'épreuve comme terminée. Anatole France est désormais parmi nous, tel un maître et un ami.

Cette grande sagesse qui fait du style d'Anatole France un modèle d'élégance classique et de ferme simplicité pourrait inspirer à la jeunesse littéraire une défiance bien naturelle, car la jeunesse aime les tentatives audacieuses, la recherche et l'aventure.

Si la littérature française est, comme nous la voyons, riche et variée, c'est bien parce qu'elle a, tout le long des siècles, concilié la recherche et la

tradition. C'est surtout en poésie que la recherche est juste et féconde. En prose, la liberté est beaucoup moins grande et les expériences plus surveillées. Nous avons, dans notre Panthéon, nous, tenants de la clarté, beaucoup de poètes obscurs et des meilleurs et des plus grands. Mais nos maîtres de la prose ont toujours été des gardiens, de stricts et sévères mainteneurs de notre langage, ce bon instrument d'intelligence et d'art.

Cela m'amène tout naturellement, sans m'éloigner de l'objet précis que je me suis choisi, à dire quelques mots des entreprises sociales ou politiques auxquelles Anatole France prit une part personnelle et active, surtout dans les dernières années de sa vie. On pourrait découvrir une opposition entre l'assentiment donné par le vieux maître aux opinions les plus audacieuses et le caractère résolument traditionnel de son art. Je me permets de déclarer qu'on ne saurait établir aucun parallèle utile entre les expériences sociales et l'usage de la langue. Le vieux maître a souhaité de tout son cœur et de tout son esprit l'avènement d'une société meilleure. Qui ne lui donnerait raison ? L'homme qui a beaucoup vécu, beaucoup vu, beaucoup étudié peut appeler de tous ses vœux un monde plus équitable. Il voit mieux que personne la mauvaise répartition des biens, les œuvres des ambitieux, le règne de Mammon, l'oppression du faible par le fort. Il espère la fin de ces désordres et il le déclare avec franchise. Quel observateur de sang-froid ne le déclarerait pas de même.

Mais y a-t-il lieu de changer quelque chose à ce merveilleux langage français dont nous éprouvons chaque jour les agréments et l'efficacité ? Non, certes. La ferveur révolutionnaire n'a rien à faire dans ce domaine. Et le vieil homme ne se lassait pas de le démontrer.

Les gens de chez nous disent avec simplicité : « Quand un vin est bon, il faut s'y tenir ». Voilà une sagesse que, je pense, Jacques Tournebroche accepterait sans détour. Je ne crois pas trahir Anatole France, notre maître, en pensant qu'il aurait pu, ce qu'il faisait volontiers, tirer par analogie une leçon de cette sagesse populaire et dire, avec un fin sourire : « Quand une langue est bonne, sûre, harmonieuse, éprouvée, il faut l'employer avec amour, la surveiller jalousement, l'enrichir avec prudence et la passer ainsi toute pure, toute chaude, toute vivante, à ses enfants et à ses petits-enfants ».

GEORGES DUHAMEL

ANATOLE FRANCE

devant la critique contemporaine

Depuis un mois on a rendu au souvenir d'Anatole France, au cours d'une série de cérémonies officielles organisées à l'occasion du centenaire de sa naissance, l'hommage qui lui était dû. On vient de lire ici, sous la signature de M. Georges Duhamel, un magnifique témoignage sur « France gardien du langage ». Mais chacun sait aussi que depuis la mort du « bon maître » certaines voix se sont élevées qui portant le débat sur d'autres terrains n'ont pas fait entendre exactement le même son. Dans certains milieux de « jeunes », France est même l'objet d'attaques violentes. Sur quels arguments se fondent ces critiques : c'est ce que nous avons demandé à M. André Billy de bien vouloir exposer à nos lecteurs.

(N.D.L.R.)

Je ne l'ai vu qu'une fois, et il dormait. Il dormait tandis qu'à trois pas de lui une belle personne de blanc vêtue lui déclamait à bout portant les plus fameuses pièces des *Fleurs du Mal*. Fernand Vandérem nous a dit qu'il arrivait à France de réciter des vers de Baudelaire. Puisque Vandérem le dit..., mais cela ne dut pas se produire souvent. Le *Manuscrit autographe* a publié les notes d'Anatole France, de Banville et de Coppée qui ont servi à préparer le recueil du *Parnasse contemporain*. Parmi les notes de France, on lit : *Baudelaire, non, ce serait odieux. Charles Cros, non, je serais contraint de retirer mon envoi si le sien était admis. Mallarmé, non, on se moquerait de nous. Verlaine, non, l'auteur est indigne et ses vers sont les plus mauvais qu'on ait vus.* Verlaine, Mallarmé, Baudelaire, les trois maîtres de la génération symboliste, Anatole France ne pouvait guère les aimer. Pour Verlaine et pour Baudelaire, il a plaidé sans chaleur dans la *Vie Littéraire*. De Mallarmé, je ne sache pas qu'il ait jamais soufflé mot à ses lecteurs, sinon très incidemment.

Vais-je faire un crime à France de n'avoir pas aimé Baudelaire, Verlaine et Mallarmé ? Non, mais cherchant à saisir dans son fond le malentendu qui écarte de France la génération actuelle et l'humeur hargneuse où son nom seul la jette, je me demande si le grief secret qu'on a contre lui n'est pas d'avoir détesté la poésie moderne et, plus généralement, tout le moderne, poésie, art et philosophie. France, l'anti-moderne. France, ou la bête noire des modernes. Qu'est-ce qu'un moderne ? C'est un homme qui n'aime pas Anatole France. Et qu'est-ce que la modernité, prônée par Baudelaire ? C'est tout ce que France détestait. Et pourquoi ? Parce que la modernité se fonde

sur le déséquilibre, la dissonnance, l'asymétrie, la bizarrerie, la surprise, le contraste, l'équivoque, l'inversion, la laideur, et qu'en face de ce néo-romantisme France représente l'harmonie classique, traditionnelle, tempérée et rendue plus aimable par de subtiles concessions au goût de nos contemporains pour le miroitement verbal. Il est frappant que l'anathème lancé par Baudelaire, prince des modernes, à Voltaire, soit exactement celui qu'on lance à France : « Emerson a oublié Voltaire dans ses représentants de l'humanité. Il aurait pu faire un joli chapitre intitulé : Voltaire ou l'anti-poète, le roi des badauds, le prince des superficiels, l'anti-artiste, le prédicateur des concierges, le père Gigogne des rédacteurs du *Siècle*. » Il est frappant aussi que, pour le mieux accabler, pour le rapetisser davantage, certains adversaires de France se plaisent à lui opposer Voltaire, marquant ainsi que ce qu'ils détestent dans France n'est pas tant l'orientation générale de sa pensée que le peu de chaleur de cette pensée. A côté de Voltaire, brasier d'intelligence, France n'est évidemment que mollesse et tiédeur.

Cependant, la querelle est surtout dogmatique et elle pose bien une question de foi. France n'avait d'aucune façon et à aucun degré la foi. En revanche, il tenait la souffrance pour abominable et, s'il haïssait l'injustice, ce n'était pas tant parce qu'elle offense un principe universel et supérieur, que parce qu'elle est génératrice de souffrance. Nos modernes, au contraire, nos néo-mystiques font dans leur système une place d'honneur à la souffrance, et c'est encore une chose qu'ils dénoncent en France que ce côté sensible et douillet de sa nature, que son égoïste tendresse pour les misérables, que sa pente antinietzschéenne. J'ai nommé Baudelaire comme signe majeur de l'opposition faite à France ; il convient aussi de nommer Nietzsche. L'influence de Nietzsche n'a, dès l'origine, cessé de travailler contre France ; on ne l'a malheureusement pas assez dit. L'influence de Nietzsche a travaillé contre France comme elle a travaillé contre l'idée chrétienne puisque, qu'il le voulût ou non, France était chrétien. Comme la plupart d'entre nous, il avait rejeté le dogme et conservé la morale. Phénomène inverse chez ses adversaires : ils se disent volontiers chrétiens, catholiques, voire mystiques, et ne professent ni ne pratiquent apparemment aucune des vertus chrétiennes : la charité, l'humilité, la tolérance, la pitié, le sentiment de l'égalité et de la fraternité des hommes dans leur misère devant l'insondable au-delà. Ce qui attache à France les esprits de l'autre famille, c'est qu'il n'a jamais exercé son ironie contre les petits, qu'il ne s'en est pris qu'aux ambitieux, aux puissants, aux riches, aux imbéciles, aux violents, c'est que toute sa philosophie s'est développée sur cette idée que la vie humaine est une absurde et sinistre aventure et qu'à y bien réfléchir tous ceux qui la courent ensemble devraient, au lieu de s'entre-déchirer comme ils font, se prendre en pitié les uns les autres. Eveiller dans les hommes le sens de leur tragique communauté terrestre, telle est la leçon dernière de l'humanisme francien. Toute la dignité de l'homme tient dans l'incomparable malheur qu'est la conscience de vivre sans savoir pourquoi. Cramponnés à un globe de boue qu'une course éperdue emporte à travers l'espace, nous n'avons pour nous masquer l'inéluctable échéance du retour à la poussière que les joies éphémères de l'art, de l'amour et de la beauté. Cultivons-les sans nous illusionner sur leur caractère relatif et périssable, mais sans nous dissimuler non plus que rien ne vaut la peine de vivre en dehors d'elles. Il paraît que voilà un idéal bourgeois. Autrefois, on y voyait la règle de vie du vrai philosophe.

Qu'elle soit dépassée de nos jours par l'esprit social, j'y consens, mais je ne trouve pas que cet esprit social ait manqué à France. On dit qu'il ne l'avait pas, qu'il l'affectait seulement, on dénonce en lui un faux ami du peuple comme si, en revanche, nos tribuns et nos militants étaient tous prêts

à sacrifier à la révolution le plus mince de leurs intérêts personnels. Le reproche apprête à rire, Charles Braibant a lumineusement tracé la courbe de l'évolution suivie par France et démontré que, dès avant l'affaire Dreyfus, il inclinait à la politique révolutionnaire. Dans sa carrière, nulle volte-face. La méditation et la réflexion ont conduit toutes ses démarches, et cela aussi est un trait qui ne plaît pas à nos mystiques, portés aux illuminations brusques et aux soudains embrasements.

Les raisons profondes de la défaveur de France résident donc dans ce que Guillaume Apollinaire appelait le « déclin de la beauté » ou, plus exactement, le déclin de l'amour de la beauté, dont le déclin du style n'est que l'aspect littéraire et, dans le déclin de l'amour, ou plus exactement de l'amour de l'amour. L'esthétisme des Parnassiens et des Symbolistes est en abomination aux nouveaux venus. Ces jeunes métaphysiciens, bergsoniens, thomistes, marxistes, phénoménologistes, etc., dont nous ne devons pas oublier qu'un des maîtres, M. Alain, a dit qu'Anatole France était un écrivain de dixième ordre, refusent d'abaisser leur superbe devant ce qui provoquait l'extase de leurs aînés : un coucher de soleil, un sourire de femme, la courbe d'une hanche, une fresque, un bronze. N'objectez pas que l'art n'a jamais eu plus de zélateurs qu'aujourd'hui. Il serait trop facile de vous répondre que ce qui a, depuis trente ans, assuré le succès de l'art moderne réside dans ce fait qu'il offre à l'intellect un excitant, qu'il pose des problèmes, qu'il ouvre des concours de divination entre augures. Il ne s'agit plus d'exprimer avec bonheur ce que chacun peut voir et sentir, mais de rendre visible ce qui est caché. Il ne s'agit plus de ce qui est beau, mais de ce qui est nouveau, et cela aussi est baudelairien, c'est-à-dire anti-francien. Au poète, au peintre, nous ne demandons plus une délectation, mais une révélation, et de même qu'on n'était pas toujours, en 1900, très exigeant sur la qualité du plaisir ressenti, nous ne le sommes pas toujours à présent sur l'authenticité de la révélation que nous nous flattons de recevoir.

Si l'on n'aimait pas plus à la fin du siècle passé, on se complaisait certainement davantage dans la pensée de l'amour. L'érotisme dont était saturée la littérature française vers 1890 et 1900 mériterait une étude où Anatole France figurerait au premier rang, car cet érotisme a pris sous sa plume les nuances les plus fines et les plus nobles. Jean-Jacques Brousson a bien fait rire les jeunes gens d'après l'autre guerre quand il leur a montré un France aimant l'amour. Est-il rien de plus démodé que pareille inclination ? Sa défaveur aussi a travaillé contre France comme elle a travaillé contre tous ses contemporains, Maupassant, Loti, Bourget, n'épargnant guère que Barrès dont on ne saurait dire que l'amour le préoccupa le moins du monde. Proust et Gide, ces favoris de l'époque 1925, ce n'est pas non plus la sensibilité amoureuse qui les étouffe...

J'ai essayé de faire voir, en somme, que la défaveur actuelle d'Anatole France se lie à celle d'une conception de la vie et d'un mode de vivre qui ont trouvé dans son œuvre leur stylisation la plus accomplie et, quoi qu'on en ait dit, la plus savoureuse et la plus originale. L'œuvre d'Anatole France renferme la formule du bonheur exquis que pouvait rêver un Français artiste et cultivé de la fin de l'autre siècle. Cette formule a fait son temps et je me demande même si ce n'est pas la notion d'un bonheur possible qui, pour longtemps, s'est effacée. L'art, la beauté, l'amour, le bonheur, tout cela représente des raisons de vivre bien méprisables aux yeux d'une génération grandie dans le culte de valeurs qui s'appellent communauté, discipline, sacrifice, régénération.

ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt.

LES MAL AIMÉS[1]

ACTE DEUXIÈME

Le petit salon-atelier où Elisabeth et Marianne se tiennent d'habitude, travaillent, font de la musique. Il communique avec leur chambre, dont on pourrait peut-être apercevoir les lits jumeaux, et avec le jardin par une porte-fenêtre. C'est le soir du même jour, après dîner. Il est déjà tard.

Au lever du rideau, Marianne seule est assise, tenant un livre qu'elle ne lit pas. Alain entre par le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

Marianne, puis Alain.

MARIANNE. — Te voilà ! Je ne t'attendais plus... Il est tard : onze heures bientôt.

ALAIN. — J'ai été appelé chez des voisins : un coup de pied de cheval, j'ai dû faire une piqûre... Alors ? Elisabeth a vu ton père ? Comment a-t-il réagi ?

MARIANNE. — Je ne sais pas encore. En sortant de table, il l'a emmenée dans son bureau. Depuis, ils n'ont pas reparu. Voilà bientôt deux heures que cela dure...

ALAIN. — Deux heures ! Penses-tu que ce soit un bon signe ?

MARIANNE. — Je n'en sais rien ! Comment veux-tu que je sache ?

ALAIN. — Crois-tu qu'il y ait de l'espoir ?

MARIANNE. — Cela dépend pour qui... Il serait étonnant que nous espérions tous la même chose, dans cette maison.

1. Voir le premier acte des *Mal Aimés* dans la *Revue de Paris* du 1er mai. M. de Virelade (60 ans) a deux filles : Elisabeth (29 ans), Marianne (17 ans). L'une et l'autre sont éprises d'Alain (23 ans). Mais Elisabeth ignore les sentiments de sa sœur à l'égard de ce jeune homme. Aussi lui a t-elle confié sans arrière-pensée, au cours du premier acte, qu'Alain désirait l'épouser. Cette nouvelle a profondément troublé Marianne, qui a réussi pourtant à en recevoir l'annonce avec tout le naturel possible. Mais on l'a vue pourtant manier un revolver trouvé dans un tiroir d'un air songeur qui permet au spectateur ou au lecteur de se livrer aux suppositions les plus pessimistes. A la fin du premier acte, tous les personnages attendent avec inquiétude les réactions de M. de Virelade, à qui Alain a fait sa demande, sans obtenir d'ailleurs la moindre réponse. M. de Virelade a pour Elisabeth une vive passion et l'on sait que l'idée d'être séparé d'elle lui est odieuse.

N. D. L. R.

ALAIN. — Je vois bien que tu ne m'as pas pardonné... C'est vrai... J'aurais dû t'avertir tout de suite que nous avions décidé de nous marier, Elisabeth et moi...

MARIANNE. — Pourquoi t'en voudrais-je ? Tu savais que je ne m'attendais pas à ce coup ; tu n'as rien osé me dire parce que je te faisais pitié... Tu n'as pas mauvais cœur !

ALAIN. — Sois juste, reconnais que je ne t'ai jamais caché...

MARIANNE. — Non, tu as toujours été loyal à ta manière : tu m'as toujours rappelé ta passion pour Elisabeth, même dans les instants où j'aurais eu quelques raisons de ne pas m'en souvenir.

ALAIN. — Quel mal je t'ai fait ! Si tu savais comme j'ai honte...

MARIANNE. — Il ne faut pas : c'est moi qui ai voulu... Tu n'aurais jamais rien osé si je n'y avais consenti : même quand tu m'embrassais. J'ai toujours su que tu ne m'aimais pas.

ALAIN. — Ce n'est pas une excuse, bien sûr, mais je croyais que tu n'y attachais pas d'importance... Durant ce mois d'août, rappelle-toi, nous restions seuls des journées entières, dans le jardin... Cette année-là, Elisabeth partait chaque jour pour attendre M. de Virelade à la sortie de son cercle : elle voulait le guérir, l'empêcher de boire. Il n'y avait plus que nous deux : tout le monde dormait jusqu'à quatre heures, tant la chaleur était terrible, tu te souviens ? On aurait cru que nous étions seuls à garder les yeux ouverts dans cette campagne déserte... Il me semble qu'à cet âge j'étais une vraie bête, une espèce de petit renard... Je croyais que ça n'avait pas d'importance, les caresses — surtout les nôtres, qui étaient innocentes !

MARIANNE. — Moi, je savais que c'était important, que c'était grave, presque aussi grave à mes yeux que si nous avions fait vraiment le mal, ou même que si tu avais consenti à me prendre, que si je m'étais donnée, que si je m'étais perdue...

ALAIN. — Tu n'es qu'une enfant, tu ne sais pas ce que tu dis. J'ai été faible avec toi, et même lâche, oui, lâche... mais je ne suis pas un misérable : tu es une jeune fille, Marianne, tu es la sœur d'Elisabeth.

MARIANNE. — Tu ne me comprends pas : le don de soi-même, l'abandon sans retour de son âme et de son corps, c'est peut-être criminel. Il y faut, du moins quelquefois, de la générosité, du courage, un désintéressement presque fou, mais dont je suis sûre que j'aurais été capable... Tandis que ces pauvres choses entre nous — oh ! pas bien méchantes, je te l'accorde ! Mais ce qu'elles signifiaient pour moi, tu ne pouvais l'imaginer... Je sais bien que tout cela est fini...

ALAIN. — Oui, de pauvres choses dont il ne resterait rien si tu ne les rappelais sans cesse. Qu'il ne soit plus jamais question entre nous de ces baisers d'enfant... car tu étais une enfant. Il faut les oublier, Marianne.

MARIANNE. — Moi ? que j'oublie jamais ces moments de nos deux vies...

ALAIN. — Tais-toi, Elisabeth va descendre. Peut-être est-elle déjà derrière la porte.

MARIANNE. — Avant qu'elle entre, je voudrais que tu me dises... Est-ce qu'entre elle et toi... enfin, tu me comprends ? Etes-vous allés très loin...

ALAIN. — Avec Elisabeth ? tu n'y songes pas, Marianne ?

MARIANNE, *avec douleur*. — Oui, c'est vrai, pardonne-moi. C'est quelqu'un de bien, Elisabeth. On ne fait pas le mal avec Elisabeth.

ALAIN. — Mais avec toi non plus, ma pauvre petite fille ! Je ne puis ouvrir la bouche sans te blesser...

MARIANNE. — Ce n'est pas ta faute... Ce n'est pas à cause de ce que tu dis... c'est parce que tu ne m'as jamais aimée et que tu ne m'aimeras jamais.

ALAIN. — Et toi, crois-tu vraiment que tu m'aimeras toujours ? Tu verras, nous en rirons ensemble quand tu seras guérie.

MARIANNE. — Guérir... qu'est-ce que ça veut dire : guérir ? Je ne suis pas malade, Alain ; ce serait déjà quelque chose d'être malade, je m'intéresserais à mon corps... Non, je ne suis que fatiguée, — mais ça, à un point que tu ne peux imaginer... — Je voudrais dormir, ne plus sentir... Je me rappelle, au Lycée, j'écrivais mon nom à la craie sur le tableau, et puis j'effaçais chaque lettre une à une, et il ne restait que le noir.

ALAIN. — Tâche de gagner du temps, de vivre au jour le jour. Ne regarde pas au delà de la journée qui s'ouvre...

MARIANNE. — C'est long, une journée !

ALAIN. — Tu devrais sortir d'ici, te mêler à la vie, voir des gens. Tu t'es inscrite à la Faculté : pourquoi ne pas suivre les cours d'histoire et de littérature comme tu l'avais promis ? Tu retrouverais des amies du Lycée...

MARIANNE. — Tu ne me comprends pas : comment t'expliquer ? Tu me parles d'un monde irrespirable, d'un monde mort...

ALAIN. — Chut ! j'entends Elisabeth... Crois-tu qu'elle se doute...

MARIANNE. — Elisabeth ? Peut-être s'inquiète-t-elle, quelquefois, quand nous sommes ensemble... mais ça ne dure guère : tu as si vite fait de la rassurer !

SCÈNE DEUXIÈME

Les mêmes, Elisabeth.

ELISABETH, *les observant.* — Tu es là depuis longtemps, Alain ?

ALAIN. — Non, cinq minutes à peine...

ELISABETH. — J'ai cru entendre mon nom...

ALAIN. — Oui, nous parlions de toi... Alors ? Il n'y a pas d'espoir, n'est-ce pas ? M. de Virelade a été intraitable ?

ELISABETH, *les observant.* — Vous vous êtes disputés, Marianne et toi ?

MARIANNE. — Mais non... Pourquoi nous serions-nous disputés ?

ELISABETH. — Je ne sais pas... Vous paraissez émus tous les deux.

ALAIN. — C'est que nous t'attendions dans l'angoisse... Raconte-nous, vite !

ELISABETH. — Je n'ai rien à raconter.

ALAIN. — Tu te moques de nous !

MARIANNE. — Tu n'as rien à raconter, et tu es enfermée depuis deux heures avec notre père !

ELISABETH. — Vous voulez savoir ce qui s'est passé, pendant ces deux heures ? Eh bien ! il est demeuré étendu sur la chaise longue, à côté d'une bouteille de whisky, et je lui ai lu *Monte-Cristo*...

MARIANNE. — Pendant deux heures d'affilée ? (*Elisabeth fait signe que oui.*) Il n'a été question de rien d'autre ?

Elisabeth fait signe que non.

ALAIN. — Voyons, Elisabeth ! Il fallait prendre les devants... Tu aurais dû attaquer...

ELISABETH. — J'ai pensé qu'il valait mieux le laisser venir.

MARIANNE. — Tu es libre, maintenant ? Il a bien voulu se mettre au lit ?

ELISABETH. — Non, pas encore : il m'a réclamé le second volume de *Monte-Cristo*, c'est ce qui m'a permis de descendre... Et vous ? qu'avez-vous fait pendant ce temps-là ?

MARIANNE. — J'ai lu jusqu'à l'arrivée d'Alain et puis nous avons bavardé...

ALAIN. — Tu as beau dire, Elisabeth, il aurait fallu poser la question nettement.

ELISABETH. — Père n'est pas un monsieur à qui l'on pose des questions, n'est-ce pas, Marianne ?

ALAIN. — Que vous êtes faibles devant lui !

ELISABETH. — Je voudrais t'y voir, mon petit Alain !

MARIANNE. — Le fait est que tu n'en mènes pas large quand il est là...

ALAIN. — Moi ? allons donc ! M. de Virelade ne me fait pas peur, je vous assure...

SCÈNE TROISIÈME

Les mêmes, M. de Virelade en robe de chambre très soignée. Il n'est pas ivre, mais il faut qu'on le sente légèrement excité par l'alcool.

VIRELADE. — Eh bien ! Elisabeth ? as-tu trouvé le second volume ? Mais qu'est-ce que c'est que ce petit Soviet ? (*A Alain.*) Tiens ? te voilà, toi ? Que fais-tu ici ? Sais-tu que dans moins d'une heure il sera minuit ?

ALAIN. — Veuillez m'excuser, monsieur, j'avais un renseignement à demander à Elisabeth.

VIRELADE. — Tu ne pouvais pas attendre jusqu'à demain ? Il fallait que ce fût bien urgent.

ALAIN. — Oui, monsieur.

VIRELADE. — Comment es-tu entré ? Tu as fait lever le jardinier ?

ALAIN. — Non, monsieur, Elisabeth m'a donné la clef de la grille, cette après-midi.

VIRELADE. — Ah ! elle savait cette après-midi qu'elle aurait un renseignement urgent à te donner ce soir ?...

ELISABETH. — Voyons, père ! Vous vous doutiez bien de ce que signifie la visite d'Alain, à cette heure tardive...

VIRELADE. — Je ne me doute de rien, je ne sais rien, sinon qu'il existe des garçons qui abusent du pouvoir qu'ils ont de passer inaperçus. Je reconnais que c'est une grande force dans la vie que d'être dépourvu de toute espèce d'importance. On entre, on sort, personne ne vous demande ni qui vous êtes ni pourquoi vous venez. Mais tout de même, ta place n'est pas à onze heures du soir dans la chambre de mes filles. C'est entendu, tu ressembles à un lycéen... Il n'empêche que tu as passé l'âge du service militaire ?

ALAIN. — Je vais avoir vingt-trois ans.

VIRELADE. — Tu as servi dans l'auxiliaire, je suppose ?

ALAIN. — Les étudiants en médecine sont mobilisés comme infirmiers.

VIRELADE. — C'est vrai, j'avais oublié. Je dois dire que je te vois assez bien en infirmier. Oui, plus j'y réfléchis, et plus je t'imagine dans les fonctions et dans les obligations de l'infirmier. Mais, ce soir, personne ici n'a besoin de tes services. Plus de visite nocturne, n'est-ce pas ? C'est bien entendu ? Tu présenteras mes hommages très humbles, très respectueux, à ton excellente femme de mère. Marianne, accompagne-le jusqu'à la grille. Tu rapporteras la clef.

Marianne et Alain sortent par le jardin.

SCÈNE QUATRIÈME

Elisabeth, Virelade.

ELISABETH. — Père, il faut que vous le sachiez : j'ai été dressée à tout supporter de vous, je suis capable de tout souffrir, sauf cet acharnement à humilier Alain devant moi.

VIRELADE. — Où prends-tu que je m'acharne ? Suis-je un homme à m'acharner contre les gens ? Ce soir, surtout, j'en serais fort incapable...

ELISABETH. — Pourquoi ce soir ?

VIRELADE. — Parce que je suis content, ma fille. J'ai eu un coup dur, cette après-midi, lorsque ce pauvre bougre est venu me servir son plat. Mais depuis...

ELISABETH. — Quoi ? Que s'est-il passé depuis votre retour ? Il ne s'est rien passé ?

VIRELADE. — Non, Dieu merci, il ne s'est rien passé... Enfin, rien de grave.

ELISABETH. — J'ai peur de votre joie.

VIRELADE. — Ai-je l'air si joyeux ? C'est peut-être que j'ai pu m'arrêter de boire : j'en suis au point délicieux où, pour mon malheur, je ne sais jamais me tenir d'habitude, lorsque le whisky embellit la vision que j'ai des créatures, même de celles qui appartiennent à l'espèce la plus basse... Tiens, Alain lui-même, tout à l'heure, me paraissait presque gentil... Mais oui !

ELISABETH. — Où prenez-vous le droit de le mépriser ?

VIRELADE. — Il ne s'agit pas de droit, c'est une question de fait. Il est de ces êtres qu'on humilie rien qu'en les regardant, tellement il faut baisser les yeux.

ELISABETH. — Moi, j'ai toujours levé les miens vers lui, même lorsqu'il était enfant.

VIRELADE. — Tu les détourneras, ma fille, plus tôt que tu ne penses. Dès cette nuit peut-être.

ELISABETH. — Ne jouez pas avec moi. Que préparez-vous ?

VIRELADE. — Mais je n'ai aucun projet, ma pauvre enfant, aucune intention. Je ne prépare rien. Je n'ai l'esprit occupé de personne que de *Monte-Cristo*, depuis deux heures, je te le jure. Comme tu lis bien, Elisabeth ! Si jamais j'avais dû te perdre, je n'aurais pu souffrir d'entendre une autre voix que la tienne. Mais, maintenant, je sais que je ne te perdrai pas ! Comme tu lis bien ! Figure-toi que ce soir, en écoutant l'histoire d'Edmond Dantès, je retrouvais mon émerveillement de petit garçon... C'est étrange, ces coins de fraîcheur que l'on garde ! Nous ne sommes pas si corrompus que nous croyons...

ELISABETH. — Il ne s'agit pas de Dantès, mais de vous, d'Alain, de moi.

VIRELADE. — Tu te forges des idées...

ELISABETH. — Comme si vous n'espériez pas qu'un incident que j'ignore, mais que vous connaissez, va bientôt me séparer d'Alain !

VIRELADE. — Oh ! pour cela, ma fille, ce n'est pas une espérance, c'est une certitude.

ELISABETH. — Une certitude ? Ecoutez-moi : vous avez toujours cru que j'avais la vocation du sacrifice. Et il est vrai que j'ai tout fait, depuis des années, pour vous en persuader et pour m'en persuader moi-même. Eh bien ! je vous ai trompé, voilà tout ! J'ai été ma propre dupe...

VIRELADE, *avec une brusque violence.* — Attention, Elisabeth. Tu as tous les droits, ce soir, et je me suis armé de patience, mais ne touche pas à ce qui fut ma part de joie en ce monde : tu te trouvais heureuse auprès de moi, il ne s'agissait pas de sacrifice, tu le sais bien ! Je te défends de dire le contraire !

ELISABETH. — On n'imagine pas ce qu'une fille souffre...

VIRELADE. — J'entends bien ce que tu veux dire ! Tu traverses une crise, quoi ! ce n'est pas très beau à voir ni à entendre... Mais, crois-moi, c'est sans importance...

ELISABETH. — Chez les autres, peut-être... Peut-être que, pour beaucoup de femmes, cette souffrance devient une habitude... Mais moi, je suis d'une autre race... d'une autre famille.

VIRELADE, *avec violence.* — Pourquoi parles-tu de race ? de famille ? Tu ne vas pas me parler de ta mère, Elisabeth ? Je te l'interdis. Tu n'as rien d'elle, rien de rien, entends-tu ? Ni la couleur des cheveux, ni le grain de la peau, ni l'odeur, ni un geste, ni une inflexion de voix... C'est Marianne qui a tout pris.

ELISABETH. — Il me suffit bien d'être votre fille !... Cela, vous supportez de l'entendre ? Je suis la fille d'un homme qui n'a jamais dit non à aucune convoitise.

VIRELADE. — Il est vrai... Tu me connais, Elisabeth. Je suis ainsi fait : incapable d'aucun renoncement, aussi désarmé devant un verre d'alcool que devant une créature... Voilà comment je suis, moi ! C'est fou ce que j'ai de courage pour ce que je désire... Tiens, maintenant, par exemple, j'ai envie d'un dernier whisky avant de m'endormir. Aucune force au monde ne m'empêchera de boire un dernier whisky. Remontons dans mon cabinet, il doit rester de la glace...

ELISABETH. — Non, demeurons ici.

VIRELADE. — C'est vrai, il faut attendre le retour de Marianne... Mais elle en met du temps, celle-là, pour aller jusqu'à la grille et pour en revenir !

ELISABETH. — On n'avance pas vite dans le noir.

VIRELADE. — Et puis ils avaient peut-être des choses à se dire...

ELISABETH. — Oui, peut-être.

VIRELADE. — Ce sont de vieux copains... En voilà une drôle de petite bonne femme !

ELISABETH. — Marianne ? vous trouvez ?

VIRELADE. — Oui, je trouve. Figure-toi qu'en rentrant, ce soir, je l'ai surprise... Non, il vaut peut-être mieux que je ne te dise rien.

ELISABETH. — Où l'avez-vous surprise ?

VIRELADE. — Tu ne sais pas avec quoi elle jouait ?

ELISABETH. — Comment voulez-vous que je sache ?

VIRELADE. — Devine.

ELISABETH. — Je ne sais pas deviner.

VIRELADE. — J'ai peur que cela ne t'impressionne.

ELISABETH. — Qu'est-ce que vous allez me dire ?

VIRELADE. — Eh bien ! voilà... mais tu ne vas pas te monter la tête... J'ai surpris Marianne dans mon cabinet. Elle avait ouvert le tiroir du bureau... le tiroir de gauche... (*A ce moment, Marianne entre par le jardin.*) Ah ! Marianne !

SCÈNE CINQUIÈME

Les mêmes, Marianne.

VIRELADE. — Tu en as mis du temps ! Ta sœur et moi, nous étions inquiets.

MARIANNE. — Nous ne pouvions pas arriver à ouvrir la grille. J'ai cru un moment que la serrure était forcée.

VIRELADE. — C'est étonnant ! cette clef va bien d'habitude... Vous avez réveillé le jardinier ?

MARIANNE. — Oh ! non, nous n'avons pas fait de bruit.

VIRELADE. — Et le chien n'a pas aboyé ? Non ? en voilà un chien de garde ! Dès demain matin, je le ferai abattre.

MARIANNE. — Oh ! papa, pauvre Fido ! il est si gentil !

VIRELADE. — Un chien de garde ne doit pas être gentil.

MARIANNE. — Comment aurait-il aboyé ? Depuis le temps qu'il nous connaît, Alain et moi... Naturellement, il nous a fait fête...

VIRELADE. — La nuit, un bon chien de garde ne connaît personne, ne fait fête à personne. Va dormir. Ta sœur et moi nous n'avons pas fini de causer. Ce ne sera pas long.

MARIANNE. — Bonne nuit, papa... Ce n'est pas vrai que vous ferez tuer Fido ? Elisabeth, demande à papa de ne pas faire tuer Fido.

Durant les dernières répliques, Virelade va fermer la porte sur le jardin et elles s'échangent à voix basse, sur le seuil de la chambre.

ELISABETH. — J'obtiendrai sa grâce, je te le promets. Ne m'attends pas pour dormir.

MARIANNE. — Redescends vite dès que papa sera couché... Alain attend dans le jardin, il va revenir.

ELISABETH. — Il va revenir ? Vous êtes fous !

MARIANNE. — Il ne voulait pas partir sans t'avoir revue...

ELISABETH. — Tais-toi. Père nous écoute.

M. de Virelade remonte, Marianne disparaît dans sa chambre, dont elle repousse les battants.

SCÈNE SIXIÈME

Les mêmes, moins Marianne.

VIRELADE. — Toi qui as peur la nuit, Elisabeth, je suis sûre que tu m'approuves : il faut se débarrasser d'un chien qui n'aboie pas... A quoi penses-tu, ma fille ?

ELISABETH. — Qu'y avait-il dans le tiroir ?

VIRELADE. — Quel tiroir ? Ah ! oui... celui que Marianne a ouvert... Ecoute : nous ne sommes séparés d'elle que par une porte, elle risque de nous entendre, et puis j'ai soif... Nous serons mieux chez moi pour causer...

ELISABETH. — Je n'ai plus envie de causer, père, je n'en ai plus le courage.

VIRELADE. — Tu souffres, Elisabeth. Et c'est moi qui te fais souffrir, mon adorée... Je te demande pardon. Je t'ai menti : ce n'est pas vrai que je sois content, ce soir... Si j'insiste pour boire encore un verre, c'est que je ne

me sens plus la force de te faire du mal... Mais nous touchons au but, je te jure. Tout sera bientôt liquidé, réglé. Monte avec moi quelques instants... quelques instants seulement, et ce sera fini.

ELISABETH. — Je n'ai plus de forces, père, je suis à bout.

VIRELADE. — Tu n'auras pas besoin de parler. Moi-même, qu'ai-je encore à te dire? Il suffira que tu ouvres le tiroir du bureau, ma fille. D'ailleurs, tu as déjà deviné... allons, viens.

ELISABETH. — Non, non, je préfère ne pas quitter cette pièce.

VIRELADE. — Crois-tu donc que j'ignore ce qui t'y retient? J'ai l'oreille fine, Elisabeth.

ELISABETH. — Vous êtes toujours à l'affût...

VIRELADE. — Ton infirmier ne se cache pas loin d'ici, hein? à une portée de fusil, j'imagine... Dès que j'aurai le dos tourné, il va revenir aux nouvelles...

ELISABETH. — Il reviendra si cela me plaît. J'ai vingt-neuf ans, je n'ai plus de comptes à vous rendre.

VIRELADE. — Ainsi donc, c'est vrai? Il est là, caché dans le noir... Si je tirais un coup de fusil au hasard, à travers les arbustes, il y aurait des chances pour qu'il reçoive quelques plombs!

ELISABETH. — Qu'est-ce que vous voulez faire?

VIRELADE. — Rassure-toi, je n'ai aucune mauvaise idée, je n'en veux pas à sa peau. Et même... tu ne me croiras pas? ça me plairait assez que tu lui parles une dernière fois... Oui, au fond, je le désire...

ELISABETH. — Vous le désirez?

VIRELADE. — Oui, parce que cette nuit tu auras sûrement des choses importantes à lui confier, Elisabeth, des choses graves.

ELISABETH. — Qu'ai-je à lui apprendre qu'il ne connaisse déjà?

VIRELADE. — Il sait déjà que Marianne est désespérée, je te l'accorde. Cela, du moins, tu ne le lui apprendras pas.

ELISABETH. — Voilà donc ce que vous avez trouvé, pour nous séparer, Alain et moi. Reconnaissez que ce n'est pas très fort!

VIRELADE. — Il n'y a pas de quoi rire, ma fille. Tu n'a pas vu Marianne, cette après-midi, devant le revolver posé sur la table. Si tu l'avais vue, tu ne rirais pas.

ELISABETH. — Désespérée? Quelles raisons aurait-elle d'être désespérée?

VIRELADE. — Pourquoi me le demandes-tu puisque tu le sais?

ELISABETH. — Je vous accorde que nous avons manqué de confiance envers elle, Alain et moi, que nous l'avons froissée... Mais on ne se tue pas pour un froissement.

VIRELADE. — Non, sans doute, et c'est ce qui devrait t'ouvrir les yeux.

ELISABETH. — Elle a eu peur de rester seule, après mon mariage, seule ici avec vous, en tête à tête... Mais je l'ai rassurée. Elle sait maintenant, la pauvre chérie, que je ne l'abandonnerai jamais.

VIRELADE. — Ce n'est pas de toi qu'elle a besoin, Elisabeth. Que crois-tu donc être pour elle?

ELISABETH. — Alain, en tout cas, n'est que son camarade, rien de plus.

VIRELADE. — Appelle cela un camarade, moi je veux bien.

ELISABETH. — Je le connais, peut-être! je ne me fais aucune illusion : ce n'est pas un héros, bien sûr! Mais de là à jouer ce jeu ignoble avec nous deux... non, tout de même!

VIRELADE. — Que ce soit un très pauvre type, ce n'est pas à moi qu'il faut l'apprendre. Mais soyons juste : pour ce qui touche à ça, nous sommes tous de pauvres types...

ELISABETH. — S'il y avait eu la moindre chose entre eux, je l'aurais vite flairé, je vous le jure !

VIRELADE. — Que tu as la mémoire courte, Elisabeth ! Rappelle-toi l'été où tu m'accompagnais à Bordeaux, tous les jours, et où nous les laissions seuls derrière nous. Souviens-toi de tes larmes dans la voiture.

ELISABETH. — Oui, c'est possible qu'à cette époque-là je me sois fait des idées... Je vous soupçonnais de ce calcul... Je me disais : il espère que Marianne détournera Alain de moi...

VIRELADE. — Comme tu me détestes, en ce moment ! Si ça devait durer, je ne le supporterais pas...

ELISABETH. — Ah ! oui, je me rappelle, maintenant ! Vous saviez pourquoi je pleurais au fond de la voiture et vous vous en réjouissiez !

VIRELADE. — Je ne m'en réjouissais pas. Je ne m'en inquiétais pas non plus. Marianne accueillait librement un camarade, un ami d'enfance, comme tu le faisais toi-même... Où était le mal ?

ELISABETH. — Vous voyez bien, vous le reconnaissez vous-même : où était le mal ? Ça ne tirait pas à conséquence. Alors pourquoi essayez-vous de m'empoisonner avec ce doute ?

VIRELADE. — Je te dis ce qui est. Il en faut si peu à une petite fille comme Marianne pour qu'elle s'attache, pour qu'elle souffre jusqu'à n'en plus pouvoir.

ELISABETH. — J'en ai assez. Découvrez d'un coup ce que vous avez en réserve. Finissons-en.

VIRELADE. — A quoi bon ? Tu ne me croirais pas. Interroge-les toi-même. Dès que j'aurai regagné ma chambre, Marianne sortira de la sienne et lui du jardin où il se cache. Pose-leur des questions. Alain n'a guère de défense devant toi et Marianne est à bout de course. Tu les auras comme tu voudras.

ELISABETH. — Ah ! si c'était vrai...

VIRELADE. — Que ferais-tu si c'était vrai ?

ELISABETH. — Vous pourriez vous réjouir, père, vous m'auriez toute à vous, à la fois vivante et morte...

VIRELADE. — Non, ma fille, ce sont des mots ; tu manques de mesure... Tu sais bien que tu finirais par le rappeler et que tu n'aurais pas à crier bien fort : il continuerait de rôder autour de la propriété comme il fait en ce moment. Il serait toujours tapi dans quelque massif... Je connais cette espèce de chiens. Et puis permets-moi de te le dire : dans tout cela, tu ne penses qu'à toi. Tu oublies Marianne : celle-là joue sa vie.

ELISABETH. — C'est votre jeu de me le faire croire.

VIRELADE. — Est-ce que je t'oblige à me croire ? Comme si tu ne savais pas déjà à quoi t'en tenir ! Tu es forte, Elisabeth. Tu traverses un défilé ; tu en es au plus noir, à cette minute, au plus étouffant... Mais tu en sortiras, nous en sortirons. Tandis que Marianne...

ELISABETH. — Mais enfin est-ce ma faute à moi ? Je ne dispose pas du cœur des autres !

VIRELADE. — Est-ce la faute de ta sœur si... Oh ! je ne sais comment te dire... Il faut pourtant que tu le saches : le jardinier les a vus, tu sais ?

ELISABETH. — Non, je ne vous crois pas !

VIRELADE. — Sûrement, ce n'était pas très grave... Quelques baisers, ça ne compte guère, je te l'accorde. Mais l'important, c'est ce qu'ils signifient pour une jeune fille. Alain a tout de même le devoir de réparer le mal qu'il a fait. N'est-ce pas ton avis ?

ELISABETH. — Réparer ? Que voulez-vous dire ?

VIRELADE. — Je suis aussi le père de Marianne. Je ne l'abandonnerai pas. Il faut que cet individu apprenne qu'on ne joue pas avec une jeune fille sans être engagé envers elle...

ELISABETH. — Non, père, c'est impossible, je vous comprends mal... Ce n'est pas à un mariage que vous songez ?

VIRELADE. — Comme si c'était à moi de décider ! Interroge Marianne, tâche de trouver mieux : vois s'il existe une autre issue.

ELISABETH. — Celle-là serait la pire, en tout cas : croyez-vous donc que j'y survivrais ?

VIRELADE. — Calme-toi, Elisabeth : pourquoi t'affoler ? Tu ne cours aucun risque. Tu as vingt-neuf ans : tu demeures seule maîtresse de ton sort, du sort de Marianne.

ELISABETH. — C'est vrai... il n'y a aucune raison que je m'affole... D'ailleurs, je suis bien tranquille : Alain n'y consentirait pour rien au monde.

VIRELADE. — Crois-tu ? C'est possible après tout... Alors, tant pis pour Marianne.

ELISABETH. — Elle non plus ne s'y prêtera jamais !

VIRELADE. — Cela dépend de toi...

ELISABETH. — Si vous saviez l'espèce de sentiment que vous m'inspirez à cette minute !

VIRELADE. — Je ne le mérite pas, Elisabeth. Tu es chargée de ta sœur depuis sa petite enfance. Qui te le rappellerait si je ne le faisais moi-même ?

ELISABETH. — Vous avez toujours le nom de Marianne à la bouche. Croyez-vous donc que j'ignore votre unique désir : me séparer d'Alain ?

VIRELADE. — Mon désir ? Mais, sur ce point, je n'ai plus rien à désirer, ma fille. Quoi qu'il arrive, c'est chose faite.

ELISABETH. — En tout cas, il n'épousera pas Marianne ! Vous pouvez en faire votre deuil !

VIRELADE. — N'espère pas alors que je me résigne à sa présence dans notre maison un seul jour de plus, une seule minute ! J'avais tort tout à l'heure : il a fini de rôder autour de la propriété, je te le jure ! fini de se tapir dans les massifs comme il fait en ce moment... Ça n'est pas un héros, tu en conviens toi-même. Il sait qu'à la campagne, on a le droit d'abattre les rôdeurs, la nuit. Tu me reproches d'être toujours à l'affût ? C'est pour le coup que j'y serai, ma fille.

ELISABETH. — Je ne veux plus vous entendre, laissez-moi.

VIRELADE. — Ne me hais pas, Elisabeth, moi aussi je souffre. Je ne me couche pas. Si tu as besoin de mon aide, ouvre cette porte, j'entendrai.

ELISABETH. — Même si on m'assassinait, je ne vous appellerais pas.

SCÈNE SÉPTIÈME

Elisabeth, Marianne.

A peine est-il sorti, Marianne apparaît sur le seuil de la chambre. Elle est en pyjama.

MARIANNE. — J'ai cru qu'il ne s'en irait jamais. Vous ne paraissiez guère d'accord...

ELISABETH. — Tu as compris ce que nous disions ?

MARIANNE. — Rassure-toi. La fenêtre était ouverte et les grillons faisaient un bruit assourdissant : on n'entendait qu'eux... Non, ne raconte rien encore... Je vais faire signe à Alain qu'il peut revenir...

ELISABETH. — Où se cache-t-il ?

MARIANNE. — Là tout près, en face du perron, dans le massif de lauriers.

Elle va sur le perron et fait un signe.

SCÈNE HUITIÈME

Les mêmes, Alain.

Il entre vivement.

ALAIN. — Eh bien ? Comment a-t-il été ?

MARIANNE. — Tu entres comme un fou ! Fais attention, il va t'entendre.

ELISABETH. — Cela ne fait rien que père l'entende. Il sait qu'Alain est ici.

ALAIN. — Comment le sait-il ?

MARIANNE. — Tu le lui as dit ?

ELISABETH. — Non, bien sûr... mais il a deviné, tout à l'heure, quand tu m'as avertie. Il a l'oreille fine !

ALAIN. — Alors, je n'ai plus qu'à reprendre le large, et en vitesse !

ELISABETH. — Mais non, reste : il permet.

ALAIN. — Il permet ? Il accepte que je te rejoigne, en pleine nuit ? Mais, Elisabeth, c'est très bon signe ?

ELISABETH. — Non, ce n'est pas très bon signe.

ALAIN. — Ah ?

ELISABETH. — Il assure que Marianne et toi vous avez des choses à me dire, un aveu à me faire...

ALAIN. — Un aveu ?

ELISABETH. — Ne joue pas l'innocent, mon petit Alain.

MARIANNE. — Qu'a-t-il pu inventer encore pour nous faire du mal ?

ELISABETH. — Laissons-le pour l'instant, ce malheureux père, veux-tu ? Il n'est plus en cause, je te le jure. Nous sommes seuls tous les trois, en pleine nuit, à ce carrefour de nos vies. Personne au monde ne nous voit. Le mensonge entre nous n'est même plus imaginable. Ne détourne pas les yeux, mon petit ; regarde-moi bien en face.

ALAIN, *détournant les yeux.* — Elisabeth !

ELISABETH, *avec douleur.* — Tout ce que j'ignorais ! tout ce que j'aurais souhaité d'ignorer toujours !...

ALAIN. — Qu'est-ce que ton père a bien pu te raconter ? Quels ragots ? Quelles sales histoires ?

ELISABETH. — Une seule histoire compte pour moi : c'est celle que tu connais, Alain, ton histoire depuis ta petite enfance, entre Elisabeth et Marianne, dans ce triste jardin, autour de la maison où nous souffrons ce soir.

ALAIN, *presque à voix basse.* — Ce n'était rien... Ce n'était presque rien : Marianne te le dira.

MARIANNE. — Non, ce n'était rien.

ALAIN.— Cela a commencé pendant les grandes vacances où tu partais pour Bordeaux après le déjeuner, au plus fort de la chaleur, tu te souviens ? Des jeux d'enfants qu'on ne surveillait pas, mais bien innocents et auxquels nous n'attachions aucune importance... N'est-ce pas, Marianne ?

MARIANNE. — Mais non, aucune importance.

ALAIN. — Ecoute, Elisabeth : d'aussi loin que je me souvienne, et même avant tout désir, je t'aimais. Que t'importe le reste ? Qu'est-ce que cela peut te faire, ces choses qui sont passées, finies ? Qu'y a-t-il au monde de plus passé que des caresses enfantines ? Qu'y a-t-il de plus fini ?

ELISABETH. — Assez, Alain ! tu ne t'aperçois donc pas qu'elle souffre ?

MARIANNE. — Non, je ne souffre pas. Qu'est-ce que tu imagines ? Alain ne m'a jamais menti. Nous avons toujours parlé librement, sans arrière-pensée. Il répète devant toi ce qu'il me dit quand nous sommes seuls. Pourquoi souffrirais-je ? La journée a été rude, je l'avoue. Je suis fatiguée, oui, je suis brisée... Mais la fatigue n'est pas le chagrin. Tu verras demain matin comme je me réveillerai joyeuse ! Il faut que je dorme, je n'ai besoin que de sommeil. Quand tu iras te coucher, n'allume pas la lumière dans la chambre. Bonne nuit, Alain.

Elle se dirige vers la chambre. Elisabeth la rappelle.

ELISABETH. — Marianne ! c'est bien de ce sommeil-là que tu as envie ? Rassure-moi ! j'ai tellement peur...

MARIANNE. — Pourquoi me demandes-tu ça ? De quoi donc as-tu peur ? Ah ! je comprends ! c'est encore un coup de notre cher père ! Je parie qu'il t'a raconté à sa façon l'histoire du revolver ! Avoue que j'ai deviné ! Ça, c'est trop drôle !

ALAIN. — Quelle histoire, Marianne ?

MARIANNE. — Une terrible histoire ! Cette après-midi, après votre départ, papa m'a surprise dans son cabinet. Il s'est aperçu que j'avais ouvert le tiroir et touché au revolver. Voilà, c'est tout ! Vous attendez la suite ! Eh bien ! il n'y a pas de suite, et il n'y en aura aucune, je vous le jure ! Comme si on se tuait, aujourd'hui, avec un revolver ! Vous pouvez dormir tranquilles, allez ! Vous pouvez être heureux tranquilles, tous les deux ! Pourquoi me dévisagez-vous ? Vous n'allez pas vous faire du souci ? Ce serait trop bête ! Alain, rappelle-toi : quand nous étions petits, nous nous amusions déjà à nous faire peur en ouvrant ce tiroir, tu te souviens ? (*Alain fait signe que non.*) Non ? Voyons, c'est impossible que tu aies oublié ! Nous posions le revolver sur la table et nous le regardions. Cela ne vous arrive pas, à vous aussi, de refaire, quand vous êtes seuls, des gestes de votre enfance ? Moi, ça m'arrive. Je redeviens pour quelques instants une petite fille, je retrouve l'époque où ces choses entre nous n'étaient pas encore commencées... ces choses dont tu parlais tout à l'heure, Alain, et qui sont aujourd'hui passées, finies, ce qu'il y a au monde de plus passé, de plus fini... (*Elle pleure. Elisabeth et Alain s'approchent d'elle, mais elle les écarte.*) Mes larmes ne

prouvent rien, vous savez. Ce sont des larmes d'énervement et de fatigue. Tu sais comme je suis, Elisabeth ? A peine la tête sur l'oreiller, je m'endormirai. Et c'est le seul sommeil dont j'ai envie, je te le jure. Tu le crois, maintenant ?

ELISABETH. — Oui, va dormir, mon enfant chérie.

MARIANNE, *sur le seuil de la chambre.* — Il faudra que papa trouve autre chose pour te séparer d'Alain...

ELISABETH. — Ne t'inquiète plus de tout cela. Dors. Je te rejoins bientôt : je ne ferai pas de bruit, je me déshabillerai dans le noir.

SCÈNE NEUVIÈME

Elisabeth, Alain.

ELISABETH. — Ce qui s'est passé entre vous deux, oserais-tu dire encore que ce n'était rien ? que c'était moins que rien ?

ALAIN. — Non, Elisabeth.

ELISABETH. — Comment t'es-tu abaissé jusque-là ?

ALAIN. — Je te répète que j'ai été faible, voilà tout ! Il n'y a rien eu de plus que des siestes à deux dans les grandes herbes, sa tête sur mon épaule... quelques baisers innocents... Je croyais qu'elle était comme les autres.

ELISABETH. — Les autres ? Il y en a eu donc beaucoup d'autres ?

ALAIN. — Les jeunes filles aiment qu'on les embrasse...

ELISABETH. — Oui, et tout à coup en voilà une qui est blessée à mort.

ALAIN. — Pour si peu de choses ! Comment pouvais-je deviner ?

ELISABETH. — Tu t'en es aperçu tout de suite ?

ALAIN. — Non, j'ai mis un peu de temps à comprendre. Quand j'ai compris, c'était trop tard... Comme tu me regardes, Elisabeth ! Il ne faut pas m'en vouloir : je n'ai jamais su ce que c'était que le mal.

ELISABETH. — Tu le sais, maintenant ? Cette maison était la tienne : qui aurait songé à te surveiller ? Moi, je suis une garde-malade : quand mon père est là, je ne m'appartiens plus. Tu pouvais faire ce que tu voulais. Il fallait t'occuper, n'est-ce pas, te distraire ! Une jeune fille, une camarade de jeux... ma jeune sœur ! Eh bien ! faute de mieux, c'est toujours ça... Quand on a la chance de ne pas savoir ce qu'est le mal, on aurait tort de se gêner. Et le pire, c'est que tu n'as même pas eu le courage de me mettre en garde, pour que je surveille mes paroles. A cause de toi, je n'ai peut-être pas ouvert une seule fois la bouche, depuis un an, sans blesser Marianne.

ALAIN. — Mais, Elisabeth, je croyais, moi, que tu avais tout deviné, tout compris...

ELISABETH. — Comment l'aurais-je pu ? Ce n'était pas à moi que le jardinier faisait son rapport,

ALAIN. — Je ne te parle pas des ragots du jardinier. Mais la souffrance de Marianne, son désespoir crevaient les yeux... C'était presque insoutenable. Il fallait que tu fusses aveugle...

ELISABETH. — Peut-être est-ce étrange, en effet... Mais non : je ne me suis aperçue de rien.

ALAIN. — Pourtant tu prenais certaines précautions : cette après-midi encore, tu n'as pas osé parler à Marianne de nos projets : tu as eu recours à Rose...

ELISABETH. — Oui, parce que la nature ombrageuse de Marianne m'a toujours effrayée, je l'avoue... On ne sait jamais comment elle réagira.

ALAIN. — Mais non, ma chérie : c'est beaucoup plus simple : nous ne voulions pas la voir souffrir, nous avions peur de l'entendre crier.

ELISABETH. — Comme si nous avions jamais comploté...

ALAIN. — Non, bien sûr ! Il n'était pas besoin de paroles entre nous. As-tu même ignoré vraiment que Marianne et moi ?... Je me souviens de ton regard à une certaine époque, quand tu rentrais tard, le soir, de Bordeaux : tu m'entraînais dans les allées sombres... Tu me ramenais au salon, tu prenais mon visage à deux mains sous la lampe...

Silence.

ELISABETH, *baissant la tête et à mi-voix.* — Oui, peut-être... J'avais oublié.

ALAIN. — Tu étais jalouse, rappelle-toi... Oh ! j'avais vite fait de te rassurer. Tu te souviens ?

ELISABETH, *de même.* — Alain ! ai-je été vraiment cette menteuse ? cette hyprocrite ?

ALAIN. — Non, mon amour... qu'est-ce que tu vas chercher ? Ni menteuse, ni hypocrite, pas plus que je ne le fus moi-même... mais cette ombre sur nous, ce nuage qui montait, il fallait le gagner de vitesse : nous voulions sauver notre bonheur...

ELISABETH, *de même.* — Oui, au prix de cette agonie à nos côtés...

ALAIN. — A n'importe quel prix, bien sûr ! Nous ne raisonnions pas...

ELISABETH, *après un temps.* — Ce soir, Marianne portait la mort sur la figure.

ALAIN. — Oui, il faudra beaucoup la surveiller.

ELISABETH, *avec angoisse.* — Ah ! son expression t'a frappé, toi aussi ?

ALAIN. — Il y a longtemps qu'elle me fait peur.

ELISABETH. — Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

ALAIN. — Je ne voulais pas attirer ton attention... Je craignais pour nous deux... Tu vois ? J'avais raison de craindre.

ELISABETH. — Oui tu avais raison... C'est fini de rire, maintenant.

ALAIN. — Crois-tu ? Nous en reparlerons dans trois jours.

ELISABETH. — Si je te parle encore dans trois jours, ce sera de Marianne.

ALAIN. — Que pouvons-nous pour elle ? La surveiller, bien sûr ! Mais en dehors de ça, nous ne pouvons plus rien.

ELISABETH. — Toi, Alain, tu peux la guérir... toi seul !

ALAIN. — Moi ? tu n'y songes pas ? Mais toutes mes paroles, tous mes gestes la blessent.

ELISABETH. — Sa vie est entre tes mains.

ALAIN. — Allons donc ! je suis son mal... Oui : sa maladie... et tu voudrais...

ELISABETH — Je veux que tu la sauves.

ALAIN. — Il est trop tard.

ELISABETH. — Non, il n'est pas trop tard. Je te la confie, je te la donne, prends-la...

ALAIN. — Que je la prenne ?

ELISABETH. — Tu la feras souffrir, bien sûr... mais autant qu'elle souffre, si elle était ta femme, elle serait sauvée.

ALAIN. — Tu te moques de moi, Elisabeth, ou tu veux me faire peur ?

ELISABETH. — Ce qui nous faisait peur, il y a un instant, rappelle-toi, c'était cette petite figure déjà hors du monde...

ALAIN. — Tu n'as pas eu toute seule cette idée : elle vient de ton père ! Cela lui ressemble assez ! Il se débarrasserait à la fois de Marianne et de moi... Oui, c'est assez bien imaginé : il n'empêche que si j'entrais dans son jeu, si je te prenais au mot, tu ne me pardonnerais jamais cette folie.

ELISABETH. — Nous verrons bien. Décide-toi, de peur que je ne faiblisse.

ALAIN. — Ah ! tu l'avoues ! tu as peur de faiblir ! Et moi, alors ? tu me connais pourtant, Elisabeth ! Où trouverais-je la volonté de renoncer à toi ? A quoi bon, d'ailleurs ? Après une semaine, je n'y tiendrais plus : tu sais bien que du bout du monde je volerais vers toi...

ELISABETH, *âprement*. — Mais non, tu verras... Elle est tellement la plus forte ! Une fille de dix-huit ans, songe donc ! Toutes les nuits avec toi... autant que vous en aurez à vivre... Toutes ces nuits ! Et puis, tu oublies qu'entre vous deux déjà... Tu n'auras même pas d'explications à lui donner ; les paroles seront inutiles ; il suffira que tu la prennes dans tes bras : vos corps se connaissent.

ELISABETH. — Je souffre, bien sûr ! Je souffrirai encore. Mais quand tu seras devenu mon frère, quand il y aura ce mur entre nous...

ALAIN, *se rapprochant*. — Moi, ton frère, Elisabeth ? Tu veux rire ? Tu te moques de moi ?

ELISABETH, *se dérobant*. — Non, ne me touche pas... Un mot encore : si tu refusais, n'espère pas que la vie continue comme avant, tu ne me verrais plus, père te chasserait de la maison : à coups de fusil ! Il me l'a juré tout à l'heure... Et il ne se vantait pas : nous le connaissons tous les deux...

ALAIN — Je n'ai pas peur de son fusil. Je suis rusé. Je me tapirais à bonne distance, mais pas si loin que tu ne me retrouves, à n'importe quelle heure de la sieste ou de la nuit. Je suis prudent et patient. Je puis attendre des heures à l'abri des feuilles, sous la pluie.

ELISABETH. — A quoi bon m'attendre ? Je n'irai plus vers toi, plus jamais. Tous les instants de ma vie appartiendront à Marianne que tu auras abandonnée, et qu'il ne faudra pas que je perde des yeux. Père pourra se payer une infirmière, si le cœur lui en dit, et toi rôder jusqu'à l'aube autour de la propriété... Vous n'existerez plus pour moi : je suis sûre de ma force maintenant.

ALAIN, *avec douleur*. — Tu ne m'aimes donc plus, Elisabeth, que tu trouves la force de renoncer à moi !

ELISABETH, *faiblissant*. — Oh ! je ne renonce pas tout à fait. Il ne faut pas me croire plus courageuse que je ne suis ! Nous nous verrions souvent : vous habiteriez chez ta mère, à deux kilomètres d'ici... Qu'est-ce que c'est deux kilomètres ? Cinq minutes en auto ! Et tu n'en mets guère plus à pied quand tu prends le raccourci, par le bois de Berge, et que tu cours comme un fou... Tu restes une minute le front contre mon épaule, sans pouvoir parler, tellement tu es à bout de souffle...

ALAIN. — Alors quoi ! J'épouserais Marianne pour continuer à te voir, à respirer le même air que toi, pour que tu demeures dans ma vie et moi dans la tienne ? Ce n'est pourtant pas cela que tu désires ! Si je le croyais, Elisabeth...

ELISABETH. — De quoi me soupçonnes-tu ? De quel calcul abominable ? Nous serions tout de même séparés : tu aurais ta vie à toi, ton foyer, votre maison. Songe à ce que cela signifie : votre maison... Ah ! n'aie pas peur ! Je ne compterai plus guère... Et puis ton travail que tu oublies ? Toute la

clientèle du docteur Landry... Va, sois tranquille : tu n'auras plus le temps de rêver ni de souffrir.

ALAIN. — Je déteste mon travail. J'ai horreur des malades, des vieux surtout. Ce n'est pas tant les soins qu'ils exigent, que leurs histoires qu'il faut faire semblant d'écouter... Et les familles donc ! Mais j'aurais tout supporté si j'avais pu me dire : encore deux heures, encore une heure, et je serai dans le petit salon d'Elisabeth...

ELISABETH. — Mais tu pourras te le dire, mon petit : dans les commencements pour t'habituer, la dernière visite de ta tournée, ce sera moi.. Je t'attendrai chaque soir.

ALAIN. — Tu n'y penses pas ? Tu imagines Marianne aux aguets, épiant mon retour... et sachant que je suis ici ?

ELISABETH. — Mais oui, bien sûr ! elle serait apaisée à ce moment-là, moins exigeante, occupée de son ménage... Peut-être aurait-elle un enfant...

ALAIN. — Apaisée, allons donc ! cette petite fille insatiable ? Elle crèverait de jalousie et de douleur, tu le sais bien !

Silence.

Tu vois ? tu ne trouves rien à répondre...

ELISABETH. — Oui, peut-être as-tu raison... Tu as sûrement raison. Et moi, je n'aurais jamais fini de me mentir à moi-même. Alain, écoute : accorde-moi ce que je vais te demander.

ALAIN. — Qu'est-ce que c'est encore ?

ELISABETH. — Il ne faut pas que tu prennes la succession de Landry.

ALAIN. — Mais, ma chérie, c'est une affaire réglée.

ELISABETH. — Il ne faut pas. Cherche ailleurs.

ALAIN. — Même si j'y consentais, je ne trouverais rien : autour de Bordeaux, il y a partout plus de médecins que de malades.

ELISABETH. — Cherche hors du département... N'importe où en France.

ALAIN, *suppliant.* — Non, non : je n'épouserai pas Marianne, mais je ne m'exilerai pas non plus, n'y compte pas ! Ce serait au-dessus de mes forces. Je resterai chez ma mère. Je n'approcherai pas de cette maison, puisque tu me l'interdis. Je ne te verrai que de loin. J'irai le dimanche à la messe pour t'apercevoir...

ELISABETH. — Crois-tu que nous résisterions longtemps à la tentation de nous rejoindre ? Tu vois bien que nous ne résisterions pas.

ALAIN. — Mais si, bien sûr... Il y aura ces deux kilomètres entre nous, c'est plus qu'il n'en faut... Songe donc ! deux kilomètres de forêt...

ELISABETH. — Le bois de Berge ne nous sépare pas. Quelquefois, pendant les nuits trop chaudes, je regarde ses branches emmêlées et je me dis qu'elles font la chaîne entre la chambre où je veille et celle où tu respires calmement : je crois entendre ton souffle... Il faut que tu vives assez loin pour que je ne t'entende plus respirer.

ALAIN, *appuyant sa tête contre Elisabeth.* — Mais non, Elisabeth. Si je consentais à la folie que tu attends de moi, à ce mariage qui me fait horreur, ce serait justement pour que nous ne soyons pas séparés... Je suis capable de me résigner à tout, mais non à cette séparation. Promets-moi...

ELISABETH, *avec douleur et tendresse.* — Tu auras Marianne, un enfant... des enfants peut-être... Tu seras heureux, mon petit... Tu verras comme c'est facile d'être heureux sans Elisabeth ! Tu verras...

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Environ un an après le mariage de Marianne et d'Alain. La fin d'une journée d'été, dans le même petit salon des jeunes filles, qui est maintenant celui d'Elisabeth seule. Mais M. de Virelade y a pris ses habitudes et il faut qu'on s'en aperçoive à divers signes. Il est étendu sur la chaise longue, près d'une petite table où il y a un verre, une bouteille, un seau à glace. Au lever du rideau, Elisabeth lui fait la lecture.

SCÈNE PREMIÈRE

Elisabeth, Virelade.

ELISABETH, *lisant.* — « Le plafond, au milieu duquel pendait un lustre en vermeil mat, étincelait de blancheur, et la corniche était dorée. Le tapis ressemblait à un châle d'Orient, il en offrait les dessins et rappelait les poésies de la Perse où des mains d'esclaves l'avaient travaillé. Les meubles étaient couverts en cachemire blanc, rehaussé par des agréments noirs et ponceau... » (*Parlant.*) Ces descriptions m'assomment. Nous pourrions peut-être les passer ?

VIRELADE. — Mais pas du tout ! C'est ce qui m'amuse le plus, dans Balzac, le côté tapissier.

ELISABETH. — D'ailleurs, je suis fatiguée de lire.

VIRELADE. — Eh bien ! repose-toi. Nous avons tout notre temps.

ELISABETH — Vous n'irez pas dîner et passer la nuit à Bordeaux ?

VIRELADE — Non, j'attends quelqu'un.

ELISABETH. — Vous ne comptez pas le recevoir ici, j'imagine ?

VIRELADE. — J'en avais l'intention... à moins que cela ne te dérange.

ELISABETH. — Ecoutez, père, c'est intolérable. Il n'y a pas un an que Marianne et Alain sont mariés, et vous avez fini par transporter dans cette pièce vos pipes, vos alcools, vos livres... Autant dire que vous en avez fait votre cabinet. Ma chambre empeste le cigare froid.

VIRELADE. — Tu aimais l'odeur du tabac, il n'y a pas si longtemps.

ELISABETH. — J'ai toujours détesté de vivre dans cette odeur. Mais vous m'avez envahie et je ne sais plus où mettre mes affaires. Tout votre attirail est ici.

VIRELADE. — C'est bien, ma fille, j'ai compris. Je déménagerai mon attirail...

ELISABETH. — Il faut me pardonner, père... Je vous accorde que je suis devenue impatiente, irritable... Mieux vaut me laisser seule dans mon coin.

VIRELADE. — N'y compte pas pour aujourd'hui : j'ai donné rendez-vous ici à ta sœur et à ton beau-frère.

ELISABETH. — Après la dispute de l'autre jour ? C'est trop fort ! Vous savez bien que nous avions décidé, d'un commun accord, de rester quelque temps sans nous voir.

VIRELADE. — Marianne m'a écrit pour me demander sa grâce et celle de son mari : que pouvais-je répondre ? Reconnais qu'il n'y avait pas matière à une brouille : les opinions politiques d'Alain ! Je te demande un peu si elles valent la peine qu'on s'en irrite ! Pour moi surtout qui n'ai touché de ma vie un bulletin de vote et qui ai toujours considéré les querelles de cet ordre comme des batailles de singes. Est-ce qu'on prend parti dans une

bataille de singes ? Tant qu'en France il n'y aura pas de dompteur, je me désintéresserai de la ménagerie, ma fille.

ELISABETH. — Je me moque bien de la politique !

VIRELADE. — Il n'empêche que c'était toi, l'autre jour, qui jetais de l'huile sur le feu : tu étais déchaînée ! Cet imbécile d'Alain ne pouvait pas ouvrir la bouche...

ELISABETH. — Dieu sait pourtant que ses opinions me sont indifférentes ! mais je déteste qu'on me manque de parole ; il nous avait promis de s'établir dans un autre département...

VIRELADE. — Sois juste : il a tenté un essai loyal. Tu devrais lui savoir gré de s'être exilé à Lectoure...

ELISABETH. — Oui, et d'être revenu chez sa mère au bout de trois mois !

VIRELADE. — Marianne se portait mal, à Lectoure. Elle est d'ailleurs la seule malade qu'il ait eu l'occasion d'y soigner... C'est tout de même drôle que ce soit moi aujourd'hui qui prenne la défense d'Alain... tu ne trouves pas ?

ELISABETH. — Si je préfère ne pas le rencontrer, c'est mon affaire, il me semble... D'ailleurs, je vous laisse la place ; puisque maintenant vous disposez de ce salon, moi je vais m'établir en haut, dans le cabinet que vous avez abandonné. Il est vrai que vous aurez bientôt fait de vous y transporter de nouveau avec votre bar et vos pipes...

VIRELADE, *soudain violent.* — Assez comme cela, Elisabeth : mon bar, comme tu dis, restera ici, parce qu'ici je suis chez moi, comme partout dans la maison. Et tu recevras ta sœur et Alain, parce que je le désire.

ELISABETH, *à mi-voix.* — Vous ne voyez donc rien, père ? Vous ne comprenez donc rien ?

VIRELADE. — Tu souffres, Elisabeth ?

ELISABETH, *vivement.* — Il ne s'agit pas de souffrance, grands dieux, non ! Qu'allez-vous imaginer ? Voilà un an que vous m'avez de force ouvert les yeux, et que vous m'avez guérie, un peu rudement, mais pour toujours... Il n'empêche que leur présence à tous deux m'est horrible. Je m'étonne que vous ne le sentiez pas.

VIRELADE. — Prends sur toi, Elisabeth. Reçois-les : le plus tôt sera le mieux.

ELISABETH, *avec un éclat sourd.* — Mais, enfin, qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous ? Maintenant que vous me tenez, que vous ne me partagez plus avec personne, qu'attendez-vous d'autre ? Que vous faut-il encore ? N'êtes-vous pas heureux ?

VIRELADE. — Comment le serais-je ? Ton bonheur est nécessaire au mien. Sache-le : il n'existe pas de repos pour moi auprès d'une Elisabeth qui se raidit, qui se fait violence. Relâche-toi un peu, ma fille, si tu veux que je respire.

ELISABETH. — Et vous comptez qu'Alain m'y aidera ? Vous n'êtes pourtant pas naïf !

VIRELADE. — Pourquoi le fuis-tu ? La douleur, ça s'apprivoise.

ELISABETH. — La douleur, oui, peut-être... Mais non ce malaise que me donne sa présence.

VIRELADE. — Tu le surmonteras, Elisabeth. J'entends l'auto. Tu vas les recevoir sans moi. Vous parlerez plus librement.

ELISABETH, *sourdement.* — Non, père, je vous en supplie, restez.

VIRELADE, *de même.* — Tu as peur ? De quoi as-tu peur ? Moi, je suis tranquille, ma fille. Rassure-toi : je te connais mieux que tu ne te connais toi-même, tu n'as pas de disposition pour le crime.

ELISABETH. — Pour le crime ? pour quel crime ?

VIRELADE, *sur le seuil de la porte.* — Tu entends fort bien ce que je veux dire. Tu connais Marianne : tu sais qu'il n'en faudrait pas beaucoup pour l'abattre... qu'il suffirait d'un mot.

ELISABETH. — Qu'allez-vous imaginer ? Je vous jure qu'avec moi elle ne court aucun risque.

VIRELADE. — Voyons, Elisabeth, si je le craignais, insisterais-je tellement pour que tu les reçoives, elle et son mari ? Bien entendu, s'ils désiraient me voir, ils n'ont qu'à monter.

Il sort pendant la réplique d'Elisabeth.

ELISABETH. — Qu'ils le désirent ou non, vous pouvez compter sur eux : je ne les retiendrai pas.

SCÈNE DEUXIÈME

Elisabeth, Marianne entrant par le jardin.

MARIANNE. — Tu veux bien m'embrasser ?

ELISABETH. — Voyons, ma petite Marianne !

MARIANNE. — Père n'est pas là ?

ELISABETH, *sèchement.* — Tu le trouveras dans son cabinet.

MARIANNE. — J'irai tout à l'heure. Je suis contente de te voir seule. Alain avait un malade tout près d'ici... Il m'a déposée devant le portail et dans un instant il va venir me chercher. Il espère que tu le recevras.

ELISABETH, *de même.* — C'est père qui lui a donné ce rendez-vous ; moi je n'ai rien à lui dire.

MARIANNE. — Elisabeth, pourquoi es-tu si cruelle avec Alain ? L'autre jour tu t'es fâchée de ce qu'il disait sur la politique. Je n'y entends pas grand'chose... Pourtant il me semble qu'il parlait en homme de cœur.

ELISABETH. — Oui, de cœur ! et c'est ce qui m'a paru insupportable, si tu veux le savoir. L'étalage des grands sentiments, les belles phrases sur le peuple me font horreur chez un garçon comme Alain, qui n'a jamais cherché que son plaisir. Le cynisme de notre père me dégoûte moins, j'aime mieux sa férocité...

MARIANNE. — Alain est mon mari, Elisabeth. Tu me fais de la peine... tu me blesses.

ELISABETH. — Avoue que tu n'es pas facile à satisfaire ! Pendant tes fiançailles, tu me soupçonnais d'avoir gardé pour Alain un reste de faiblesse... J'ai dû même accompagner Rose en Angleterre afin de te tranquilliser ! Et maintenant...

MARIANNE. — Je ne demande pour lui que ton estime.

ELISABETH. — Qu'a-t-il à faire de mon estime ?

MARIANNE. — Tu as gardé un prestige extraordinaire à ses yeux. A cause de toi, il est en train de perdre le peu de foi qu'il avait en lui-même... C'est vrai, je t'assure ! Tu n'imagines pas le mal que tu lui fais. Depuis la scène de l'autre jour, il est triste... Tu aurais pitié de lui si tu le voyais.

ELISABETH. — Mais toi ? Tu ne lui es donc d'aucun secours ?

MARIANNE, *à mi-voix.* — Que tu es devenue cruelle, Elisabeth ! Alain est un blessé que j'ai recueilli parce que tu l'avais abandonné. Tu vois que je ne me fais aucune illusion.

ELISABETH, *âprement.* — Je ne l'ai pas abandonné. C'est lui qui m'a trahie. C'est lui et c'est toi.

MARIANNE, *avec violence.* — Laquelle de nous deux trahissait l'autre, après tout... (*Se reprenant.*) Non, Elisabeth, pardonne-moi.. Je ne suis pas venue ici pour te faire des reproches. J'ai besoin de toi. Il faut que tu aides Alain...

ELISABETH. — C'est fini : je ne peux plus rien pour lui.

MARIANNE. — Te serait-il si dur de le recevoir quelquefois, de t'intéresser à son travail, de lui rendre confiance ?...

ELISABETH. — Oui, et au bout de huit jours tu m'accuserais de vouloir te le reprendre... Et Dieu sait pourtant si j'en ai envie !

MARIANNE. — Oh ! ne crains rien : je suis rassurée ! Tu as une manière de lui marquer ton mépris... je n'en demandais pas tant, Elisabeth.

ELISABETH, *hésitante.* — Mais, enfin, il y a là quelque chose qui m'échappe. Non, je n'ose te poser la question...

MARIANNE. — Oh ! ne te gêne pas.

ELISABETH. — C'est difficile à exprimer... Tu me comprendras à demi-mot. Je m'explique mal que tu n'aies pas plus de pouvoir sur lui. Peut-être que je m'exagère la portée de ce que j'ignore, de ce que j'ignorerai toujours... Mais Alain est heureux quand sa tête repose sur ta poitrine, dis ?... Tu en as la certitude, à ce moment-là ?

MARIANNE, *hésitante.* — Oui, à ce moment-là, peut-être est-il heureux...

ELISABETH. — Tu en es sûre ?

MARIANNE. — Enfin... autant qu'on peut l'être du bonheur de l'autre...

ELISABETH. — Toucher, tenir, posséder ce qu'on aime, quelle paix ce doit être ! quelle évidence ! quel repos !

MARIANNE, *avec douleur.* — Eh bien ! non, Elisabeth, non ! ce n'est pas vrai : il n'existe pas de certitude, ni d'évidence, ni de repos. Je le croyais aussi autrefois... mais c'est tellement clos, tellement fermé une poitrine d'homme, à ces minutes-là... fermé sur des images étrangères, sur des idées inconnues. Non, pour celui des deux qui n'a pas foi dans l'autre, il n'y a rien à espérer de cet acte sauvage !

ELISABETH. — Rien à espérer ? Allons donc ! Oui, bien sûr, il te semble... parce que c'est toi et parce que c'est lui... mais si tu étais une autre... et dire qu'il te l'a fallu coûte que coûte, qu'aucune force au monde n'aurait pu te détourner d'Alain. Heureusement que je n'avais aucune envie de te le disputer, sans quoi tu serais passée sur nos corps à tous ou bien tu te serais tuée... Car tu en étais là, n'est-ce pas ? Tu peux bien l'avouer maintenant : tu te serais tuée ?

MARIANNE. — J'y pensais tout le temps... mais je crois que j'en aurais été empêchée...

ELISABETH. — Qui t'aurait retenue ?

MARIANNE. — Je ne sais pas... Maman, peut-être... Non, je ne me serais pas tuée... Pourquoi ris-tu, Elisabeth ?

ELISABETH. — C'est très drôle, je t'assure, de penser au tourment où nous étions tous, après la fameuse histoire du revolver ! Tu te rappelles ? Ah ! nous avons bien marché !

MARIANNE. — Mais qu'est-ce que tu crois ! Je ne jouais pas la comédie... J'étais réellement obsédée, je t'assure... et désespérée, oui, je l'étais, Dieu le sait !

ELISABETH. — Et tu ne l'est plus, maintenant ?

MARIANNE. — Non, je ne le suis plus.

ELISABETH. — Après ce que tu viens de me confier ?

MARIANNE. — Comment t'expliquer ? C'est peut-être que je touche chaque nuit, oui, que j'étreins ce néant pour lequel je voulais mourir... C'est aussi le sentiment... Mais non, tu vas te moquer de moi !

ELISABETH. — Je te jure que je n'en ai aucune envie...

MARIANNE. — Eh bien ! c'est l'impression que ma misérable petite vie a un sens, tu comprends ? qu'elle pourrait être déchiffrée, que je finirai par comprendre ; que tant d'amour ne sera pas perdu, que tout cet amour qui m'étouffe...

Elle pleure.

ELISABETH. — Marianne, ma pauvre petite... Est-ce que tu racontes à Alain ?

MARIANNE. — Oh ! tu sais nous ne parlons guère...

ELISABETH. — Lui as-tu avoué que tu n'avais jamais pensé sérieusement à te tuer ? Il a dû rire, lui aussi ! Il a dû éclater de rire, comme moi.

MARIANNE. — Je te répète que nous parlons très peu ensemble... et c'est là le malheur, justement : il règne entre nous deux un silence mortel. Toi seule pourrais le rompre, Elisabeth. Il s'expliquerait avec toi. Beaucoup de choses s'éclaireraient peut-être... Est-ce que vraiment tu lui en veux encore ?

ELISABETH. — Non, bien sûr, j'ai pardonné depuis longtemps... mais Alain est sorti de ma vie ; tu l'as voulu, je te l'ai donné...

MARIANNE. — Mais non, Elisabeth, tu ne me l'as pas donné, rappelle-toi : tu le rejetais, tu refusais même de le voir, père lui avait fermé la maison, c'est pour cela que j'ai consenti...

ELISABETH, *avec violence.* — Enfin, tu as obtenu ce que tu voulais, n'est-ce pas ? Il est devenu ton mari... Alors qu'exiges-tu d'autre maintenant ? que j'écoute vos petites histoires conjugales ? que j'arrange vos différends ? que je vous explique les raisons que vous avez de n'être pas heureux ? Eh bien ! non ! qu'on me laisse la paix, à la fin ! J'en ai assez des amours des autres !

MARIANNE. — Mais, voyons, il ne s'agit pas d'amour, tu le sais trop bien ! Songe que, pendant des années, tu as soutenu Alain, que tu l'as conseillé, dirigé, entouré... Et maintenant, tu ne le regardes même plus...

ELISABETH. — L'estime ne se commande pas. Ce n'est pas que je le méprise, bien sûr : tu peux le rassurer sur ce point. Mais comprends-moi : il ne m'intéresse plus. Et surtout, il me rappelle des souvenirs odieux, oui, odieux ! Je souhaite de le voir, de lui parler le moins possible. J'irai plus loin : j'exige qu'on ne m'entretienne plus de lui. Tu entends, Marianne ? Nous finirons bien par trouver un autre sujet de conversation, toi et moi. Mais s'il était prouvé qu'il n'en existe aucun autre pour nous, si tu ne viens ici que pour reprendre inlassablement le dialogue sur ce personnage, avec lequel il ne te suffit pas de coucher la nuit, mais dont tu éprouves le besoin de commenter les gestes et les pensées, du matin au soir, alors je te supplierais de bien vouloir rester chez toi... (*Tandis qu'elle parle, elle n'aperçoit pas Alain qui entre par la porte du jardin et s'arrête sur le seuil.*) Est-ce que je viens vous relancer, moi ? Je respecte votre intimité... J'ai le droit d'exiger en retour que vous respectiez ma solitude... (*Elle aperçoit Alain.*) Ah ! te voilà !

SCÈNE TROISIÈME

Les mêmes, Alain.

ALAIN. — Rassure-toi. Je ne m'attarderai pas. Je viens chercher Marianne.

ELISABETH. — Tu m'as entendue ? Je n'ajouterai donc rien.

MARIANNE. — Que tu es dure, Elisabeth ! Quelle rancune misérable ! Je n'aurais jamais cru...

ELISABETH. — Pensez de moi ce qu'il vous plaira, mais allez-vous-en.

MARIANNE. — Tu nous permettras tout de même de monter un instant, pour voir notre père ? Nous sommes chez lui, après tout !

ALAIN. — Moi, je n'ai pas envie de le voir... Pendant ces quelques minutes, je peux demeurer ici, Elisabeth ?

ELISABETH. — Tu ne préfères pas attendre dans le jardin ?

ALAIN. — C'est que la nuit est presque venue...

MARIANNE, *à Elisabeth.* — Père a vite fait de me renvoyer, d'habitude... Tu n'auras pas longtemps à supporter Alain, dans moins d'un quart d'heure, je serai là.

SCÈNE QUATRIÈME

Les mêmes moins Marianne.

Après la sortie de Marianne, Alain, qui était près de la porte du jardin, se retourne et fait quelques pas vers Elisabeth, accoudée à la cheminée et qui lui tourne le dos.

ALAIN, *à mi-voix.* — Elisabeth ! (*Comme elle ne répond rien, il traverse la scène lentement, et tout près d'elle répète.*) Elisabeth !

Elle se retourne, appuie la tête sur la poitrine d'Alain. Long silence.

ELISABETH. — Il ne fallait pas rester, Alain... pas même une minute ! Je le savais : nous sommes perdus.

ALAIN. — C'est toi qui es là, Elisabeth. J'étouffais depuis un an ; je retrouve le souffle ; je te respire.

ELISABETH. — Alain, mon enfant bien-aimé ! Tu avais compris l'autre jour ? Cette dispute, toutes ces injures, je les arrachais de moi une à une... Il me fallait un prétexte pour ne plus te voir... Je savais bien que j'étais à la merci d'une parole, d'un regard, d'un mouvement de tes lèvres... C'était ma défense dernière.

ALAIN. — Que tu as été cruelle, Elisabeth ! Je souffrais... Je ne savais que penser : il eût suffi du moindre signe pour me rassurer...

ELISABETH. — Oui, et pour que je tombe dans tes bras... Bien sûr, il aurait mieux valu...

ALAIN. — N'y songeons plus. Cela se passait dans une autre vie. Restons comme nous sommes. Reposons-nous d'avoir été séparés.

Silence.

ELISABETH. — Marianne va descendre.

ALAIN. — Je ne sais plus qui est Marianne.

ELISABETH. — Dans quelques minutes, elle sera là...

ALAIN. — Elle sera là, elle nous verra tous les deux... Que lui dirons-nous ?

ELISABETH. — Il n'y aura rien à dire : un regard suffira pour qu'elle comprenne.

ALAIN. — Mon Dieu ! est-ce qu'il va falloir recommencer à s'inquiéter d'elle, à surveiller ses moindres gestes ? Je n'en aurai plus la force.

ELISABETH. — Mais non, mon petit, il n'en est plus question... Elle nous avait monté la tête avec ses histoires : elle ne se serait pas tuée, elle en convenait tout à l'heure. Nous avons payé assez cher...

ALAIN. — Oui, assez cher...

ELISABETH. — Et pour obtenir quoi ? Lui as-tu donné le change, un seul jour, une seule nuit ?

ALAIN. — Non, même dans les ténèbres, mon corps ne sait pas mentir.

ELISABETH. — Elle est résignée maintenant, elle consent à sa défaite...

ALAIN. — Elle te l'a dit ?

ELISABETH. — Oui, elle me l'a dit.

ALAIN. — Nous essayons de nous en persuader, mais ce qu'elle fera est imprévisible.

ELISABETH. — Nous verrons bien, ne te tourmente pas.

ALAIN. — Que tu es calme, toi, Elisabeth !

ELISABETH. — C'est vrai qu'en ce moment je ne ressens plus aucune angoisse. C'est étrange, tu ne trouves pas ? Père me disait tout à l'heure qu'il était tranquille à son sujet, parce que je n'ai pas de disposition pour le crime...

ALAIN. — A quel acte pensait-il, à quel geste ?

ELISABETH. — Je ne sais pas, moi... Il me connaît, il lit dans mes pensées, il devine que moi aussi je suis à bout. Il a peur.

ALAIN. — De quoi a-t-il peur ?

ELISABETH — Peut-être que je m'en aille d'ici...

ALAIN. — Toute seule ?

ELISABETH. — Avec toi, Alain, bien sûr !

ALAIN. — Pour toujours... sans tourner la tête... non, ça n'arrivera pas.

ELISABETH. — Et, pourtant, ce crime dont père me croit incapable, il suffit, pour l'avoir commis, de ne pas bouger, de rester là où l'on est... comme nous sommes en ce moment...

ALAIN. — Tu veux dire que nous l'avons déjà commis ?

ELISABETH. — Oui : dans notre cœur.

ALAIN. — Ça n'arrivera pas... le bonheur n'existe pas...

ELISABETH. — Il existe, mais nous appartenons, nous sommes livrés, les pieds liés, aux êtres qui nous aiment et que nous n'aimons pas. Père a pris ma vie et Marianne la tienne. Nous sommes leur proie jusqu'à la mort. On dirait que de n'être pas aimés leur crée ce privilège abominable...

ALAIN. — Oui, et que ceux qui s'aiment doivent en être punis...

ELISABETH. — Pourquoi consentons-nous à être punis ?

ALAIN. — Il ne faudrait pas raisonner, il ne faudrait pas réfléchir. Peut-être existe-t-il une minute, une seule, où la porte du cachot demeure entr'ouverte, où il n'y a personne dans le couloir...

ELISABETH. — Oui, un instant comme cet instant où nous sommes...

ALAIN. — L'auto est au portail. C'est la route de Bayonne qui passe devant la propriété. Elle est déserte. Il faudra faire attention aux muletiers endormis sur leur charrette...

ELISABETH. — Nous roulerons toute la nuit...

ALAIN. — Non, pas toute la nuit : nous nous arrêterons pour dormir, dans une chambre, à Aire-sur-Adour ou à Peyrehorade...

ELISABETH. — Cette nuit même...

ALAIN. — Oui, cette nuit... Marianne va descendre...

ELISABETH. — Il faut que je rassemble quelques vêtements, que je prenne un manteau.

ALAIN. — Non, tu n'as pas le temps. Nous achèterons ce qu'il faudra en route.

ELISABETH. — C'est l'affaire de quelques secondes...

Elle entre dans la chambre.

ALAIN. — Le bonheur est à la merci d'une seconde... Hâte-toi !

SCÈNE CINQUIÈME

Marianne, Alain.

MARIANNE. — Tu vois que père ne m'a pas retenue longtemps. Où est Elisabeth ?

ALAIN. — Dans sa chambre.

MARIANNE. — Vous vous êtes disputés ?

ALAIN. — Mais non...

MARIANNE. — Tout de même, elle t'a laissé seul...

ALAIN. — Elle va revenir.

MARIANNE. — Elle est devenue plus raisonnable ?

ALAIN. — Beaucoup plus raisonnable.

MARIANNE. — Plus douce ?

ALAIN. — Oui, Marianne.

MARIANNE. — Je m'étonnais aussi... En entrant, j'ai tout de suite remarqué dans tes yeux cette petite flamme — tu sais, ta petite flamme ? — depuis longemps, je ne la voyais plus s'allumer ; depuis un an, peut-être... Enfin, je me réjouis pour toi... Vous êtes restés ensemble moins d'un quart d'heure, elle s'est attendrie très vite.

ALAIN. — Oh ! tu sais ! il suffit de quelques paroles...

MARIANNE. — Et même d'un regard, parfois... Mais Alain, dis-moi, son irritation, cette rancune, ce mépris qui te faisaient mal...

ALAIN. — Tout a été balayé d'un coup, tout s'est dissipé.

MARIANNE. — C'est étrange, tu ne trouves pas ?

ALAIN. — Je ne cherche pas encore à comprendre.

MARIANNE. — Tu es heureux ?

ALAIN. — Oui, Marianne, heureux !

MARIANNE. — Peut-être faisait-elle semblant de te haïr ! à moins qu'elle ne fût sa propre dupe...

Elisabeth sort de sa chambre avec un manteau. Marianne l'observe.

SCÈNE SIXIÈME

Les mêmes, Elisabeth.

MARIANNE. — Tu sors, Elisabeth ?

ELISABETH. — Oui, je sortais.

MARIANNE. — Tu sais qu'il est déjà tard.

ELISABETH. — J'ai une course à faire au village.

MARIANNE. — Tout est fermé au village, à cette heure-ci.

ELISABETH. — Sans doute... mais c'est pour marcher, pour respirer un peu.

ALAIN. — Ecoute, Elisabeth, pourquoi ne pas dire simplement à Marianne que nous n'avions pas fini de nous expliquer et que nous voulions rouler quelques instants ensemble.

MARIANNE. — Ah ! c'est dans notre auto que tu désires respirer un peu ? C'est en compagnie d'Alain ?

ELISABETH. — Oui, en compagnie d'Alain, comme tu me l'avais demandé.

MARIANNE. — Pardonne-moi, mais ce soir j'aime mieux qu'il me ramène à la maison, tout de suite, je ne me sens pas bien.

ALAIN, *à mi-voix.* — La minute est passée, Elisabeth, il est trop tard maintenant...

ELISABETH, *de même.* — Non, non, il est encore temps. Il faut qu'elle comprenne... Elle a déjà compris. N'est-ce pas, Marianne ?

MARIANNE, *dans un cri.* — Où allez-vous ? Où partez-vous tous les deux ?

ALAIN. — Nous ne le savons pas encore...

MARIANNE. — Mais vous partez ?

ELISABETH. — Il faut être brave, Marianne, il faut accepter de payer.

MARIANNE. — Payer quoi ? Que vous ai-je fait ?

ELISABETH. — Ce que tu nous as fait ? Tu nous le demandes ?

MARIANNE. — Je ne vous ai jamais fait de mal...

ELISABETH. — Oh ! je ne te reproche rien : tu as joué de ta propre mort pour que je lâche prise ; mais tu ne calculais pas, bien sûr ! tu te fiais à ton instinct, tu te servais de ton désespoir !

MARIANNE. — Non, Elisabeth, je te jure que j'étais de bonne foi... Je croyais que tu avais renoncé à Alain, que tu étais détachée de lui : tout à l'heure encore, je croyais...

ELISABETH. — Eh bien ! tu sais maintenant qu'il faut avoir pitié de moi, comme j'ai eu pitié de toi. Tu sais que j'ai chargé mes épaules d'un fardeau qui m'écrase, que je ne peux plus porter... Ma seule faute, c'est d'avoir eu les yeux plus grands que le cœur.

ALAIN. — Et tu es témoin, Marianne, que ce sacrifice n'a servi de rien : depuis un an que nous souffrons côte à côte...

Durant les répliques suivantes, Elisabeth et Alain s'éloignent de plus en plus vers la sortie, tandis que Marianne demeure comme figée.

ELISABETH. — Tu le reconnaissais toi-même, il y a un instant : rappelle-toi de ce que tu me disais de ce désert entre vous, de ce silence... Je ne te prends pas Alain... Comment pourrais-je te le prendre, puisque, jamais, à aucun moment il ne t'a appartenu ? Puisque à aucun instant de nos vies il n'a été séparé de moi ?

Ils disparaissent sur le perron.

MARIANNE, *se réveillant et les appelant depuis le seuil.* — Alain ? Tu vas revenir ? Vous ne vous en allez pas pour toujours ? Et père, Elisabeth, tu n'y songes pas ? Il va devenir fou ; il se tuera... il vous tuera peut-être... Elisabeth !

Elle court à leur suite dans le jardin, laissant la porte ouverte. La scène reste vide quelques secondes et M. de Virelade entre. Il paraît étonné de ne trouver personne, va vers la chambre, appelle Elisabeth, y pénètre un instant, revient, remarque la porte du jardin ouverte, s'avance un instant sur le perron, rentre de nouveau. Marianne apparaît, très pâle, on sent qu'elle a couru.

SCÈNE SEPTIÈME

Virelade, Marianne.

VIRELADE. — Ah ! te voilà ! Où est Elisabeth ?

MARIANNE. — Avec Alain. Ils n'avaient pas fini de s'expliquer.

VIRELADE. — Où sont-ils ? Dans le jardin ?

MARIANNE. — Oui, dehors... Ils se promènent.

VIRELADE. — Ils auraient pu causer aussi bien dans la maison, tu ne trouves pas ?

MARIANNE — Vous savez comme est Alain, il ne tient pas en place.

VIRELADE, *l'observant.* — Que tu es essoufflée, Marianne. Tu as couru ?

MARIANNE. — Oui, j'ai été dans l'allée du midi. J'ai vu de loin que vous nous cherchiez. Alors j'ai couru.

VIRELADE. — Ils ont dit qu'ils te rejoindraient ici ?

MARIANNE. — Alain et Elisabeth ? Oui, ne vous inquiétez pas !

VIRELADE. — Je ne m'inquiète pas, mais je voudrais te mettre en garde...

MARIANNE. — Oh ! rassurez-vous, je ne suis pas aveugle.

VIRELADE. — Il ne suffit pas d'être lucide, Marianne. Il faut éviter les imprudences. Par exemple, leur promenade, ce soir, est une imprudence...

MARIANNE. — Ils ne m'ont pas demandé la permission.

VIRELADE, *s'approchant du seuil.* — Je vais les appeler.

MARIANNE, *vivement.* — C'est inutile : je crois qu'ils sont sortis du parc.

VIRELADE. — A cette heure-ci ? Tu ne vas pas me dire qu'ils se promènent dans le bois de Berge ?

MARIANNE. — Non, ils ont préféré rouler quelques instants ensemble...

VIRELADE, *avec violence.* — Ils sont partis en auto ? Quelle auto ? Celle de ton mari ? Tu les as laissés partir ? Tu as été assez idiote...

MARIANNE. — Ne vous montez pas la tête, père... Ils vont revenir.

VIRELADE. — Oui, bien sûr, ils vont revenir... Mais tu ne mesures pas le danger que nous courons à cette minute tous les deux.

MARIANNE. — Parce qu'ils sont ensemble ? Voyons, père ! C'est vous-même qui avez voulu les rapprocher, les réconcilier...

VIRELADE. — Pour mon plaisir, peut-être ? Tu ne l'as tout de même pas cru ! Tu ne vois donc pas qu'Elisabeth dépérit de jour en jour, qu'elle se consume loin de lui... Et moi je la regarde souffrir. Mon supplice est de toutes les heures. Personne ne peut s'en faire une idée.

MARIANNE. — Non, personne... pas même moi !

VIRELADE. — Alors, que veux-tu ! Il faut mettre les pouces... Elle retrouvera le souffle, si elle le voit de temps en temps, si elle lui parle... Nous pouvons être tranquilles : ils n'iront pas trop loin ; un équilibre finira par s'établir entre nous quatre, tu verras !

MARIANNE. — Ne vous y fiez pas trop, père, je vous en supplie.

VIRELADE. — Il faut savoir fermer les yeux, à condition de les ouvrir au moment opportun, bien entendu ! Il n'y a aucun inconvénient à des visites même fréquentes ; mais, en revanche, les laisser rouler la nuit, sur une route, tous les deux seuls... ça, c'est fou !... Ah ! je crois que les voilà.

MARIANNE. — Non, c'est une voiture qui passe.

VIRELADE. — Marianne ! s'ils ne revenaient pas ! Tu ne réponds rien... Tu sais quelque chose ? Ils t'ont avertie qu'ils ne rentreraient pas ce soir ?

MARIANNE. — Ils se sont laissé entraîner plus loin qu'ils n'auraient voulu. Ça arrive souvent : on ne pense pas au retour...

VIRELADE. — Ils ne t'ont rien dit qui puisse te faire croire...

MARIANNE. — Non, père, ne vous faites pas des idées...

VIRELADE. — Mais toi alors ? D'où te vient ton angoisse ?

MARIANNE. — Je rêvais... j'imaginais un soir comme ce soir, où le malheur serait arrivé, où nous serions abandonnés tous les deux...

VIRELADE. — Tais-toi, Marianne. Pourquoi parles-tu de ce qui n'est pas ?

MARIANNE. — Si par impossible... un jour, il ne vous restait plus que moi ?

VIRELADE. — Si jamais je perdais Elisabeth, je n'aurais plus besoin de personne.

MARIANNE. — Je ne la remplacerais pas dans votre cœur, non, bien sûr ! mais pour vous servir, dans votre vie de tous les jours...

VIRELADE. — Je te répète que je n'aurais plus besoin de personne... Je ne me tuerais pas, non... je boirais... je me tournerais du côté du mur...

MARIANNE. — Je serais là pour vous en empêcher... Elisabeth n'est pas votre unique enfant. Papa, regardez votre petite fille qui souffre. Cela ne vous arrive jamais d'arrêter les yeux sur elle... Et pourtant nous ne sommes pas des étrangers l'un pour l'autre... Nous n'avons guère eu de bonheur tous les deux ; il existe cela du moins entre nous : cette absence de bonheur.

VIRELADE. — Ma souffrance n'est pas ta souffrance : on souffre seul.

MARIANNE. — Non, père, puisque nous sommes tout près l'un de l'autre, ce soir, que je tiens votre main, que je voudrais jeter mes bras autour de votre cou...

VIRELADE. — Pardonne-moi, Marianne... mais tu ressembles trop à ta mère. C'est horrible pour moi... Tu ne peux savoir à quel point tu lui ressembles !

MARIANNE, *dans un cri de douleur et de colère.* — Je lui ressemble trop, dites-vous ? Oui, peut-être ai-je hérité de son cœur... Mais, Elisabeth, elle aussi, lui ressemble à sa manière : de nous deux, ce n'est pas moi, ce soir, qui vous ai abandonné !

VIRELADE. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

MARIANNE. — Oui, abandonné pour toujours.

VIRELADE. — C'est pour me punir ? Tu cherches à me faire du mal ?

MARIANNE. — A quoi servirait de vous le cacher plus longtemps ? Je les ai suivis jusqu'à l'auto ; si la route n'avait pas été déserte, j'aurais crié. Je me suis accrochée à la portière... Alain l'a presque fermée sur mes doigts.

VIRELADE, *après un silence.* — Je le savais. J'avais tout compris avant même que tu aies ouvert la bouche. Maintenant que j'ai la certitude, je respire mieux. Ils ont pris la direction de Bordeaux ?

MARIANNE. — Non, de Bayonne.

VIRELADE. — Comment Elisabeth était-elle habillée ?

MARIANNE. — Elle avait un manteau, pas de chapeau.

VIRELADE. — Une valise ?

MARIANNE. — Non, pas même une trousse... un sac à main.

VIRELADE. — Ils ont dû se décider au dernier moment. Je n'aurai pas à les chercher très loin. Va réveiller le chauffeur.

MARIANNE. — Vous oubliez qu'il n'est pas dans la maison : vous lui avez permis de coucher au village.

VIRELADE. — Tant pis... je vais l'attendre. Nous partirons au petit jour... A quoi servirait de s'engager sur les routes, en pleine nuit ?

MARIANNE. — Que ferez-vous, quand vous les aurez rejoints ?

VIRELADE. — Rassure-toi, je résisterai à la tentation de l'abattre, lui... Le geste de chercher une arme dans ma poche suffira pour qu'il détale.

MARIANNE. — Quand on a osé faire ce qu'ils ont fait, on ne se laisse pas intimider par un geste.

VIRELADE. — Retiens ce que je te dis : avant huit jours, tu verras Elisabeth assise dans cette pièce, occupée à me faire la lecture.

MARIANNE. — Dire que ça vous enchante, cette idée d'une fille attachée de force à votre chaise longue...

VIRELADE. — Qui te dit que ça m'enchante ? Elle aura beau être là ; du moment qu'elle a voulu partir, qu'elle m'a quitté, je sais bien que c'est irréparable, que je l'ai perdue.

MARIANNE. — Alors, à quoi bon la poursuivre ?

VIRELADE. — Pour qu'elle expie.

MARIANNE. — Vous savez bien qu'Elisabeth n'était pas faite pour le mal, que nous l'y avons poussée par les épaules, moi innocemment, du moins il me semble... Mais vous !...

VIRELADE, *avec rage et douleur.* — Qu'est-ce que ça me fait, à moi, que ce soit ta faute ou la mienne, du moment qu'elle est partie, qu'elle est sortie de ma vie, qu'elle s'est donnée ? Car elle va se donner... dès ce soir peut-être... Elle n'a jamais pensé qu'à ça au fond ; elle ne vivait que pour ça, dans l'attente de ça..., elle, Elisabeth !

Il cache sa tête dans ses mains.

MARIANNE. — Vous ne voulez pas que je passe la nuit ici ?

VIRELADE. — Non, rentre chez toi, je n'ai besoin de personne. Je veillerai seul, je partirai dès que le chauffeur sera là... Mais c'est vrai que tu ne peux revenir à pied à cette heure-ci...

MARIANNE. — Oh ! je ne risque rien : je suis sûre de ne rencontrer personne dans le bois. Cela me fera du bien de marcher.

VIRELADE. — Alors, bonsoir, ma fille.

MARIANNE. — Il va falloir inventer une histoire pour la mère d'Alain, pour les domestiques... Que faut-il que je raconte ?

VIRELADE. — Invente ce que tu voudras... Ça m'est égal.

MARIANNE. — Aidez-moi ! Vous n'êtes pas seul atteint, père, Alain a une famille ; il a même une femme... C'est moi, sa femme.

VIRELADE. — Je te demande pardon, Marianne ; c'est vrai... J'oublie que toi aussi... toi surtout...

MARIANNE. — Oh ! ce que je vous en dis... vous savez ! Je n'ai pas besoin de pitié, ce soir, plus que les autres soirs : il y a beau temps que pour moi c'est réglé, fini. Le cœur d'Alain, son esprit, à tous les instants de sa vie et de son sommeil, étaient auprès d'Elisabeth... Dès la première nuit, j'ai compris que ce n'était qu'un corps qui était étendu à mes côtés : un corps, une dépouille.

VIRELADE, *qui depuis un instant n'écoute plus Marianne.* — Il me semble que j'entends... Est-ce que tu n'entends rien ?

MARIANNE. — Non... C'est sur la route...

VIRELADE, *se levant.* — Marianne ! Je t'assure que j'entends une auto...

MARIANNE. — Il en passe toute la journée, toute la nuit : si chaque fois votre cœur doit battre...

VIRELADE. — Je reconnais le changement de vitesses...

Il va sur le perron.

MARIANNE. — Non, père, ce n'est pas possible... Ne le croyez pas...

VIRELADE. — Je ne rêve pas : tiens ! regarde la lueur des phares sur les tilleuls...

Il sort dans le jardin.

MARIANNE. — Non, ce n'est pas eux. Ce n'est pas possible que ce soit eux.

On entend les voix mêlées de Virelade et d'Elisabeth.

SCÈNE HUITIÈME

Les mêmes, Elisabeth.

VIRELADE, *à Marianne.* — Eh bien ? Ce n'est pas Elisabeth ? Non ?

ELISABETH. — Vous étiez inquiets ? Nous n'avons pourtant pas roulé plus d'un quart d'heure : le temps de faire le tour du bois de Berge...

VIRELADE. — Cette petite idiote me montait la tête ! Si c'est une farce, Marianne, je t'avertis qu'elle risque de me coûter cher : je peux partir dans une syncope.

MARIANNE. — J'étais de bonne foi... j'avais mal compris.

VIRELADE. — J'ai de la mémoire, ma petite. Il y aura désormais ce compte entre nous : tôt ou tard, il sera réglé.

ELISABETH. — Ce n'est pas sa faute, père : nous nous étions quittés au milieu d'une dispute ; elle était en droit de croire...

VIRELADE. — Cela suffit, Elisabeth. Plus un mot là-dessus. Je ne te demande rien. Tu es là, c'est toi qui es là...

ELISABETH. — Je suis désolée de vous avoir fait peur : nous avions décidé de nous expliquer à fond, Alain et moi, une fois pour toutes...

MARIANNE. — Est-ce que tu n'en as pas assez de mentir, Elisabeth ?

VIRELADE. — Ne lui réponds pas. Pourquoi reste-t-elle à nous dévisager ? Elle n'a plus rien à faire ici maintenant...

ELISABETH. — Tu devrais me connaître, Marianne, depuis le temps... depuis que tu étais petite ; et après ce que j'ai souffert pour toi... tu aurais dû être bien tranquille ! Tu aurais dû deviner que pour le mal aussi j'avais eu les yeux plus grands que le cœur et que rien ne pouvait arriver d'irréparable. Alain t'attend au portail. Dépêche-toi. Ton manteau est resté dans la voiture. (*Elle fait le geste d'embrasser Marianne qui se dérobe.*) Tu refuses de m'embrasser ?

MARIANNE. — Avoue d'abord, devant notre père, qu'Alain et toi vous étiez résolus...

VIRELADE. — Ce n'est pas vrai, Elisabeth, que tu as songé, fût-ce une minute, à m'abandonner ? Jure-le moi...

ELISABETH, *avec une lassitude immense.* — Je suis revenue. Alain attend Marianne sur la route, qu'exigez-vous de plus ? Nous ne devons compte à personne de nos tentations. Nous ne choisissons pas nos désirs.

MARIANNE. — Ose dire que tu n'avais pas déjà succombé, à l'instant où tu t'es assise à côté de lui, où vous avez fermé la portière sur mes mains, où l'auto a démarré...

ELISABETH, *de même.* — Tu veux me l'arracher, ce pauvre secret, Marianne ? Tu veux savoir qu'à cette seconde-là j'ai plus souffert qu'à aucun autre moment de ma vie ? Je me disais : « Marianne est sa femme... Nous partons tous les deux dans la nuit... » Je suppliais Alain d'arrêter, de me laisser au bord de la route. J'aurais voulu me coucher au fond du fossé, la figure dans les orties.

VIRELADE. — Trop tard ! Tu avais consenti à m'abandonner. Tu étais avec lui dans la voiture, et ce n'est pas parce que tu m'aimes que tu reviens. Quand donc auras-tu fini de me torturer, ma fille ?

ELISABETH. — Comment font ceux qui déposent leur fardeau ? Le mien est attaché à mes épaules, il y est cloué.

MARIANNE. — Moi aussi je plie sous le faix, Elisabeth ; et c'est par toi que j'ai été chargée et accablée...

ELISABETH. — Et pourtant, nous nous aimons.

FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie Française.

RIDEAU

LETTRES INÉDITES
DE MARCEL PROUST

Nous devons à l'obligeance de la nièce de Marcel Proust, Madame Mante-Proust, la communication des lettres échangées entre Proust et sa mère qu'on va lire. Les lecteurs de : A la recherche du temps perdu *apprécieront l'intérêt de cette correspondance qui évoque avec tant de précision l'atmosphère dans laquelle s'écoula la jeunesse de Proust. Certains détails qu'on y trouve semblent être à l'origine de « morceaux » célèbres — quant aux humbles recommandations ou confidences concernant les soins médicaux que devait prendre le « pauvre Marcel », elles permettent de comprendre dans quelles conditions s'est formé ce monde douloureux et ouaté au milieu duquel l'œuvre devait prendre naissance. On sera frappé de l'importance que tout le milieu où évolue Proust attachait à l'Affaire Dreyfus. A cette époque l'idée qu'*une seule *personne pût être victime d'une injustice suffisait à bouleverser toute l'opinion.*

(*N. D. L. R.*)

Les lecteurs de Proust connaissent tous l'intelligent et beau visage de sa mère — dépeinte dans son œuvre sous le nom de sa grand'mère. Mais en dehors de ce portrait, en dehors des souvenirs de ceux qui l'ont approchée, il n'y avait pas jusqu'à présent, de témoignage direct de celle qui fut Madame Adrien Proust.

Depuis la mort de mon père, j'ai souvent relu ces lettres de ma grand'mère et de mon oncle où s'opposent parfois en un duo passionné l'inquiète tendresse maternelle et la volonté de l'artiste qui, seul, connaît les nécessités de sa création... premier théâtre où passent en ombres chinoises quelques personnages, quelques scènes de la *Recherche du temps perdu*... dialogue infini avec celle dont « la mort... devait à jamais le priver de tout et le jeter dans un travail où il sentit se dépouiller, chaque jour, de leur résistance, les fibres de sa vie » [1]

SUZY MANTE-PROUST

[Ma grand'mère, pas plus que Marcel Proust ne datait ses lettres. J'ai dû, à l'aide de certains « repères » déjà éprouvés lors de la publication des *Lettres adressées à M. et Madame Emile Straus* [2], et de quelques allusions à des événements contemporains, essayer de les situer approximativement.]

S.M.P.

1. Comtesse de Noailles. « Un souvenir de Marcel Proust ». Plon, éditeur, 1931.
2. *Correspondance générale*, vol. VI, Plon, 1936.

[PRINTEMPS 1890] [1]

Auteuil, mercredi, 1 heure.

Cher Petit,

As-tu parlé de ton hémi... dolorite à M. K... ?

Ton père trouve que les commentaires du *Figaro* pourront se faire à l'oral — samedi.

Il t'engage cependant à réduire tes quantités de fromage à la crème (penser un nombre, prendre la moitié, etc...). Je suis, mon chéri, imprégnée de Loti, et je dis avec lui pour ceux qui ont le malheur de ne pas le comprendre : « S'ils savaient de quel haussement d'épaules j'accueille leur dédain. »

Je ne puis me lasser de relire ces lignes.

« Et je voudrais, pour la première apparition de cette figure bénie dans ce lieu de souvenir, la saluer avec des mots à part, si c'était possible, avec des mots faits pour elle et comme il n'en existe pas, des mots qui, à eux seuls, feraient couler des larmes bienfaisantes, auraient je ne sais quelle douceur de consolation. »

Tu m'as fait du bien, mon chéri, en me trouvant cette lecture. Quelquefois je rencontre aussi dans Madame de Sévigné des pensées, des mots qui me font plaisir. Elle dit (en critiquant une sienne amie vis-à-vis de son fils...) :

« Je connais une autre mère qui ne se compte pour guère, qui est toute transmise à ses enfants. »

N'est-ce pas bien appliqué à ta grand'mère ? Seulement, elle, elle ne l'eût pas dit.

Puis encore ceci, parlant d'inquiétudes qu'elle n'ose exprimer :

« On formerait, ma chère enfant, une autre grande amitié de tous les sentiments que je vous cache. »

Il n'y aura que trois *Temps* avec feuilleton de Paul. Je te les enverrai. (Le premier est d'hier.)

Aujourd'hui Robert va au Cours de Boutroux et n'en « manquera plus un ».

« *Philo sum et nihil philo mihi*, etc... »

Mon loup, ce matin, ton père ne devant pas rentrer, j'ai déjeuné à 10 heures et demie avec Robert, puis j'ai fait essuyer le clavier du piano de mon fils où la bougie stalactitait la poussière, puis... une heure d'exercices consciencieusement faits — tandis que Robert [2] lisait sa physique auprès de moi. Après — toute rhumatisante de raideur — j'ai cessé, puis j'ai dicté à Robert des problèmes d'algèbre qu'il écrivait au tableau noir.

Puis ton père vient d'arriver, je l'ai vu un instant avant qu'il n'introduise un patient, puis j'écris à Loup. Puis je vais sortir — et aller chez mon chapelier.

Adieu, mon chéri, je t'embrasse tendrement avec un point d'orgue à prolonger jusqu'au prochain baiser.

Ton lilas blanc penche la tête mais le « *Vergiss mein nicht* » est tout frais.

Mille et mille tendresses.

J. P.

Ton père sera chez lui dimanche matin, puis lundi consultation. Tout cela est plus sûr que l'Académie.

Pas d'essai de natation ni de cheval actuellement, a dit ton père.

1. Proust était né en 1871.
2. Docteur Robert Proust, frère de Marcel.

[1896]

Dimanche.

Mon Chéri,

Ce sont tes lettres à toi qui sont gentilles, ton idée de m'embrasser non amidonnée m'a fait partir d'un éclat de rire !

Au Louvre ?? J'ai vu Watteau de ta part et de celle de Hahn, puis suis allée me jeter aux pieds de Vinci et du Titien (et le reste et le reste ! ! !) les salles en cette saison et le matin sont presque désertes. Les occupants sont, pour la plupart, de pauvres débris de vieilles femmes à lunettes, qui bien que juchées sur le haut de leur échelle pour voir de plus près leur modèle, n'arrivent pas à leur voler le feu céleste.

Puis, dans le public, quelques Anglaises préoccupées surtout de rester d'accord avec leur catalogue.

Tout à coup, cette atmosphère calme a été troublée par un bruit de voix retentissante et de paroles non interrompues. Je m'inquiète et vois alors émerger un groupe d'Anglais, gentlemen et ladies, tous jumelles en bandoulière (dont la courroie coupe singulièrement en hémisphère Ouest et Est les blouses légères des ladies), suivant les pas d'un guide qui les mène tambour battant, les étourdissant de noms de personnages et de dieux que, comme disait la pauvre Louise, « je suis arrivée à mon âge sans avoir jamais entendu nommer ! » Ils écoutaient extasiés et couraient toujours pour ne pas le perdre. Au moment de quitter le Salon carré et d'entrer dans la longue galerie, l'homme sans se retourner a allongé le second doigt derrière lui négligemment : « This, Charles the first, by Van Dyck ». Comme le ton voulait dire : ceci secondaire, ils ont à peine levé la tête se disant : des rois anglais, il y en a chez nous, et se sont précipités à toute vitessse pour rattraper le guide qui déjà enjambait la galerie suivante.

⁂

[Septembre 1899]

Splendid Hôtel, Evian-les-Bains. Mardi 2 heures.

Ma Chère Petite Maman,

Je viens de payer 10 fr. 50 *l'Union Morale* qui a envoyé ici sans enveloppe (pas sous enveloppe — *sans* enveloppe) une traite comme si j'étais un malfaiteur. Tu serais bien gentille d'écrire un mot à cette Revue pour lui dire que je ne m'abonne plus. Sans cela il n'y a pas de raison pour que cela finisse (à moins que cela n'ait l'air d'être pour l'Affaire où ils ont été très bien et à cause de l'arrêt, enfin vois). — Hier la rencontre successive du Docteur Cottet, de M. de Polignac puis de Madame de Polignac a été cause (parce que Madame de Polignac était perdue sur la route, etc...) que j'ai marché énormément... Je ne suis pas allé hier chez les Brancovan... Et le soir j'ai préféré me promener seul après dîner jusqu'au Casino (où je n'entre pas) et revenir. Je sais maintenant que si le Prince de Chimay n'est pas à la villa, c'est surtout à cause de l'Affaire, il ne pense pas comme le reste de la famille, quoique très modéré, et on lui ferait la vie impossible. C'est aussi à cause de la chasse, mais je ne crois pas qu'il trouve un gibier qui vaille sa femme. M. de Polignac m'a raconté qu'il (lui, Polignac) avait fait une campagne boulangiste avec Barrès et Paul Adam pour tâcher de se faire nommer député.

Je crois que je ne bougerai pas tantôt. Le temps reste à la pluie. Je ferai

quelques pas mais pas trop. Une dépêche de Maugny m'annonce qu'il viendra dîner avec moi. Je n'ai pas le moyen de le décommander, ni les moyens de le recevoir ainsi. Je lui dirai que si jamais il vient je préfère le déjeuner.

Parle à Robert pour la Ligue des Droits de l'Homme et dis-moi sa réponse (celle d'Abel). C'est très pressé. Sans cela je profiterai peut-être de la présence de M. de K..., l'ami de Maugny à Thonon, pour voir pour les Assurances Générales... Enfin pour Mademoiselle Bailby tu ne me dis rien. Je ne sais quand elle se marie, n'ose écrire. Je t'en prie, vois, et que nos lettres ne se croisent pas dans le vague mais se répondent les unes aux autres. Les tiennes me font un plaisir infini. Ecourte-les pour ne pas te fatiguer. A chaque instant je te remercie mentalement de penser ainsi à moi et de me faire la vie si facile et qui serait si douce si j'étais tout à fait bien. Je le suis aujourd'hui à peu près. Embrasse Papa et Robert pour moi. Dis bien des choses à Eugénie, et aux Gustave et que je ne les ai pas trompés dans l'Affaire, que si Dreyfus était un traître, ces juges si hostiles ne seraient pas revenus sur la condamnation de 94 en abrégeant de tant d'années sa captivité, et en la rendant plus douce et moins étroite — et que deux n'auraient pas voulu sa réhabilitation. M. de Polignac m'a dit que le *Petit Bleu* à Bruxelles avait paru encadré de noir. Chevilly m'écrit que dans un château près de Lyon où il était on a voulu boire du champagne et illuminer pour fêter la condamnation, mais on a fait observer qu'elle était trop légère pour pouvoir triompher. As-tu vu le Forain ? Dans le même *Echo* il y a un Lemaître bien troublant, comme d'ailleurs le Barrès du verdict aussi médiocre que celui que je t'avais donné était beau, mais d'une apparente sincérité, d'une conviction qui me désole. Si tu apprends des détails, dis-les moi. Il paraît que Chauvelot est plus violent que les plus violents dreyfusards... J'ai vu chez M. Cottet la *Petite République* dont la manchette, excellente, portait à peu près : *Arrêt de lâcheté, pourquoi des circonstances atténuantes ?*

Madame Deslandes vient d'être très malade et en profite pour demander que je lui écrive longuement.

Reporte-toi à la page 2 de ma lettre : à une ligne de distance tu verras Polignac écrit trois fois et avec deux *P* différents (dédié aux graphologues et à Bertillon, dirait un journal) [1]. Et pourtant ma lettre n'est pas un document forgé. A propos de Bertillon dans un jeu de petits papiers chez les Brancovan on a demandé des détails circonstanciés sur Bertillon (je n'y étais pas, mais c'est Constantin qui me l'a raconté). Madame de Noailles a répondu « je ne sais pas, je n'ai jamais koutché avec lui... »

Mille tendres baisers.

MARCEL

[SEPTEMBRE 1899]

Splendid Hôtel, Evian-les-Bains, Mercredi 1 heure.

Ma Chère Petite Maman,

Je ne t'écris pas très longuement aujourd'hui parce que je vais aller à Genève. Le temps est complètement changé. Il fait un vent d'une extrême violence, le ciel est absolument pur, et le lac a autant de moutons que la mer les jours de grand vent. Est-ce ce changement de temps, mais j'ai très peu dormi. Je ne crois pas que ce soit l'oppression qui me réveille, mais le

1. Allusion à l'expertise graphologique qui avait été faite du fameux bordereau dont la découverte déclencha l'affaire Dreyfus.

réveil m'oppresse ce qui revient au même puisqu'il faut fumer pour me reposer. Toujours est-il que je vais très bien malgré cela et en particulier l'estomac est en parfait état. Je mange moins que quand vous étiez là et pourrais manger dix fois plus. Enfin je te le répète je vais admirablement et je crois que ce changement de temps va m'être très favorable. Maugny est venu dîner hier et a couché à l'hôtel cette nuit. Il avait le n° 2 et a donc couché dans le lit de Papa. Comme il prenait le train de 9 heures moins 10 ce matin je ne devais pas lui dire au revoir. Mais ayant très peu dormi, j'ai sonné à 8 heures pour qu'il vienne me dire au revoir. J'ai aussi déjeuné un peu plus tôt, m'embêtant au lit. Je ne suis pas retourné chez les Brancovan. La Princesse m'avait écrit pour venir dîner ce soir, mais comme je vais à Genève je ne pourrai pas. Je ne suis pas autrement fâché d'avoir peu dormi cette nuit parce que n'ayant pas mis hier le pied dans une voiture, ni un bateau, etc... je ne peux pas accuser injustement l'un de ces modes. Cela devait tenir au vent. J'ai entendu hier une scène (que je voulais te raconter dans ma carte-lettre mais je n'avais pas la place). Le Général Robillot a rencontré à l'établissement le Comte d'Eu. Saluts, etc. Le Général, sourd lui-même, gueulait pour se faire entendre et dès les premiers mots a pris tout naturellement, ayant à crier, le ton de commandement. De sorte qu'on aurait entendu à des lieues : « Monseigneur a-t-il vu combien les journaux suisses ont été abominables pour nous dans cette affreuse Affaire ? » « Qu'est-ce que Monseigneur entend dire ? » — « Mais j'entends peu de chose, d'abord parce que j'ai mal aux oreilles. » — « Le Général Mercier a été admirable, c'est lui qu'il faut féliciter. » — « Mais il me semble qu'il s'en est très bien tiré », a répondu « le Prince » comme dirait Madame P...

Que Papa tâche de savoir par Pozzi si Dreyfus est vraiment mourant, ce qu'il a, s'il (Pozzi) est toujours convaincu de son innocence et les noms des deux officiers qui ont voté l'acquittement.

Tâche d'envoyer savoir (ou fais téléphoner) des nouvelles de Madame Deslandes en disant que j'ai écrit qu'on en prenne pour me les donner. Et Mademoiselle Bailby ? Donne-moi des renseignements sanitaires sur l'Italie.

Mille tendres baisers.

MARCEL

Jeudi 1 heure 1/2

Ma Chère Petite Maman,

Une demi-heure après t'avoir quittée (et moi déjà consolé) nous avons vu l'arrêt honteux affiché au Casino à la grande joie de tous les employés du Casino. Puis nous sommes allés dîner à la villa Bessaraba. Comme j'entrais dans le pavillon de Constantin pour fumer avant de dîner j'ai entendu des gémissements. C'était la petite Noailles (la poétesse) qui passait en sanglotant de toutes ses forces, en gémissant d'une voix entrecoupée : « Comment ont-ils pu faire cela, comment ont-ils osé venir le lui dire, et pour les étrangers, pour le monde, comment a-t-on pu? » Elle pleurait avec tant de violence que c'était attendrissant et que cela nous a réconciliés. Le Prince de Polignac qui tutoie Galliffet dit qu'il est incapable d'une malhonnêteté d'argent. Le temps est tout à fait changé, froid, légèrement venteux, un temps de Toussaint. Je fais suivre ma lettre à Papa. Je vais aller à Maugny tantôt mais reviendrai coucher. Ne t'attriste pas trop de l'arrêt. Il est triste pour l'armée, pour la France, pour les juges qui ont eu la cruauté de demander à Dreyfus épuisé de refaire l'effort d'avoir de nouveau du courage. Mais ce supplice

physique d'un appel à la force morale quand on est déjà brisé sera le seul qu'il endurera et c'est déjà fini. Et rien ne peut plus aller que bien pour lui, moralement dans l'estime du monde, physiquement dans la liberté qui je suppose lui est rendue à l'heure qu'il est. Quant à l'arrêt même il sera cassé juridiquement. Moralement, c'est fait. La Princesse Brancovan et tout le monde d'ailleurs a été charmant pour moi. Madame de Polignac avait eu l'après-midi à Coppet l'imprudence de dire à Madame d'Haussonville que j'étais à Evian. Celle-ci a demandé où, des détails, a dit qu'elle était très liée avec moi (?) Je crains une invitation à déjeuner... d'autant plus qu'elle a dit à Madame de Polignac sur l'Affaire : « Je comprends très bien que des étrangers comme vous pensent ainsi. » M. de Noailles a télégraphié le verdict à ses sœurs Mesdames de Virieu et Henri de Montesquiou en ajoutant : « Aussi incompréhensible que triste », Il est vrai que « circonstances atténuantes » pour un traître est singulier. Mais ce n'est pas incompréhensible. C'est de la part des juges le clair et scélérat aveu de leurs doutes. Dans l'hôtel et dans le pays le calme le plus absolu règne. J'ai déjeuné à midi et demi (ayant dîné de 9 h. 1/4 à 10 h. 1/4 car les Brancovan restaient à causer de l'Affaire, je m'étais couché à la même heure). Conseille le calme à Robert. Qu'il songe que tout encouragement au trouble causerait un embarras extrême au Gouvernement qui serait obligé de frapper ses amis. Il vaut mieux que Millerand n'ait pas à faire arrêter Jaurès et qu'on laisse le temps à ces ministres imprévoyants mais que du moins, au lendemain de l'arrêt, on est heureux de sentir au pouvoir, de prendre des mesures de compensation.

Mille tendres baisers au père, au frère et à toi mille tendres baisers.

MARCEL

[EVIAN, SEPTEMBRE 1899]

Jeudi, 1 h. 1/2.

Ma Chère Petite Maman,

Le soleil est revenu, et le temps bleu, mais pas chaud, avec du vent et le lac moutonné. En même temps je suis redevenu très bien. J'ai été encore réveillé trop tôt, mais par excès de fatigue je me suis rendormi par petits sommes et sans fumer. Je regrette de ne pas t'avoir écrit avant le déjeuner, car ce beau temps m'a mis en si bon état que des flots de santé coulaient en moi et je suis sûr que ce bien-être eût passé dans ma lettre et de là en ma petite maman. Je suis toujours très bien, seulement j'ai mis un tricot à demi humide et je suis un peu serré de froid au lieu d'être expansif comme en m'habillant. Mais le soleil remettra tout à sa place. Je n'ai toujours pas revu les Brancovan qui m'accablent de télégrammes les plus aimables et les plus invitants. Tu es trop gentille en ce que tu dis pour les dîners, je n'ai besoin de personne. Du reste ta lettre m'a empli de reconnaissance pour toute la gentillesse et l'exclusif souci de moi qu'elle respire. J'aime mieux cela que le griffonnage d'hier où j'ai mérité un prix des Inscriptions pour avoir, je n'oserais pas dire lu, mais deviné qu'il s'agissait d'une soirée à l'Opéra. Ce matin, vers 10 heures et demie, réveillé depuis longtemps, mais ne sonnant pas encore, j'ai entendu battre les portes de la remise, les ébranler et, toupet suprême, frapper à mes volets. J'ai sonné pour mon café et le chasseur est entré s'accusant de la tentative parce qu'un M... qui « avait fait six kilomètres pour venir » était entré en fureur qu'il n'allât pas me réveiller. C'était C... qui partant demain et n'étant pas encore venu me voir me faisait cette politesse. « Je reconnus son sang à cette ardeur si

prompte. » Et me rappelai le jour où il vint éveiller le concierge à 3 heures du matin pour savoir si je n'avais pas pris par erreur son porte-cigarette ou autre chose je ne sais plus. L'optimisme de mon bon état de santé, quoique j'eusse un peu plus fumé en me couchant et le fait de n'avoir pas été réveillé, et l'assurance que, partant demain, il ne pourrait récidiver, m'ont donné une certaine indulgence et je ne l'ai pas trop injurié. Il est reparti presque aussitôt pour chez lui, ayant « le curé » à déjeuner, Bon, bon, bon...

Les « Eu » ont l'air de bonnes gens très simples bien que j'affecte le chapeau sur la tête et l'immobilité en leur présence « Brouillé depuis Rennes ». M'étant trouvé avec le vieux devant une porte à avoir passer l'un ou l'autre le premier, je me suis effacé. Et il a passé mais en ôtant son chapeau avec un grand salut pas du tout condescendant ni d'Haussonville, mais de vieux brave homme très poli, salut que je n'ai encore eu d'aucune des personnes devant qui je m'efface de même, qui sont de « simples bourgeois » et passant raides comme des princes. A ce propos le Comte d'Eu glisse sur les parquets au lieu de marcher, comme on patine. Mais je n'ose en reconstituer à la Cuvier que c'étaient là les bonnes manières, ne sachant s'il faut reconnaître dans cette glissade les atteintes de la goutte ou les souvenirs de la Cour. Ne pas montrer cette lettre à mon ange de frère, qui est un ange mais aussi un juge, un juge sévère et qui induirait de mes remarques sur le Comte d'Eu un snobisme ou une frivolité bien éloignés de mon cœur au lieu de la nécessité qui me fait te dire ce dont nous causerions et les remarques qui peuvent nous amuser.

M. Joubert ayant eu le tort d'accepter de son ami Fontanes, grand-maître de l'Université, les fonctions d'Inspecteur, achève de ruiner sa santé si délicate. Il doit garder le lit la plus grande partie du jour. « Mais ses amis privés de ses visites ne voulurent pas renoncer au charme de son entretien et son lit était assidûment entouré par les hommes les plus spirituels et les femmes les plus aimables. M. de Chateaubriand et les duchesses de Duras et de Lévis étaient particulièrement exacts à venir jouir de sa conversation. » J'espère que nous sommes assez en communion d'idées pour que tu ne penses pas que j'entends conclure qu'il faut rester couché, etc., etc... Je te transcris cela en riant, *cum grano salis*, à cause de l'analogie, excepté en ce qui touche les duchesses. Je comprends Robert pour l'histoire, étant en ce moment tourné vers l'Abdication de Charles-Quint, un Casimir Périer qui avait plus de génie et au fond plus d'orgueil mais qui parlait de lui avec moins d'emphase, après la démission. « Solve senescentem. »

Je ne prétendais nullement que l'humidité de Kreuznach me fût bonne. Tu ne m'as pas compris. Je te demandais cela pour savoir si le temps humide et le rez-de-chaussée étaient compatibles pour moi avec de bonnes nuits. Mais le temps est remis.

Mille tendres baisers.

MARCEL

[Entre 1900 et 1903]

Lundi soir, après-dîner, 9 heures, salle à manger, 45, rue de Courcelles.

Ma Chère Petite Maman,

Ne t'ayant pas écrit hier, je vais reprendre où j'en étais. Donc avant-hier soir mes ennuis ont été momentanément calmés. J'en ai profité pour me coucher vers 3 heures (de la nuit), ou même plus tôt et pour ne pas prendre

de trional. J'ai dormi par bribes mais enfin bien (sauf asthme qui me restait) et tout étonné de me réveiller sans apercevoir devant moi la désolation. J'en ai profité pour rester douze heures dans mon lit, mon pouls est tombé de 120 à 76 et j'ai pu hier aller dîner chez Durand avec Brancovan sans avoir de crise ni pendant le dîner, ni après, ni cette nuit, ce qui est une nouveauté depuis mes soirées quotidiennes. Bien plus, moi qui ces jours-ci faisais des ravages de poudre (ayant été repris de mon asthme), j'ai fumé à peine vers 5 heures du matin en me mettant au lit et plus une seule fois jusqu'à 8 heures ce soir, c'est-à-dire infiniment moins que quand j'étais couché. J'ai refait douze heures de lit et je me suis levé pour dîner ici vers 8 heures, mais mes ennuis ont un peu repris, hélas. — Ton absence, même survenue dans une période si désastreuse de ma vie, commence pourtant à porter ses fruits (ne prends pas cela avec susceptibilité comme Madame R... !)...

Mes nombreux dîners au restaurant ont remis mon estomac à neuf. J'y mange pourtant beaucoup plus. Mais beaucoup plus lentement. Et puis, c'est mon Evian, mon déplacement, ma villégiature à moi qui n'en ai pas. Du reste on me trouve très bonne mine. L'asthme me paraissant enrayé, je crois que si mes ennuis pouvaient s'apaiser... mais hélas. — Tu me dis à cet égard qu'il y a des gens qui en ont autant et qui ont à travailler pour faire vivre leur famille. Je le sais. Bien que les mêmes ennuis, de bien plus grands ennuis, d'infiniment plus grands ennuis, ne signifient pas forcément les mêmes souffrances. Car il y a en tout ceci deux choses : la matérialité du fait qui fait souffrir. Et la capacité de la personne — due à sa nature — à en souffrir. — Mais enfin je suis persuadé que bien des gens souffrent autant, et bien plus, et cependant travaillent. Aussi apprenons-nous qu'ils ont eu telle ou telle maladie et qu'on leur a fait abandonner tout travail. Trop tard, et j'ai mieux aimé le faire trop tôt. Et j'ai eu raison. Car il y a travail et travail. Le travail littéraire fait un perpétuel appel à ces sentiments qui sont liés à la souffrance (« quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur »). C'est faire un mouvement qui intéresse un organe blessé qu'il faut au contraire laisser immobile. Ce qu'il faudrait au contraire, c'est de la frivolité et de la distraction. Mais nous sommes au mois d'août. Et puis, malgré tout, cela va mieux, au moins en ce moment. Même aujourd'hui je me trouve heureux !...

J'ai demandé un service pour le *Figaro* (pas pour moi, pour Fénelon) à B... qui a été fort aimable. Je me suis peut-être (tu vois que je m'expose sans peur à la critique) un peu pressé de devancer les désirs de Fénelon en ceci, car il ne tenait pas à cette chose du *Figaro*. D'ailleurs j'ignore encore la fin. — Je n'ai pas continué le récit de mes nuits. J'ai continué, encore calme, à ne plus prendre de trional, et j'ai refait demi-heure par demi-heure une nuit suffisante et j'ai été vraiment excessivement bien...

Béni soit celui qui a inventé les lettres et qui a permis ainsi à un fils à Paris de causer avec sa mère à Dieppe. (As-tu téléphoné au Mont-Dore ? Que ta police secrète m'informe au moins, moi pauvre plaignant, de ses agissements.)

Je t'embrasse de tout mon cœur.

MARCEL

J'espère que tu n'as pas de pluie (cette nuit c'était effrayant comme violence) (la pluie) mais, supposant que tu n'as pas d'autres loups que tes fils, j'espère que tu pourras m'écrire. « Il fait grand vent » comme mon cadet, puisque le temps vif te convient. Je crois que je vais travailler un peu à un petit épisode.

[Entre 1900 et 1903]

Ma Chère Petite Maman,

Sans avoir voulu vous en prévenir, je comptais, dans mon grand désir de revoir le beau lac, passer samedi et dimanche à Evian. Mais voilà plusieurs jours que par mauvaise organisation j'entre dans mon lit à 11 heures du matin et comme je me lève tout de même à la fin de la journée, il en est résulté une fatigue qui me ferait craindre de tomber malade si j'avais cette secousse. Ecris-moi donc si vous serez encore à Evian le dimanche suivant. Sinon je pourrais tenter cela en semaine. Mais étant plus abandonné le dimanche, cela m'irait mieux.

D'ailleurs pour ce qui est de ton retour que je souhaite le plus tardif possible, je ne te demande pas comme les autres années qu'il soit inopiné, mais au contraire à en prévoir vaguement d'avance l'époque approximative et à en savoir au moins un jour à l'avance, ou en tous cas le matin si c'est le soir, la date précise.

Le pauvre Arthur ne va pas, sa toux a beaucoup augmenté, il ne dit rien mais Félicie m'a dit qu'il pleurait hier soir. Je l'ai autorisé à sortir tantôt et à ne pas rentrer, il a dû aller voir le Docteur Laffitte, car il croit que ses bains ne lui réussissent pas. C'est Marie qui m'a servi mon dîner. La paix, et fort affectueuse, est revenue entre moi et Félicie et dans ces cas-là je la préfère infiniment à toute autre. Marie plus lettrée est moins littéraire dans son langage [1]. Et surtout l'affection de Félicie est charmante et simple. Maurice Duplay à qui j'avais écrit un mot pour l'album de Mademoiselle de Fénelon m'a écrit une lettre vraiment très remarquable de forme et de fond.

Je me sens très bien ce soir, malgré ma petite baisse de tantôt.

Mille tendres baisers.

MARCEL

[1904 ?]

Ma Chère Petite Maman, je n'ai vu personne, aussi je n'ai rien à te raconter ; et quant à mes pensées personnelles je t'ai transmis mes gémissements jusqu'au dernier et quant aux pensées j'en ai eu d'assez belles hier soir, « vraiment d'assez belles » dirait S..., mais je préfère jusqu'à ce que je puisse leur donner une forme adéquate et littéraire ne pas les tirer de la pénombre qui seule peut les garder fraîches comme les choses qu'on met au frais pour les conserver jusqu'à l'heure de la consommation. Il paraît que Guiche est venu pendant que j'étais sorti, cela tient à ce que je ne peux plus indiquer d'heures à personne étant à la merci du lendemain. Tes lettres sont gentilles mais courtes. Les miennes, remarque-le, sont extrêmement longues et écrites si serré qu'elles le sont encore vingt fois plus. R... [2] trouve idéal ce mot de Voltaire disant qu'on ne peut pas croire que le *Christ* aurait eu l'idée de changer l'eau en vin dans un repas où tout le monde devait déjà être à moitié gris. Je lui laisse cette perle qui m'échappe. D'autant plus que dans la légende (heureusement que Lucien [3] ne m'entend pas) il n'y avait que de l'eau, donc on ne pouvait être gris. Heureusement pour Voltaire qu'il en

1. Ne convient-il pas de saluer ici une première apparition de Françoise, la fameuse servante de *La Recherche du Temps perdu?* « Françoise employait le verbe plaindre dans le même sens que fait La Bruyère » *(Côté de Guermantes I)*. « Françoise usait, quand elle ne voulait pas rivaliser avec les modernes, du langage de Saint Simon » *(Idem)*.

2. Reynaldo Hahn.

3. Lucien Daudet.

a écrit d'autres. Dans un article de M. Doumic sur d'Alembert, il essaye d'étonner en prenant le ton tranchant de Faguet et termine ainsi son article : « C'est un spécimen accompli (d'Alembert) de ce que peuvent produire, dans l'ordre de la pensée, l'union du savoir, de l'esprit de système et de la niaiserie. » Je ne crois du reste pas d'Alembert un grand homme. Mais cette manière facile d'être original ne me donne pas non plus l'idée que Doumic est un grand critique. Quant à l'article de Roujon, je suis moi-même honteux d'avoir lu jusqu'au bout cette stupidité. Dans le *Figaro* d'hier, je crois, il y avait au Courrier des Théâtres une charmante réponse de Tristan Bernard.

Marie est allée tantôt au Printemps chercher des choses pour toi et explorer Paris et ses boutiques. Elle avait, m'a-t-elle dit, beaucoup travaillé ce matin. Je n'ai sonné qu'à mon réveil définitif de sorte que je n'ai dérangé personne. Et à 6 heures du soir ou plutôt 6 h. 20 m., tout le monde avait fini avec moi et pouvait se coucher si bon lui semblait, car je n'ai même pas pu m'asseoir pour reprendre du café. J'ajoute à mes maux un mal d'estomac qui m'empêche d'être entièrement couché.

Mille tendres baisers d'un fils que la marche et t'écrire ont réchauffé et mis en assez bon état qu'il est content de te dire : Je t'embrasse encore.

MARCEL

[24 Septembre 1904]

Samedi soir.

Ma Chère Petite Maman,

Il me semble que je pense encore plus tendrement à toi si c'est possible (et pourtant cela ne l'est pas), aujourd'hui 24 septembre. Chaque fois que ce jour revient tandis que toutes les pensées accumulées heure par heure depuis le premier jour devraient nous faire paraître tellement long le temps qui s'est déjà écoulé, pourtant l'habitude de se reporter sans cesse à ce jour et à tout le bonheur qui l'a précédé, l'habitude de compter pour rien que pour une sorte de mauvais rêve machinal tout ce qui a suivi, fait qu'au contraire cela semble hier et qu'il faut calculer les dates pour se dire qu'il y a déjà dix mois, qu'on a déjà pu être malheureux si longtemps, qu'on aura encore si longtemps à l'être, que depuis dix mois mon pauvre petit Papa ne jouit plus de rien, n'a plus la douceur de la vie. Ce sont des pensées qu'il est moins cruel d'avoir quand nous sommes l'un près de l'autre, mais quand, comme nous deux, on est toujours relié par une télégraphie sans fil, être plus ou moins près ou plus ou moins loin, c'est toujours communier étroitement et rester côte à côte.

J'ai admiré Emmanuel Arène cédant la présidence du Conseil Général Corse pour ne pas voter un buste de Napoléon comme grand homme Corse dans la salle du Congrès. — Hier j'ai lu un Beaunier sur la Séparation, toujours les mêmes plaisanteries, des citations d'Henry Maret, de l'*Action*, de Ranc, etc. Des nouvelles mondaines quelconques, M. de X... en villégiature chez les Ligne, etc., etc... et une où j'ai cru relever une erreur « une fille de M. Legrand dont la sœur est fiancée à M. Georges Menier » (or elle est non fiancée, mais mariée). Or le hasard m'a fait voir que c'était un vieux *Figaro* de 1903. Tout était pareil et je t'assure qu'on aurait pu le lire d'un bout à l'autre sans s'apercevoir de rien. Seule la date différait. — Je suis très bien au moment où je t'écris et en somme ce n'est que le contraste avec le bien-être que j'avais il y a seulement huit jours qui m'agace. Mais je n'ai pas de malaise du tout. Je découvrirai peut-être la cause par hasard.

Madame L... écrit à Reynaldo pour lui demander si j'ai eu « le courage d'aller me soigner, etc... » et sa fille pour lui dire que sa mère lui rend la vie insupportable. Voilà quelque chose que je ne peux pas dire ! Ma chère petite Maman ! Qui serait si contente de me voir désétouffé comme je suis en somme, puisque ma crise de ce matin a été la seule et je te dis fort peu violente ; par exemple pas mal d'éternuements comme quand je me levais le jour. Tu as tort de trop attribuer les paroles de Croisset à la rage. En somme Faguet disait que cela vient en droite ligne de Marivaux et c'était cent fois trop aimable. Non, mais c'est devenu un chic chez les jeunes gens de taper sur Faguet comme autrefois sur Sarcey. Et c'est très bête d'appeler sa lourdeur de l'ignorance du Français. Car c'est voulu et il sait très bien ce qu'il fait. S'il y a au contraire une chose défendable c'est sa forme.

Je te colle ici une note d'un article de M. Alfassa[1] dans la *Revue de Paris*, qui n'a d'ailleurs aucun intérêt (la note) mais simplement parce que le nom de Papa est dedans. J'ai été tout seul aujourd'hui, mais Antoine Bibesco m'a fait dire qu'il viendrait un instant un peu tard. Si j'étais bien demain... j'irais peut-être à la campagne, mais j'en doute fort. Peut-être comme je suis couvert maintenant dans mon lit, est-ce que je prends froid en me levant. Peut-être ai-je pris, atténué, le malaise de Reynaldo (qui va maintenant très bien). Si tu as lu le *Temps* où était la lettre de Lintilhac, tu as dû lire celle de Mirbeau sur Madame de Noailles. Quels éloges ! Précise-moi toujours bien pour le premier jour de guérison, dans quelles conditions je pourrai venir habiter à Dieppe.

Félicie s'est encore couchée de très bonne heure, moins pourtant qu'elle n'aurait pu, mais enfin je suppose vers 9 heures et demie bien que je n'aie pas regardé l'heure à ce moment. Marie est restée un peu à m'expliquer ses divers projets et très gentiment s'est refusée à ce que je fasse venir Baptiste si j'avais besoin de lui un soir, disant qu'elle le remplacerait très volontiers. Elle m'a dit de te dire qu'elle t'avait terminé un corsage.

Mille tendres baisers.

MARCEL

Si tu penses à P... (et si quelque secours matériel ou médical lui peut être fourni), que ce soit dans un esprit de douceur. Les parents qui ont eu un fils sauvé d'un naufrage ou d'une maladie consacrent quelquefois une petite somme à la guérison ou au rapatriement de semblables malades ou naufragés. Or il est trop certain que, je ne veux pas dire, moi plus qu'un autre, mais tant d'entre nous dont l'esprit est plus agile que le corps, auraient succombé à cette fatigue, à cette mystérieuse tristesse de l'âme, s'ils n'avaient pas eu dans le bien-être de la fortune, dans l'indulgence des affections de famille, dans la possibilité d'un repos presque complet et des distractions, une guérison relative ou complète dont les moyens ont manqué au pauvre P... sans argent, loin des siens, sans situation sociale proportionnée à son mérite et à son amour-propre. En le brisant, c'est beaucoup d'entre nous que la vie brise en effigie...

1. Georges Alfassa. *Le Travail de nuit des femmes*, 15 septembre 1904. Il s'agit d'un rapport de la Commission de l'Académie de médecine, commission qui groupait Brouardel, Proust, Tarnier et Rochard.

LE DÉBARQUEMENT
des troupes américaines en Normandie

LE 6 JUIN 1944

Il y aura un an dans quelques jours que les Américains et les Anglais ont, en débarquant sur les côtes françaises, commencé d'exécuter le plan qui a permis l'écrasement de l'Allemagne. Cette opération gigantesque, sans précédents dans l'histoire, était l'aboutissement d'une longue préparation sur laquelle on n'a publié encore que des renseignements fragmentaires. Mr William R. Tyler, directeur-adjoint des Services Américains d'Information en France, a bien voulu écrire pour la Revue de Paris *une étude qui apporte de précieux éclaircissements sur les conditions dans lesquelles a été montée cette étonnante opération à laquelle nous devons la liberté de notre pays.*
(N.D.L.R.).

Nous avons tous vu au cinéma ces films d'actualité qui montrent des hommes débarquant sur une plage balayée par la mitraille. Au large, se dessinent les formes indécises des convois et des navires de guerre, Au premier plan, des chalands porte-chars et d'autres embarcations étranges déversent sur le littoral du matériel et des soldats qui courent en se courbant vers les falaises ou les dunes protectrices. Nous assistons au déclenchement d'une offensive amphibie.

C'est ainsi qu'à l'aube du 6 juin 1944, après des mois et des mois de préparation pendant lesquels chaque détail avait été minutieusement prévu et étudié, l'armée américaine, en coopération avec ses alliés de l'extérieur et de l'intérieur de la France, s'est jetée sur le mur de l'Atlantique.

Ces points noirs que l'on voit essaimer sur les plages, puis avancer dans les lignes ennemies symbolisent l'exécution d'un plan dont la complexité et les difficultés ne seront pleinement comprises que lorsque les secrets d'une stratégie conçue à l'échelle mondiale auront été révélés, c'est-à-dire après la fin de la guerre contre le Japon. Il est néanmoins possible, d'ores et déjà, de donner quelques indications sur les préparatifs gigantesques qui aboutirent aux débarquements en Normandie. Il est normal que nous connaissions mieux les phases de la bataille de France qui suivit ces débarquements que le mécanisme des débarquements eux-mêmes. La bataille, elle, a été décrite par les correspondants de guerre ; les Français de la métropole y ont assisté et y ont participé glorieusement. Pour le profane, toutes les batailles se ressemblent un peu. On connait les modes d'emploi de l'artillerie, de l'aviation, de l'infanterie. On a pu suivre le développement des batailles sur des cartes. Mais, dans le grand public, qui saurait parler avec précision des problèmes qui durent être résolus afin que la bataille puisse être engagée

avec la certitude de vaincre ? Qui connaît le travail silencieux, auquel se sont consacrés pendant des années les stratèges et les artisans de la victoire, penchés sur des cartes, des chiffres et des rapports, travail qui a permis finalement à leurs armées d'asséner le coup de poing qui devait enfoncer le mur de l'Atlantique et de n'interrompre leur action que lorsque le cœur même de l'Allemagne eût cessé de battre ? Pourtant, ce travail secret, est au moins aussi passionnant que le drame qu'il a engendré. Il relève de l'esthétique des mathématiques et de la science des échecs : chaque élément y a été utilisé pour atteindre un but fixé. Des décisions monosyllabiques ont mis en branle des centaines de milliers d'hommes, des millions de tonnes de bateaux, des milliers d'avions, et permis au matériel voulu d'arriver à l'endroit voulu au moment voulu, dans les conditions voulues.

Cette science de la guerre moderne s'appelle la « logistique » — mot bâtard, que l'on entend rarement prononcer hors des milieux militaires, mais qui permet d'analyser et de comprendre les rouages innombrables et complexes de la machine de guerre qui vient d'écraser l'Allemagne et qui, un jour ou l'autre, écrasera inévitablement le Japon.

Je n'ai pas la prétention, dans ces quelques lignes, de tracer le tableau complet d'un ensemble aussi complexe. Je me propose seulement de présenter au lecteur quelques faits et quelques chiffres qui lui permettront de se faire une idée des problèmes que le Haut Commandement Allié a dû résoudre pour que les armées du nouveau monde puissent se joindre à leurs frères d'armes d'Europe et lutter avec eux sur le sol de France, ce champ de bataille de la liberté.

A l'inverse de l'invasion de l'Angleterre, projetée par l'Allemagne, les débarquements en Normandie ont été le fruit d'un long travail, entrepris tout de suite après l'agression du Japon contre les Etats-Unis, le 7 décembre 1941. Déjà, en janvier 1942, les premières troupes américaines arrivaient en Grande-Bretagne. Un an et demi plus tard, en juillet 1943, il n'y avait toujours qu'une division américaine en Europe ; celles de nos troupes qui avaient traversé l'Atlantique se trouvaient en Afrique du Nord, prêtes à débarquer en Sicile. Le 6 juin 1944, jour « J », heure « H », il y avait dans le Royaume-Uni 1 562 000 soldats, marins et aviateurs américains, ainsi qu'une quantité énorme de matériel et de fournitures de toutes sortes. Le 1er juin 1944, un total de vingt-deux divisions américaines d'infanterie motorisées et aéroportées étaient prêtes au combat. Pour chaque soldat américain arrivant en Grande-Bretagne, de janvier 1942 au mois de juillet 1944, il fallut livrer trois tonnes et demie de matériel, soit, au total, 6 852 473 tonnes pour 1 944 985 hommes de troupe. Le quartier général de la Zone de Communication, chargé de l'administration de cette masse grandissante d'hommes et de fournitures de guerre, a pourvu au logement, aux soins médicaux, à l'approvisionnement, à l'entraînement et aux loisirs des troupes de combat.

Ce transport gigantesque a été accompli malgré la menace constante des sous-marins ennemis, des attaques de la Luftwaffe, et sans que fût ralenti l'effort de guerre poursuivi dans le Pacifique. C'est sur ce dernier théâtre d'opérations que nous avons approfondi, au cours d'une expérience longue et souvent douloureuse, la science des opérations combinées (combinaison de l'action des trois armes) grâce à laquelle la « forteresse Europe » de Hitler a pu être libérée.

Il faut se rappeler que ce n'est que le 7 août 1942 que nous avons pu entreprendre notre première et modeste action offensive dans le Pacifique. A cette date, des détachements d'infanterie de marine américains prenaient pied sur l'île de Guadalcanal, dans les îles Salomon. La menace d'une invasion de l'Australie par le Japon n'avait été écartée qu'au début du mois

de mai 1942, à la suite d'une bataille aéro-navale livrée dans la mer de Corail, entre les îles Salomon et la côte nord-est de l'Australie. Pendant que nous envoyions dans le Pacifique les renforts nécessaires pour contenir l'offensive japonaise, les chefs militaires alliés dessinaient les grandes lignes de la campagne européenne. Les débarquements en Afrique du Nord, préparés et victorieusement exécutés en cent vingt jours, avaient pour but d'empêcher l'Allemagne de s'emparer de cette région, d'où elle aurait pu menacer Dakar. Du même coup, les Alliés obligeaient l'ennemi à déplacer des forces considérables vers l'Italie et les Balkans désormais vulnérables, au moment précis où l'Armée rouge passait à l'offensive à Stalingrad et où la huitième armée britannique attaquait à El Alamein. Un regard jeté en arrière nous permet de nous faire une idée du caractère mondial de cette stratégie guerrière. Les ressources d'abord très limitées des Alliés durent être réparties non seulement en fonction des besoins *défensifs* immédiats qu'il fallut satisfaire sur certains fronts (Pacifique, Libye, et Union Soviétique, par le Golfe Persique et l'Océan Arctique) mais aussi en songeant à la préparation de la grande offensive qui devait permettre de mener l'ultime assaut contre l'Allemagne. Et si nous pouvons célébrer aujourd'hui la fin de la guerre européenne, nous assistons en même temps au début d'une phase nouvelle de la lutte dans le Pacifique. Le territoire français est devenu, depuis la fin de la guerre en Europe, la plate-forme de départ de 3 000 000 de soldats américains qui vont être acheminés progressivement des ports français vers l'Asie.

En cette date anniversaire du débarquement du 6 juin 1944 nous voyons s'amorcer un immense mouvement accompli en sens inverse du précédent, se former une sorte de vague de fond qui va déferler sur une autre côte tenue par l'ennemi à 20 000 kilomètres de la France.

Pendant que s'accomplissait le mouvement de troupes des Etats-Unis vers l'Europe, l'État-Major du Commandement Suprême Allié établissait les plans de l'opération « Overlord », approuvés à la Conférence de Québec en août-septembre 1943, opération qui englobait l'attaque de la côte normande, la campagne pour la libération de l'Europe occidentale et la conquête de l'Allemagne. Ces plans durent être revus et modifiés constamment, pour tenir compte des changements survenus dans le dispositif de défense ennemi, et des conclusions que nous en avions tirées quant à ses intentions. Une liaison très étroite était donc nécessaire entre la direction des opérations et les services d'équipement et de ravitaillement. Une grande partie des préparatifs fut organisée conformément aux données du plan « Boléro » qui fixa les points de rassemblement des troupes américaines et de leur matériel. En même temps les programmes d'entraînement furent mis sur pied ; ils devaient être constamment modifiés pour tenir compte des expériences que nous faisions dans le domaine des opérations amphibies. Ainsi du point de vue stratégique, comme du point de vue de l'utilisation des armes et du matériel nous avons profité des leçons du Pacifique, de Dieppe, de l'Afrique du Nord, de la Sicile et de l'Italie.

Le plan « Boléro » représentait la mise en œuvre technique du plan « Overlord ». Cette mise en œuvre s'est développée dans des proportions jusqu'alors inconnues. A ceux qui étaient chargés de l'exécution du plan « Boléro » incombait aussi la responsabilité de l'embarquement et de l'approvisionnement des troupes. En Grande-Bretagne, des hôpitaux furent préparés pour les blessés. 94 000 lits furent préparés pour le jour « J », à la fois dans des hôpitaux déjà existants, dans des immeubles transformés en hôpitaux, et dans des nouveaux bâtiments. Par la suite on monta 30 000 autres lits dans des hôpitaux organisés sous des tentes. 77 p. 100 de ce total de

124 000 lits devaient être fournis par les Anglais, le reste par les Américains. Au 31 mai 1944, ce programme d'hospitalisation avait été réalisé dans la proportion de 94 p. 100, malgré la pénurie de main-d'œuvre, de matériaux et les difficultés de transport.

D'autres plans ont permis l'aménagement de camps, de magasins, de terrains d'aviation, de quartiers généraux, et d'installations diverses nécessaires au logement d'environ 1 200 000 hommes. Une superficie de 20 000 000 de pieds carrés nous fut réservée pour nos magasins et nos ateliers. Une surface de 44 000 000 de pieds carrés fut également nécessaire pour permettre le rassemblement en plein air de notre équipement motorisé ; elle comprenait des terrains vagues et des surfaces macadamisées, 50 000 véhicules y furent entassés. Quatre cent trente-deux kilomètres de voies ferrées furent construites spécialement pour l'acheminement du matériel aux points de rassemblement. Les tâches immenses de l'aviation stratégique et tactique furent facilitées par l'aménagement, en vertu du plan « Boléro », de cent vingt-neuf terrains d'aviation, de trois dépôts de base, de sept centres de remplacement et de rassemblement d'équipages de combat, centres permettant de loger 454 000 hommes et comportant 8 500 000 pieds carrés de hangars et d'ateliers. 60 p. 100 des logements destinés aux aviateurs furent construits de toutes pièces par les ingénieurs britanniques et américains.

Pendant que tout était fait pour recevoir, loger, entraîner et soigner les troupes qui arrivaient en un flot ininterrompu, on étudiait des plans détaillés pour la période qui suivrait les débarquements en France, on prévoyait l'organisation des hôpitaux pour les troupes, la construction de magasins, de baraques et d'ateliers, de voies ferrées, la pose de tuyaux pour l'essence. Enfin, on rassemblait tous les stocks et le matériel qui devaient être nécessaires au ravitaillement des unités de combat au cours de leur avance.

Au fur et à mesure de leur arrivée en Grande-Bretagne, les troupes américaines étaient dirigées vers les camps préparés pour elles. Leur équipement, qui les avaient précédées, en masse, leur était distribué immédiatement.

Le Royaume-Uni a fourni une grande quantité de matériel, mais la plus grande partie a dû être transportée par mer des Etats-Unis. En juillet 1943, 753 000 tonnes arrivèrent en Angleterre des Etats-Unis. Augmentant progressivement, le tonnage mensuel atteignit le chiffre de 1 900 000 tonnes en juin 1944, et cela malgré l'effort poursuivi par les Allemands pour intercepter, grâce à leurs sous-marins, les transports transatlantiques.

La remarquable organisation portuaire, et le réseau ferroviaire très développé dont disposait l'Angleterre ont grandement facilité toutes les opérations qui ont précédé l'invasion du continent. Par contre, une fois débarquées, nos troupes durent être approvisionnées par des moyens de fortune, entreprise qui nous obligea à traiter et à résoudre les problèmes les plus difficiles.

Pendant l'ultime période qui précéda le 6 juin, on poursuivit dans des écoles spéciales des répétitions détaillées d'entraînement à l'assaut et de transport de matériel. On monta des manœuvres de débarquement sur les rivages, et enfin une grande « répétition générale » un mois environ avant le jour « J ».

Les troupes d'invasion furent alors dirigées sur des camps spéciaux échelonnés le long de la zone côtière du sud de l'Angleterre. Equipements et véhicules y furent l'objet de soigneuses vérifications. Les hommes y subirent l'entraînement final pour l'assaut des plages.

Voici quelques précisions sur les problèmes qui durent être résolus pour assurer le succès de l'opération :

15 000 unités de troupe furent envoyées de leurs bases en Grande-Bre-

tagne ; toutes franchirent une série d'étapes dont la dernière les conduisit sur les bâtiments spéciaux, construits et équipés pour la traversée de la Manche ; les véhicules devant servir au débarquement furent rendus étanches par un procédé spécial destiné à empêcher que leurs moteurs ne fussent noyés par les vagues sur les plages ; 114 000 hommes de troupes alliées et 15 000 véhicules furent embarqués sur cinq cents bateaux pour prendre pied sur la côte française durant les trente premières heures. Les premiers jours de l'opération, 16 000 tonnes de matériel furent chargées chaque jour sur les bateaux qui devaient ravitailler les combattants.

Pour assurer l'efficacité des premières têtes de ponts, en ce qui concerne le ravitaillement et le renforcement des troupes débarquées par mer et par air, un gigantesque port artificiel connu sous le nom de « Mulberry », fut construit à l'aide d'énormes caissons et pontons flottants. Mais en l'espace d'une quinzaine de jours, il fut en grande partie détruit par le mauvais temps.

Les plans avaient été établis en tenant compte aussi bien des besoins en matériel que des nécessités stratégiques. Il était essentiel que les forces alliées s'emparassent rapidement d'un grand port et qu'il fût tout de suite mis en service. Les premiers objectifs furent donc deux plages situées à la base de la presqu'île du Cotentin. Leur possession nous permit de marcher sur Cherbourg, port où les gros cargos peuvent débarquer leur matériel. Le plan tactique était de prendre Cherbourg dans les huit premiers jours. Tant que ce but ne serait pas atteint, seules les plages pourraient servir. Elles nécessitaient l'emploi d'une main-d'œuvre considérable ; les gros cargos pouvaient difficilement y accéder et elles étaient inutilisables par mauvais temps.

Le port artificiel ne résista pas aux intempéries ; la prise de Cherbourg n'eut lieu qu'à fin juin et son utilisation fut impossible pendant près de deux mois en raison des destructions allemandes et des dommages causés par la bataille.

Pendant les deux premiers mois, le succès de l'invasion dépendit entièrement de l'utilisation des plages. En dépit de difficultés exaspérantes, une masse d'hommes et de matériel fut concentrée dans la zone de débarquement qui comprenait, au 24 juillet, la presqu'île de Cherbourg et un front allant de Saint-Lô à Caen. Cette zone n'était desservie que par une grande route. Les troupes et le matériel s'entassaient dans les vergers et entre les haies. D'énormes quantités de matériel étaient également accumulées le long des plages normandes.

Certains bateaux avaient été conçus spécialement pour le débarquement en eau peu profonde, sur des plages en déclivité, mais de nombreux bâtiments avaient été construits pour aborder dans des ports à grand tirant d'eau, tel Cherbourg. Ces derniers furent obligés de rester à l'ancre à une certaine distance des plages ; il fallut donc exécuter les transports entre ces bateaux et le rivage, employer des embarcations différentes : « Dukws » (gros camions amphibies), péniches, bacs, vedettes, et barques. On employa aussi des bâtiments plus petits qui abordaient à marée haute et étaient déchargés à marée basse.

L'exécution des plans généraux fut contrariée par certains facteurs imprévisibles. C'est ainsi que les défenses de la zone de débarquement furent percées beaucoup plus rapidement qu'on ne s'y attendait. Les services chargés de l'approvisionnement durent donc assumer la tâche écrasante de transporter des quantités de matériel bien supérieures à celles qui avaient été prévues. De plus, l'action et les destructions de l'ennemi empêchèrent d'utiliser les grands ports pour satisfaire les besoins urgents d'approvisionnement. Le

Commandement Suprême, par exemple, comptait pouvoir se servir de Cherbourg et de Brest (Brest étant le port le plus important) quatre-vingt-dix jours après le jour « J ». Certains cargos des convois quittant les Etats-Unis pour l'Europe devaient se rendre directement à Brest, à partir du 4 septembre. En fait, Brest fut laissé de côté lors de la première poussée ; par la suite il fallut mettre le siège devant la ville. D'où nécessité de modifier les plans établis. Complication supplémentaire : Cherbourg, qui recevait la plus grande partie des fournitures débarquées, se trouvait déjà, au début de septembre, à près de cinq cents kilomètres du front. Les circonstances mirent à l'épreuve, au delà de toutes les prévisions, l'organisation et les capacités des services de ravitaillement de la zone de Communications (Com Z), les liaisons militaires entre le front de la production et celui des armées. Cependant, ces services prirent leurs dispositions pour faire face à ces nouvelles nécessités, et les armées s'enfoncèrent profondément en France et jusqu'à la Ligne Siegfried avant que les nécessités d'approvisionnement les obligeassent à s'arrêter.

Une fois que les services d'approvisionnement eurent atteint leur plein rendement à l'arrière, la victoire tactique sur le front ne fit plus de doute. Il en sera de même dans la prochaine phase de la Guerre Mondiale, c'est-à-dire au cours de la guerre contre le Japon. D'après les autorités compétentes, la « logistique » aura à triompher de problèmes infiniment plus vastes encore en Extrême-Orient.

Ayant déjà effectué les transports maritimes les plus gigantesques de toute l'histoire, les Etats-Unis ont en effet, aujourd'hui, une tâche plus lourde encore à accomplir.

« La guerre contre le Japon à elle seule sera la plus grande guerre que cette nation ait jamais entreprise jusqu'à présent », a dit le Lieutenant Général Brehon B. Somervell, chef des Services d'Intendance de l'armée américaine.

Le Japon a une grande alliée : la géographie. Les batailles devront être livrées à une distance du territoire national deux fois supérieure à celle de n'importe quel autre théâtre d'opérations où les Etats-Unis aient combattu, si l'on excepte la brève incursion de l'amiral Dewey à Manille, en 1898. Le théâtre du Pacifique est deux, trois ou même quatre fois plus éloigné des bases dont nous disposons aujourd'hui, dans le théâtre d'opérations européen que ce dernier ne l'était des Etats-Unis.

Une partie des hommes et du matériel ira directement du théâtre d'opérations européen au Pacifique. Le reste passera par les Etats-Unis.

Pour se rendre sur le théâtre d'opérations européen, il fallait parcourir 5 600 kilomètres en bateau des Etats-Unis en Grande-Bretagne ou en France.

Considérons maintenant les distances qu'il faudra parcourir avant d'engager la bataille d'Extrême-Orient.

De *San-Francisco à Manille :* 11 500 kilomètres, soit le double de la distance entre New-York et Cherbourg ou Liverpool.

De *Marseille à Manille* (par Suez) ; 17 300 kilomètres, soit trois fois la traversée de l'Atlantique.

De *Marseille ou Cherbourg à Manille* (par Panama) : 26 500 kilomètres, soit plus de quatre fois la traversée de New-York à Cherbourg.

De *Cherbourg à Manille* (par les Etats-Unis) : 22 200 kilomètres, comprenant 17 400 kilomètres par mer et plus de 4 800 kilomètres par chemin de fer aux Etats-Unis.

La route océanique la plus directe du théâtre d'opérations européen au Pacifique (Marseille à Manille) est toujours bloquée par les Japonais, installés à Singapour et dans les îles avoisinantes. Si l'on s'emparait de ces bases, on

abrégerait le voyage de quelque 2 500 kilomètres, mais une telle campagne pourrait entraîner des combats dans la jungle, analogues à ceux qui se poursuivent depuis plus de deux ans dans les îles Salomon et la Nouvelle-Guinée.

Ainsi, sur des distances trois fois plus grandes, un tonnage maritime trois fois supérieur sera nécessaire pour transporter la même quantité d'hommes et de matériel. Sans cela l'attaque serait effectuée à échelle réduite.

Comme les points de vue officiels et officieux semblent s'accorder sur le fait qu'une attaque massive contre les Japonais est le moyen le plus expédient de finir la guerre, de nouvelles performances dans le domaine des transports devront être réalisées dans la bataille du Pacifique.

Une quantité de fournitures et de matériel supérieure encore à celle qui a été débarquée sur le continent européen devra être envoyée sur ce théâtre d'opérations : telle est l'information qui nous vient de source autorisée.

« En se référant aux besoins initiaux de transport maritime, une moyenne de capacité de six tonnes par homme sera nécessaire », a déclaré le Général George C. Marshall, chef d'Etat-Major de l'armée des Etats-Unis. Les approvisionnements réguliers nécessitent, en moyenne, une tonne par mois. Il faut aussi envisager l'établissement d'un juste équilibre dans la répartition du fret entre les hommes et le matériel. »

La marine américaine a indiqué récemment que l'envoi journalier de 100 000 tonnes de matériel, par les bases des Etats-Unis, aux bateaux et aux hommes engagés sur les différents fronts, ne sera pas réduit, mais augmenté à la fin de la campagne d'Europe.

Les envois comprenaient environ 5 000 000 d'objets différents, depuis des clous et des œufs en poudre, jusqu'aux plus récentes cales-sèches démontables, « depuis des objets pouvant être fabriqués en un jour jusqu'aux lourdes machines dont la construction demande plus de deux ans ».

Le besoin de constituer, dans le Pacifique, des stocks plus importants qu'en Europe, mettra une fois de plus notre organisation à l'épreuve. Les combattants du Pacifique seraient dans une situation plus périlleuse qu'ils ne l'auraient été en Europe, s'ils étaient coupés de leurs bases ou s'ils perdaient une partie de leur matériel à la suite de contre-attaques. Bien que repoussés aujourd'hui jusqu'à leur base de départ, on considère que les Japonais sont capables de tenter une percée à la dernière minute, percée analogue à la contre-offensive des Ardennes qui, l'hiver dernier, dérangea les plans établis et menaça des dépôts de matériel d'une importance vitale.

En Europe, la situation put être redressée par la prompte arrivée de matériel venant des stocks constitués depuis deux ans en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis.

Considérant le problème de ravitaillement à résoudre en Extrême-Orient, le Général Somervell a posé le principe suivant :

« Plus de matériel équivaut à moins de pertes et à une guerre plus courte. »

« Pour chaque tonne que nous envoyions en Europe pendant la première guerre mondiale, nous aurons à transporter par mer au moins quatre tonnes sur le front japonais, » a dit le Général Somervell.

Les demandes de main-d'œuvre joueront en sens contraire, disent les « logisticiens ». Pour les troupes terrestres du théâtre d'opérations européen, la moyenne était d'environ un homme du service auxiliaire pour deux combattants. Dans le Pacifique, on estime qu'il faudra deux hommes du service auxiliaire pour chaque combattant. Ainsi, une division de combat de 15 000 hommes, nécessitera 30 000 auxiliaires, sans compter ceux des hommes de la division même qui seront chargés du matériel.

En Europe, les routes reconstruites devinrent en quelques mois « les routes du disque rouge », réservées au passage rapide des camions. La route Stilwell (Ledo), reliant l'Inde à la route de Birmanie, nécessita, de la part des hommes du génie américain, près de deux années d'efforts : il fallut l'ouvrir à travers la jungle, les montagnes et les rivières. Cette route n'a transporté que la moitié du trafic d'une « route du disque rouge ». Les troupes des Etats-Unis ne doivent s'attendre à trouver aucun autostrade en Extrême-Orient. Déjà mauvaises, même par beau temps, les pistes et autres routes sont à la merci des pluies saisonnières torrentielles qui emportent entièrement routes et ponts.

« Construire des bases dans ces régions représente un problème aussi difficile que si l'on voulait bâtir la ville de New-York au milieu du désert de Gobi », a dit le sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, Mr Patterson. On part de zéro. Des tonnes d'acier, de madriers, de fils métalliques, de tuyaux, d'essence, de nourriture, de matériel de dragage, de tracteurs, sans compter des centaines d'autres objets devront être apportés à travers de vastes étendues d'eau. Un port devra être créé ; des digues, des entrepôts, des routes et d'autres installations devront être construits.

« Nécessité particulièrement coûteuse, il faudra se déplacer continuellement et abandonner des bases dès que l'on en aura conquis de nouvelles plus proches du cœur du Japon. »

Une bataille de la « logistique » a été gagnée. Les Allemands ne réussirent pas à rendre inaccessibles, par leurs sous-marins, les routes océaniques. Ils ne purent empêcher les débarquements ; ils virent les ports leur échapper malgré leurs efforts ; les contre-attaques qu'ils déclenchèrent pour couper les routes intérieures par où passait le matériel échouèrent également.

Les obstacles permanents créés par la géographie représentent le seul allié qui reste au Japon. Les grandes étendues de mer, les collines et les forêts sauvages, les fleuves, sont autant de barrières stratégiques qui se dressent entre les Alliés et le but.

Les débarquements américains en Afrique du Nord, en Sicile, en Italie, en Normandie et en Provence ont représenté une série d'expériences précieuses. En particulier le débarquement de Normandie a démontré qu'aucun système de défense passive, même à l'échelle continentale, n'était capable d'empêcher le débarquement. Cependant, pour que les têtes de pont s'élargissent rapidement et que tout le système intérieur de défense de l'ennemi soit réduit à l'impuissance, il faut prévoir d'immenses préparatifs et une action soutenue de la part des services d'approvisionnement. En France, les armées alliées ont été puissamment aidées par les Forces Françaises de l'Intérieur, dont le rôle militaire a une importance considérable. (D'après le général Eisenhower l'action militaire des F.F.I. dans la période des débarquements a représenté l' « équivalent » de quinze divisions environ). Nous ne pouvons évidemment compter sur rien de semblable au Japon. Notre tâche n'en sera que plus ardue. Mais les leçons que nous avons tirées de la guerre en Europe nous permettront, sans aucun doute, d'assurer l'invasion et l'écrasement du Japon dont le sol tremble déjà sous le poids des bombes de nos « superforteresses ».

WILLIAM R. TYLER

RAISONS

PARCE que nous naissons et ne voulons pas mourir, nous aimons l'idée d'un monde qui commence et ne finit pas.

Voulons-nous d'un monde éternel, sans commencement ni fin ?

Peut-être est-ce *illogique ?*

Mais peut-être est-ce aussi simplement *triste ?*

Quand nous raisonnons, la mélancolie joue son rôle.

⁂

Un dessein déterminé est à l'origine de chaque organisation... mais le caractère des institutions humaines semble être précisément de dévier de leur route dans le temps. On ne cherche plus à atteindre l'objet qu'avait en vue le fondateur.

Fait très notable que les us, coutumes et traditions se maintiennent, surtout en certains pays, sans motif, même quand la cause en a disparu et que rien ne les légitime plus. Les gens se sont lassés de réfléchir, ils ne se demandent plus si telle chose est nécessaire, si elle est utile. L'acte raisonné est devenu habitude sans raison.

⁂

Etre intelligent, ce fut, en un temps, être mathématicien [1]. On peut s'en étonner.

Mais on sera plus surpris que la boutade célèbre : « La géométrie est l'art de raisonner juste sur des figures fausses » ait été retournée et, qu'en partant d'une idée qui choque le bon sens, les raisonneurs soient parvenus à une figure approximativement plus juste du monde...

Bolyai et Lobatchevsky ont posé que plusieurs droites pouvaient être tirées par un point parallèlement à une droite. Einstein inventant un « Univers courbe » s'est servi des géométries non euclidiennes de Gauss et de Riemann qui paraissaient purement théoriques.

Nous découvrons que l'esprit de l'homme, à condition qu'il travaille avec

1. Nul n'entrera ici s'il n'est géomètre (Socrate).

méthode, même dans l'absurde [1], peut le faire avec fruit. Cette expérience est singulière, il faut l'avouer.

Et maintenant, un homme dans l'homme commence à naître qui n'est pas ennemi des faux postulats, des sophismes et des contre-vérités : d'un raisonnement mal fondé ne tire-t-on pas souvent quelque fait exact : Colomb découvrit l'Amérique, ayant calculé la position des Indes...

⁂

L'esprit humain, par un jeu familier, retourne une proposition. Ce procédé qui consiste à peu près à dire : « Toutes les roses sont des fleurs, *toutes les fleurs sont roses* » est parfois efficace : le savant Fernand Widal, note C. Nicolle, pensa justement que *puisqu'on peut reconnaître un microbe au moyen d'un sérum homologue, on doit, de même, avec une culture microbienne déterminée, déceler la présence dans un sérum de malade des propriétés correspondantes.*

⁂

Celui qui *découvre* couvre presque toujours quelqu'autre réalité. Le champion de l'évolution semble négliger la fixité des espèces. Les inventeurs des grains de lumière et les inventeurs d'ondes se sont longtemps combattus.

⁂

Pour trouver une loi, un rapport, il faut, l'esprit plein d'une chose, en regarder une autre.

Belot, ingénieur des tabacs, explique les nébuleuses : tout lui est anneau de fumée.

(Cette méthode n'est pas efficace à coup sûr. On mesure mieux le génie de l'homme moderne quand on voit à quelles aberrations dans les sciences, le démon de l'analogie avait poussé ses ancêtres. Le rapprochement extraordinaire que fit un Newton entre la gravitation et la pesanteur n'en est que plus digne d'admiration.)

⁂

Comment on fait un poème. Comment on fait une maxime : cela amuse les gens plus que d'apprendre comment on fait un *discours.*

A. M... se met au bureau à 8 heures. Il a terminé à 1 heure *son* chapitre. E. J... fait deux pages. Et vous V..., qu'avez-vous écrit ? Deux lignes !

Sir J. F..., ethnographe érudit, rapprocheur de documents de tous temps et lieux, théoricien ingénieux, compulsait, copiait, *fichait,* au fond de l'immense bibliothèque de Cambridge, quatorze heures sans désemparer. Sa femme lui apportait un sandwich à midi et veillait scrupuleusement à ce que toute la somme de travail possible sortît de ce génial petit homme aux manières douces, au visage timide...

Aucun être, au long de sa vie, ne renonce à devenir plus intelligent, ni l'ouvrier le plus manuel, ni la vieille fille, ni le retraité, mais un certain ordre dans l'intellect leur fait défaut. J. P... arrêtait son travail toutes les heures pendant cinq minutes, faisait le vide dans son esprit, s'exerçait à ne penser à rien, s'emplissait le cerveau d'images, de feuillages... puis, quittant la fenêtre, revenait dispos à sa table et à la physique mathématique.

1. La théorie des nombres imaginaires s'était déjà montrée féconde.

⁂

Dans ta chambre, sans franchir ton seuil, dit Lao-Tseu, tu peux connaître l'empire entier ; sans regarder par la fenêtre tu peux posséder le Tao céleste (Tao-l'Unique).

« Ce fauteuil, assure P. Valéry, peut être l'objet d'une vision profonde, *il y a une manière de regarder les choses :* et j'en apprendrai plus ici que par un regard superficiel jeté sur le Japon.

A l'instar de Pascal [1], et, avant lui, de Joachim du Bellay, quelques-uns ont cru devenir plus intelligents en restant sur leur chaise.

Peut-être ont-ils eu peur de perdre une *certaine* logique.

⁂

L'intelligence des autres stimule, remplit notre intelligence, sans peut-être l'accroître véritablement.

⁂

Intelligence des enfants : tout petit enfant est génial. Intelligence des femmes : on la dit limitée, mais peut-être ne brille-t-elle que dans la vie, alors que les hommes en font un usage quasi latéral à la *vie réelle, essentielle...*

⁂

Après tant d'années, de siècles d'introspection, l'homme ne sait pas encore ce qui se passe dans sa tête... La moitié de l'humanité doute à l'Orient [2] si les *états de conscience* existent...

Il est quasi impossible de faire attention à ce qui se passe dans son cerveau plus de quelques secondes. Nous pensons sans nous voir penser. Notre pensée est une espèce d'acte invisible à nous-mêmes comme aux autres.

J'écris une phrase et quand j'achève de l'écrire, je n'en suis presque plus conscient. C'est au moment où je *commence* à rédiger ma phrase que j'y pense.

⁂

Il bouche les trous de sa connaissance avec son raisonnement, s'y aide par l'antithèse, par la symétrie ou par la notion de série et parvient ainsi à un ensemble, à une vue générale, à un SYSTEME dont il lui est quasi impossible de se passer, car il est né « expliqueur ».

⁂

Expliquant le monde, deux hommes, quelquefois à des siècles de distance, ont eu la même idée : Empédocle a conçu une période de répulsion succédant à la période d'attraction. — Pareillement, plus tard, Edgar Poë a inversé les lois de Newton [3].

Il plaît aux hommes d'imaginer de temps à autre que ce qu'ils appellent « univers » est *courbe* (Parménide, au ve siècle avant J.-C., et Einstein au xxe siècle après J.-C.).

1. Qui veut voler par les mains et les bouches des hommes doit longuement demeurer en sa chambre... » (*Défense et Illustration de la langue française*, 1549, Joachim du Bellay.)

2. L'acte de *généraliser* contenu chez nous dans la majeure du syllogisme est, on le sait, Inconnu à la philosophie indoue. L'Occidental est péremptoire.

3. Eurêka.

La conception de « sauts discontinus qui laissent entre chacun d'eux quelque chose » apparaît chez Pythagore, revient à peu près chez L. de Broglie dans sa théorie de la lumière « onde à points singuliers ».

Anaxagore professa l'idée du « continu » reprise par les mathématiciens de nos jours. Il déclare : « Rien ne naît ni n'est détruit ». Empédocle a aussi ce principe proche du « Rien ne se perd, rien ne se crée » de Lavoisier.

Ne signalons que pour mémoire « l'insécable » de Démocrite. La physique moderne se heurte toujours à quelque sorte d'atome qu'elle a baptisé « noyau » et maintenant « proton » ou « neutron » en attendant mieux.

« Tout flux est insaisissable », assurait enfin Héraclite, devançant Bergson, comme le système solaire d'Aristarque de Samos[1] préfigurait celui de Copernic...

Il n'y a qu'un certain nombre de figures, qu'un certain nombre de mouvements, la notion de la *vitesse* y apporte actuellement une remarquable nouveauté de points de vue avec ses synthèses inattendues.

⁂

L'homme semble avoir longtemps pensé qu'un modèle (un archétype, une idée, une entité, une *Mère* qui voit le principe mystérieux de toute chose ou devant être) a précédé la création, la naissance de chaque plante, de chaque animal, etc., du monde.

Nous éloignons-nous de l'Esprit en nous éloignant de l'origine ? Nous en rapprochons-nous en approchant de la fin ?

⁂

A quel moment, sous l'effet de quelles causes, oublions-nous ce que nous savons ? Certain jour, à certaine heure, nous nous apercevons brusquement que la date du troisième partage de la Pologne ne nous est plus présente ou les sous-préfectures de la Haute-Vienne, l'alphabet grec, le songe d'Athalie, etc.

Est-ce un rhume, une impulsion vive, de nouvelles notions emmagasinées qui piquent, endorment et tuent tel morceau de notre mémoire ?

Il semble que nous oubliions sur un certain rythme.

⁂

Noter, c'est s'imposer des souvenirs, se créer une mémoire extraordinaire, fictive, qui n'obéit pas aux lois mystérieuses de notre mémoire personnelle.

⁂

Chaque nouvel acte important colore différemment notre passé : brusquement, à la lueur d'un fait nouveau, nous voyons, nous comprenons une chose qui nous avait échappé. On se dit : ma mère vient d'agir de la sorte, ma mère était donc ainsi — un suprême acte de dévouement qui nous a été révélé nous la montre telle qu'elle fut toujours à notre égard.

Interrogeons-nous de temps à autre : les événements de notre vie changent suivant l'heure et l'occasion de leur évocation : un passé n'est jamais fixé : ceci est vrai pour l'humanité comme pour l'individu.

Les conquérants d'aujourd'hui aident à imaginer ceux d'autrefois.

1. Antoniadi, *l'Astronomie égyptienne*, Gautier-Villars.

Ce que nous appelons histoire s'éclaire par les événements contemporains ; il y a autant d'histoires de Louis XIV qu'il y a eu de générations depuis ce grand roi.

⁂

Tout livre correspond à une attente du lecteur ou n'est pas compris. On ne cherche pas la réponse à une question qu'on ne s'est pas posée. Mais le talent consiste peut-être à intéresser autrui à de nouveaux chagrins.

⁂

Les intellectuels finissent toujours par être pris du désir de tripoter le monde. Faust construit un royaume avec des canaux et des digues.

⁂

Il y a des religions disparues, des sciences déchues. O croyances abandonnées ! L'esprit humain regarde vos cadavres avec quelque triste effroi...

⁂

Passé le moment d'enthousiasme, ce qu'il y a de personnel dans chaque philosophie nous apparaît ; nous voyons Descartes ou Bergson, homme raisonnant chacun dans son siècle, avec sa culture propre, son tempérament et ses habits, l'un sur son poêle, l'autre en sa chaire, répétant ses gestes de sorcier.

Leurs idées ne peuvent plus être adoptées par l'humanité tout entière, elles ont perdu brusquement leur caractère général, absolu. Le monde, avide de trouver une fois pour toutes la vérité, encore une fois reste déçu...

⁂

Il est entendu que le comique n'est pas le même pour tout le monde. Il y a des gens qui ne rient pas devant les Fratellini, des femmes qui baissent les yeux en entendant certaines plaisanteries, des *mots d'esprit* échappent au vulgaire... « Moi, je ne trouve pas cela drôle », dit X... ou Y...

Mais soyons bon public : un clown répète six fois le même geste : prendre, par exemple, un chapeau que subtilise un camarade : nous rions. Pourquoi ? Parce que ce clown, assure Bergson, agit comme un automate : « le comique, c'est du mécanique plaqué sur le vivant ». L'explication paraît plausible. *Mais on peut en donner une toute différente.* Le comique peut être une rupture dans la mécanique coutumière de la vie.

Un monsieur qui ne trouve pas son chapeau sur la table, oubliant qu'il l'a mis ailleurs, nous amuse s'il s'obstine à le chercher là où il n'est pas. Ici rien de mécanique. L'automatisme de la vie ordonnée consisterait à trouver le chapeau, à le prendre, à saluer plus ou moins cérémonieusement et à s'en aller. Ce qui est drôle, ce qui est *vivant*, ce qui rompt la gravité du moment, c'est que le chapeau ne soit pas là.

Les « grands hommes » ont des crises de danse, font cris ou grimaces devant le miroir pour se détendre au sortir des assemblées austères où ils ont dû jouer un personnage précisément mécanique (ce que les spectateurs entre parenthèses trouvent tout naturel). Rentrés chez eux, il leur faut être vivants, heureux, ils rient d'être enfin eux-mêmes et non plus compassés.

Une pile d'assiettes qu'on tient est action sérieuse. Elle tombe, nous rions parce que *c'est de la vie, c'est drôle !* Nous rions d'un trou dans le pantalon de Charlot, d'un gâteau de crème tombant sur la tête d'un invité (et surtout les enfants s'esclaffent, eux qui n'aiment pas ce qui est guindé). Pourquoi ? Parce que cela rompt le mécanisme habituel des réceptions, c'est *l'accroc.* Ne sait-on pas qu'après une cérémonie, les organisateurs se félicitent, « tout a bien marché », disent-ils, « cela a marché sur des roulettes », « rien n'a cloché ». Ce qui équivaut à dire *les choses se sont déroulées comme un mécanisme, rien n'a prêté à rire, il n'y a rien eu de comique.*

Oserons-nous avancer après ces observations que la théorie « du comique, mécanique plaqué sur le vivant » se remplacerait peut-être avantageusement par une théorie opposée « où le comique serait plutôt le vivant interrompant brusquement le mécanique... ».

⁂

Chaque génération s'estime mieux informée que la génération précédente. Les gens du XVIIIe siècle en savaient-ils moins que nous sur les Incas ? (Il est entendu que nous sommes plus instruits sur les Incas que les Incas eux-mêmes.)

...Cependant au XVIe siècle, les Français et sans doute les autres peuples, croyaient les Anciens — Grecs et Romains — plus intelligents qu'eux. Joachim du Bellay est obligé d'invoquer l'invention de l'imprimerie et de la « foudre d'artillerie » pour prouver « que les esprits des hommes ne sont pas si abâtardis qu'on voudrait bien dire ».

⁂

L'homme s'est plu longtemps — et cela n'a pas été le moindre de ses mérites — à imaginer le monde vu en quelque partie par Dieu : *le temps,* notamment.

En détruisant l'idée de simultanéité par la considération de la distance à parcourir entre deux phénomènes, Einstein nous a amenés à envisager le temps d'une manière *humaine.*

⁂

Puis-je penser des choses que je n'ai jamais pensées ? se demande l'homme de cinquante ans.

Nous continuons à être assoiffés de nouveauté, nous voulons devenir un autre individu — la lecture nous rend ce bon ou mauvais service — l'amour, la prière, le voyage, la douleur, autant de facteurs de *changement.*

En réalité, nous désirons tout le long de notre vie devenir un *autre être* et *quand nous n'avons pas cette impression, nous nous ennuyons.*

Ce désir de renouvellement est fondamental. La famille nous offre des modifications de notre personnage, d'abord enfant, puis père, frère ou sœur, grand-père, etc., la vie : écolier, soldat, professionnel, voyageur,... enfin, et surtout, la *rencontre* d'autres êtres — dans l'amour ou l'amitié, ou l'inimitié... nous transforme.

Parfois nous regrettons l'être que nous avons été... sa force, sa pureté, sa pénétration...

GILBERT MAUGE

SOUVENIRS DU CAMP DES BRUMES

Le témoignage émouvant que nous présentons est dû à M. Jean Baillou, Secrétaire général de l'École normale supérieure. M. Baillou avait été arrêté par la Gestapo le 5 août 1944.

VOYAGE

Une cloche sonne ; c'est le bourdon d'une cathédrale. Cent bourdons lui répondent : un son grave, impérieux, mais infiniment dense ; il s'inscrit dans un cercle de vingt centimètres. Je suis assis sur un escalier de marbre ; tout à l'heure, un séminariste a dit les prières du soir, et maintenant des voix chuchotent, sous l'escalier : « Je ne veux pas de l'*Ave Maria* » ; d'autres répondent : « Je ne veux pas du *Pater Noster*, ce n'est pas une raison parce que... » et toutes ces voix semblent monter d'une plaine. Les cloches sonnent toujours. Une matière gluante se glisse sous mes pieds ; je saute sur une corniche ; c'est en vain : une pluie répugnante m'atteint, submerge tous les assistants. Les cloches sonnent encore. Je sens entre mes lèvres une saveur d'eau tiède. Je tends le gobelet à un camarade qui, à son tour, s'éveille : nous voici arrachés, pour un moment, au délire de la soif. soif.

Ces camarades, je commence à les connaître : depuis deux jours, chacun raconte à tous son histoire ; mais personne n'écoute vraiment que la sienne, qu'il se rendit mille fois à lui-même. Et je songe, moi aussi, à un soir encore proche : l'apparition de policiers aux épaules carrées, aux allures de mauvais garçons, parmi le fracas des vitres brisées et des coups de feu ; puis, devant mon silence, la saisie, comme otage, d'un être cher, — le plus cher (« Elle sera fusillée demain à midi si vous ne dites rien ») ; le lendemain, enfin, longtemps après midi, ma propre arrestation. Le salon de la Gestapo est assombri de tentures violettes ; un piano à queue y voisine inexplicablement avec des mitraillettes ; des salles contiguës, des bruits de lutte s'échappent, et des cris. Je reconnais mes visiteurs de la veille, et leur chef, avec ses mains molles, sa peau blanchâtre et grasse. Il m'interroge à bâtons rompus, s'en va vers une autre salle où les cris redoublent aussitôt, rentre haletant, couvert de sueur, défaillant presque de fatigue et de contentement, revient à moi, part de nouveau. Surgit alors « Le Professeur ». Le Professeur

est grand, glabre, avec une cravate papillon et un air triste de hibou distingué. Il se plaît aux idées générales : « Monsieur, pourquoi l'Université ne nous aime-t-elle pas ? » Puis une question sur moi-même ; puis un retour aux grands problèmes de la culture « européenne ». Le Professeur semble de plus en plus triste. Il va taper quelques phrases sur sa machine à écrire, esquisse une valse de Chopin sur le piano, reprend son dialogue avec moi, me quitte en soupirant pour attaquer sur le clavier la *Sonate au Clair de lune*. Cependant, d'une salle proche, des cris montent toujours. Me voici enfin devant le chef de la Gestapo. Je suis assis dans un bon fauteuil, près de l'embrasure d'une fenêtre, une cigarette aux lèvres. Je dois soutenir une conversation de salon sur les tendances de la pensée française ; mais bientôt un dossier s'ouvre, les griefs s'accumulent, et les questions : il faut à ces gens des noms, des adresses. L'avenue Foch poudroie de soleil ; le vent gonfle doucement le rideau de la fenêtre proche ; un calme étrange règne sur cette scène ; entre la liberté et moi, il n'y a que l'épaisseur de ce rideau et l'espace d'une trahison.

Le soir même, je couche rue des Saussaies, le lendemain à Fresnes. Brève détente dans la solitude d'une cellule, et déjà plane sur nous la menace d'une évacuation. Trois fois, réveillés au petit jour, nous avons reçu des provisions de route, trois fois les trains ont manqué ; mais le 15 août, nous avons traversé en camions un Paris déjà frémissant à l'approche de sa délivrance et, depuis deux jours, nous sommes soixante-dix détenus de Fresnes dans ce wagon à bestiaux aux portes plombées. En plaçant nos jambes en équerre et en nous emboîtant les uns dans les autres, les trois quarts d'entre nous peuvent s'asseoir ; le reste demeure debout, près des deux lucarnes barrées de barbelés qui nous dispensent avarement un peu d'air ; le soleil rend brûlantes les parois de bois ; nous nous sommes mis presque nus, et la sueur coule ; dans la lumière gris-vert, ces groupes d'hommes qui mêlent leurs membres luisants, écroulés sur le sol ou cramponnés aux barreaux des lucarnes, évoquent les plus sinistres tableaux romantiques, les *Pestiférés de Jaffa*, le *Radeau de la Méduse*. Nous ne mourons pas de faim, nous sommes munis de boules de pain allemand, de colis de la Croix-Rouge Française ; mais à quoi bon, puisque l'odeur infecte de la tinette et la soif qui serre la gorge nous interdisent d'y toucher ? Si au moins nous pouvions jouir du repos, du silence ! Mais la tension nerveuse est extrême ; certains frisent la folie, et ce sont d'incessantes querelles pour une goutte d'eau, pour une gorgée d'air. Ceux qui ont gardé le contrôle d'eux-mêmes perdent l'espoir d'apaiser ces luttes ; j'ai vite renoncé à m'approcher, à coups de poing, des étroites fenêtres ; avisant un trou minuscule dans le plancher, j'y introduis un brin de paille et, comme d'autres une boisson, j'aspire l'air libre. Soudain, l'obscurité et la fumée envahissent le wagon : nous sommes dans un tunnel où le train chemine avec peine, puis s'arrête ; nous suffoquons, les artères battent ; si la panne se prolonge, combien survivront ? Par bonheur, l'on nous jette sur le ballast ; cent mètres de marche, et voici la lumière, une lumière grise et violette, étrangement vibrante, devant laquelle nous chancelons. Nous sommes à Nanteuil : en deux jours, de gare détruite en gare détruite, nous avons fait tout juste soixante kilomètres. Un bombardement vient de couper le viaduc qui prolonge le tunnel, et tout l'après-midi nous devons transporter sur l'autre rive, parmi les ricanements, les bagages des S.S. et des miliciens français dont la fuite emprunte le même convoi que notre exil. L'occasion serait bonne de nous évader, mais nous croyons la victoire prochaine ; allons-nous, pour quinze jours, vouer à la mort les camarades qui, à raison de cinq par voiture, ont été désignés comme otages ? Nous partons donc, et, durant trois jours encore, nous allons connaître les tortures de l'entassement et de la soif ; une seule fois, le soir,

nous pouvons descendre le long des voies ; un village est proche, posé sur la colline comme un jouet d'enfant ; une cloche sonne dans le silence ; la rosée est tombée ; délicieusement, nous broutons l'herbe humide.

Notre premier contact avec Buchenwald nous valut une demi-heure d'illusions optimistes ; nous remarquions bien les gourdins des S.S., leurs revolvers et leurs chiens policiers; mais la route menant au camp nous semblait bien empierrée (nous ignorions que sa construction avait coûté dix vies humaines par mètre) ; nous longions des baraques peintes en vert, bordées de pelouses fleuries (nous ne savions pas que ce luxe était réservé à l'Etat-Major S.S.) ; plus loin, un jardin zoologique ; mais déjà nous devinions les contradictions dont notre vie allait être faite en voyant, aussitôt après, les bas-reliefs de terre cuite qui jalonnaient notre chemin : ici, un groupe de détenus aux poses ridicules ; là, un prêtre, un juif et un financier ; ailleurs, l'aigle allemand, qu'il fallait saluer. Notre première visite fut pour la salle de douches. Dépouillés — pour toujours — de nos vêtements, de nos papiers, de tous nos objets personnels, nous fûmes rasés de la tête aux pieds, les sourcils seuls étant respectés, et aspergés de grésil : malheur à qui ne fermait pas les yeux. Puis l'on nous habilla. Je veux dire que l'on nous lança, au hasard, un couvre-chef, une veste et un pantalon de toile ; pas de chaussures, et nous dûmes, pendant des semaines, marcher pieds nus, au pas cadencé, sur les pierres coupantes. Les uniformes de bagnards à raies blanches et bleues étaient réservés, le nombre des détenus ayant crû trop vite, à ceux qui partaient vers des kommandos lointains ; nous reçûmes donc des vêtements civils, rendus inutilisables pour une évasion par une croix au minium et une lucarne découpée dans le dos : ces vêtements avaient appartenu à des morts d'Auschwitz, leur collection ne risquait point de s'épuiser ; parfois, notre accoutrement témoignait mieux que tout au monde du pillage exercé par l'Allemagne à travers l'Europe : tel était affublé d'un képi de facteur de Dantzig, d'une vareuse de soldat français, d'un pantalon militaire russe ; tel autre était pompier de Varsovie jusqu'à la ceinture et plus bas receveur de tramways yougoslave. On nous remit en outre un rectangle portant notre numéro matricule et, chef-d'œuvre de la méthode allemande, un triangle où s'inscrivait l'initiale de chaque nationalité sur un fond de couleur variable : rouge pour les « politiques », vert pour les « droit commun », noir pour les « terroristes », mauve pour les objecteurs de conscience, jaune pour les Juifs, rose pour les homosexuels, — car il y avait, à Buchenwald, un kommando spécial d'invertis.

Ainsi déguisés, nous traversâmes tout le camp, dont la structure générale nous apparaissait déjà. Situé sur les pentes du fameux Ettersberg cher à Gœthe, au milieu d'une clairière de hêtres qui s'ouvre vers le Nord sur une plaine aux perspectives lointaines, il comprenait en fait deux camps, limités par trois enceintes : un camp d'instruction pour les S.S., un camp de concentration pour les détenus. Près des enceintes extérieures s'alignait le camp d'instruction : casernes claires, piscine, villas pour les officiers (le soir de notre libération, j'ai pu visiter, les armes à la main, plusieurs de ces villas ; elles sont fort bien aménagées, depuis le frigidaire jusqu'à la nursery, décorées en style moderne avec une pointe de romantisme ; les bahuts, les lustres s'ornent d'attributs de chasse, de têtes de dieux germaniques, le tout fabriqué en série, avec du faux bois : Wotan meublé par Dufayel. D'autres villas étaient réservées aux détenus de marque : là vécurent MM. Blum et Daladier, la princesse Mafalda, le chancelier Schuschnigg. Tout près, se trouvaient la gare et les usines où les prisonniers devaient fabriquer des pièces détachées de V1. L'enceinte intérieure enfermait le camp de concentration. Elle était formée de barbelés dans lesquels passait un courant électrique ; de deux cents en deux cents mètres, des miradors la renforçaient, munis de mitrail-

leuses et de projecteurs. La porte d'entrée était gardée par un mirador géant, « la Tour », au vague aspect de pagode, sur lequel, entre les armes braquées sur nous, étaient inscrites des maximes morales. On débouchait alors sur une vaste esplanade, la place d'appel ; à gauche se devinait la cantine ; à droite, le four crématoire, haut lieu du camp dressait sa cheminée de briques rouges. Au bas de la place d'appel commençait le « grand camp », avec les bâtiments des services généraux et une cinquantaine de baraques, ou « blocs », peuplées de travailleurs. En descendant parmi les fondrières les rues qui traversent cette triste ville, on atteignait, sur la déclivité de la colline, le « petit camp » destiné aux invalides et aux détenus de passage ; les baraques du Revier (hôpital) le prolongeaient à l'Ouest. Plus bas encore, un terrain vague, quatre tentes ; c'est là que nous étions attendus.

V1 ET V2

> « Il offrait le type des enfants de cette pure et noble Germanie, si fertile en caractères honorables, et dont les paisibles mœurs ne se sont jamais démenties ». Balzac, l'*Auberge Rouge*.

Comme il tombait sur nous à l'improviste et à grand bruit, nous l'appelions V1. C'était un grand diable osseux, au profil de cow-boy, à l'œil éteint, à la lippe pendante. Ainsi que tous les détenus allemands de marque, on le disait ancien député au Reichstag, ce qui était faux, et un peu fou, ce qui était vrai. Il était chef des tentes et fut chargé de nous installer. Nous installer, ce fut nous montrer deux tentes encore vides — les autres étaient déjà occupées par des Ukrainiens sales. Nous étions mille cinq cents Français ; nous fûmes trois mille cinq cents le lendemain, lorsqu'arriva le convoi de Compiègne. Les vieillards et les malades purent, en se tassant, s'asseoir sur les paillasses posées à même le sol des tentes ; le reste coucha à la belle étoile, sur un terrain formé de pierres, de boue séchée et de cendres du four crématoire. Nous restions là tout le jour, mordus de soleil ; la nuit, l'humidité montait de la nappe d'eau magnésienne qui mine la colline ; de brusques orages nous trouvaient sans défense : il ne nous restait qu'à nous mettre nus, à cacher nos vêtements sous une pierre pour les retrouver presque secs après l'ondée. Pour cinq mille hommes, cinq water-closets et un seul poste d'eau, dans les urinoirs ; bientôt, l'eau manqua ; il fallut monter la garde auprès des brocs apportés par une corvée lointaine et nous ne pûmes même plus, comme aux premiers jours, nous laver les pieds dans nos gamelles. Ces gamelles étaient rares : une pour trois ; faute de cuiller, nous devions laper la soupe. La fatigue, la dysenterie multipliaient les morts. Seul V1 exultait : il commandait à l'effectif de deux régiments et, pour s'en mieux convaincre, nous faisait aligner au garde-à-vous deux ou trois fois par jour ; il parcourait alors le front de ses troupes, l'œil hagard, lançant des injures vers le ciel : « Ici, rien ne vous appartient, pas même votre tête... Les Français sont une sale race, pas un d'entre vous ne reviendra vivant ». Cette exhibition durait trois heures, quatre heures. Si un camarade, tordu de colique, s'éloignait, V1 le ramenait à coups de gourdin. Or, cet homme était comme nous ennemi du nazisme, détenu comme nous.

Les cas de dysenterie se multipliaient ; nos maîtres, à qui la crainte des épidémies tenait lieu de pitié, décidèrent, pour la première fois, de soigner les malades au lieu de les laisser mourir. Je pus me glisser dans leurs rangs et échapper au départ, ordonné pour notre convoi, vers l'un de ces kommandos lointains d'où l'on ne revient guère. Sur le seuil du bloc sanitaire, je rencontrai V2. Il déshabillait les entrants (quelques jours plus tard, il se

fit tailler, dans nos maigres dépouilles, une garde-robe assez complète). V2, infirmier depuis la veille et jusqu'alors terrassier, était habité d'une seule idée, empêcher les dysentériques d'aller aux lavabos : nettoyage, sieste, tous les prétextes lui étaient bons. Essayait-on de tromper sa surveillance ? Il se précipitait sur le délinquant et à travers la chemise, notre seul habit, le piquait d'une aiguille à tricoter : j'ai vu fuir devant ce fou des vieillards, des généraux, des membres de l'Institut, auxquels ne restait plus que la ressource de se souiller sur place. Du matin au soir, V2 remplissait de ses galopades et de ses cris la salle surchauffée où régnaient d'ignobles odeurs ; la nuit venue, ivre de ses propres cris, il improvisait un discours public où il était question de nos familles, de la fraternité, de la liberté. Après quoi, il reprenait sa chasse. C'était pourtant le Paradis : nous avions un toit, une couverture et, sur l'un des lits étagés, la moitié d'une paillasse. Nous pûmes même organiser des conférences : le Collège de France parla du Bouddhisme et de la psychologie du rêve ; l'Ecole Normale, de la physique moderne, de Ronsard et de Jules Romains ; le Conservatoire, des églises gothiques ; étranges assemblées où l'orateur, en chemise, s'asseyait dans la ruelle étroite entre le mur et les couchettes, où les auditeurs s'entassaient à plat ventre sur les paillasses superposées, tandis qu'un camarade faisait le guet.

Un jour, notre bloc se trouva affecté à un groupe de typhiques ; guéris par autorité administrative, nous fûmes conduits, pieds nus, au petit camp.

LA VIE AU CAMP

Nos expériences allaient être dès lors celles de tous les détenus : on me permettra de ne pas redire ce que la presse quotidienne a fort bien exposé, ni ce que révéleront, avec plus de précision, des Commissions d'enquête qui devraient, me semble-t-il, être composées de médecins, de sociologues et — pourquoi pas ? — de psychiâtres. On sait maintenant ce que furent les souffrances de l'entassement dans des niches à chien, la promiscuité avec les mourants et les morts, la dureté du travail forcé, des appels sous la neige où un adjudant S.S. disposait, durant des heures, de la vie de trente mille hommes. On a dit la barbarie du bloc des cobayes, où l'on inoculait le typhus ; du bloc 61, où l'on administrait des piqûres mortelles ; du bloc de pathologie, où l'on réduisait des têtes de détenus à la mode des Indiens ; l'on n'ignore rien des exécutions en masse, des strangulations par la corde ou par le crochet, ni de la honte du four crématoire et des fosses communes.

Une telle matière est trop riche pour que j'y ajoute ; qu'il me soit permis d'évoquer seulement certains aspects moraux et sociaux du problème.

LA VIE MORALE ET SOCIALE

« Le bourreau, c'est chacun de nous pour les autres », J.-P. Sartre, *Huis-Clos*.

Ce qui frappe d'abord, c'est que l'organisation du camp est fondée sur une série de contradictions hypocrites. Ce camp de la mort est un camp modèle. On use de la trique sur les chantiers, mais le départ des kommandos est accompagné d'une musique militaire : le travail par la joie ; les blocs sont sordides, mais leur entrée est ornée de géraniums ; le travail est la loi du camp, mais il y a un cinéma et, après six mois de séjour, vous pouvez être admis aux délices, sans doute égales, de la bibliothèque et de la maison close ; dans chaque baraque sont installés des postes récepteurs de radio et l'on s'endort en musique ; mais une danse de Grieg s'interrompt soudain,

la T.S.F. diffuse l'ordre, pour cent détenus, de partir en kommando mortel, puis la musique reprend ; le contremaître civil de mon atelier use parfois contre nous des pires rigueurs, mais il est membre de la Société Protectrice des petits oiseaux. Le même illogisme éclate dans tous les détails de la vie matérielle : le cabinet dentaire est magnifiquement équipé, mais on n'y pratique guère que des extractions ; pour y être admis, inutile de vous rincer la bouche, mais vous devez ôter vos souliers. Les lavabos du grand camp sont remarquablement agencés, mais l'eau y manque un jour sur deux. Et que d'assassinats commis au nom de l'hygiène ! Par hygiène, on nettoie à fond les blocs chaque jour : bon prétexte pour expulser, au petit matin, malades et invalides, qui resteront trois heures dans le brouillard ; ce que l'appel sous la neige n'avait pu faire, cette promenade forcée le fera ; on en profite pour mettre en tas paillasses et couvertures ; celui qui n'avait pas de poux ce matin en aura ce soir ; on le conduira alors à la désinfection : après une douche brûlante, quelques heures d'attente, nu et en plein air ; il perdra sa vermine, mais gagnera une pneumonie. Un Père Ubu, non pas débonnaire, mais sadique, semble régner sur nous. La hiérarchie entre détenus est du même ordre. Il y a d'excellents médecins — beaucoup sont Français —, mais ils sont placés sous l'autorité d'infirmiers allemands, épiciers ou bouchers de leur état ; et ce sont ces infirmiers qui décident souverainement des admissions à l'hôpital, des évictions, des exemptions de travail. Chaque aile des blocs est administrée par un détenu, souvent plein de mérite, mais qui doit balayer les salles avec l'aide du coiffeur : que l'on imagine un Etat dans lequel les ministres seraient recrutés parmi les cantonniers et les barbiers ou, si l'on préfère, dans lequel le Préfet de Police devrait raser ses agents et le ministre de la Marine nettoyer la place de la Concorde.

Plus diabolique encore est le système qui confie aux détenus eux-mêmes l'administration intérieure du camp. Chaque bloc est dirigé par un prisonnier politique allemand ; les « kapo » et « vorarbeiter » (chef et contremaître) des kommandos de travail sont choisis de même. Et — il est par bonheur des exceptions — les chefs de blocs dénoncent, frappent, tuent parfois, les « vorarbeiter » excitent au travail pour l'industrie de guerre nazie. Or, ce sont des compagnons de lutte contre le fascisme, animés de l'idéal qui nous anime. Brutalité foncière d'un peuple, désir de conserver une bonne place, inconscience qu'une longue captivité explique, désir secret de faire souffrir aux autres ce qu'ils ont souffert en leur temps ? Peut-être aussi mépris pour les autres races. Anciens dans ce camp où les Français n'apparurent qu'en 1943, ils sont mieux nourris que nous, mieux habillés ; dans une société aussi démunie de tous les biens temporels, une veste moins sale, une paire de bottes bien cirées suffisent à fonder une aristocratie et à donner l'illusion de la culture; à l'un de mes amis qui lui demandait une carte d'entrée à la bibliothèque, un chef de bloc allemand répondit un jour : « Les Français n'ont pas besoin de lire, ils n'ont qu'à se coucher en rentrant du travail ». Il faut ajouter à ce mépris tous les heurts que provoque la vie, sous le même toit, d'hommes de nationalités, d'habitudes et de goûts différents ; l'enfer de Buchenwald ressemblait à celui de Jean-Paul Sartre ; les damnés étaient chargés d'y administrer eux-mêmes les tourments.

J'ai honte d'agiter ces problèmes moraux en songeant à vous, mes camarades, abattus sur les routes, pendus sur la grand'place ; le souvenir des peines morales, c'est un luxe de survivant. Soyez certains cependant que nous avons pris notre part de vos maux : l'appel aux chambres de torture pouvait, chaque jour, s'adresser à chacun d'entre nous ; et chacun devinait

1. La place me manque pour indiquer par quels admirables efforts le Comité des Intérêts français du camp a amélioré la situation morale de nos compatriotes.

aussi, en lui-même et chez les autres, une perte de forces progressive, un lent acheminement vers le four crématoire. En ce camp assiégé de tempêtes et de brume, la pensée de la mort emplissait toutes choses.

Le seul apaisement venait à l'extrême pointe de la nuit. Tout se taisait alors ; les nuages avaient dissipé la sombre fumée du crématoire ; une brume épaisse enveloppait les baraques ; il n'y avait plus de vivants que la lutte muette des dormeurs et de la vermine, que le glissement de la boue dans les rues sales et là-bas, sur la Tour, la haute silhouette noire de la sentinelle ukrainienne qui regardait dormir la mort.

JEAN BAILLOU

LA FRANCE ET SON EMPIRE

A SAN FRANCISCO

Avant que ne s'ouvrît la Conférence de San Francisco, on prévoyait généralement que le problème colonial y serait posé et même qu'il y tiendrait une place importante. Cette opinion se fondait sur quelques indices sérieux : la campagne menée depuis près de deux mois par la presse américaine contre le régime actuel des colonies ; la réaction très vive que cette campagne a provoquée en Angleterre ; enfin, le désaccord qui est apparu récemment aux Etats-Unis entre l'amiral King, commandant en chef des forces navales américaines dans le Pacifique et le Département d'Etat, touchant le sort futur des îles ex-allemandes du Pacifique, actuellement placées sous mandat japonais. L'amiral King ayant déclaré, dans un discours prononcé le 4 avril à New-York, que les Etats-Unis devraient conserver après la guerre toutes les bases qu'ils auraient conquises dans le Pacifique, afin de garantir leur sécurité, le Département d'Etat fit connaître qu'à son avis une telle solution constituerait un précédent fâcheux, que ne manqueraient point d'invoquer les puissances coloniales le jour où on leur demanderait de soumettre tout ou partie de leurs domaines d'outre-mer à une administration internationale.

C'est donc qu'il existait un projet tendant à introduire dans le monde un nouveau statut des colonies. La réforme envisagée concernait-elle tous les Empires coloniaux, ou ne devait-elle être appliquée qu'aux territoires sous mandat ? On ne le voyait pas bien encore. Néanmoins, dès le 19 mars, le colonel Stanley, secrétaire d'Etat britannique aux Colonies, crut devoir affirmer que la Grande-Bretagne était bien résolue à n'accepter « aucun partage de responsabilité » dans l'administration de son Empire. Peu de jours après, le ministre français des Affaires étrangères, M. Bidault, faisait au cours d'une conférence de presse une déclaration analogue. Le 23 mars, Mr Sumner Wells revenait à la charge dans un article retentissant de *New-York Herald Tribune*, invitant la Conférence de San-Francisco à instituer un large débat autour du problème du *Trusteeship*. La Charte de l'Atlantique n'avait-elle pas promis aux peuples la fin de l'impérialisme ? Or, le régime colonial actuel en était une des formes les plus flagrantes. « Le Gouvernement provisoire français, — déclarait Mr Sumner Wells, — ne semble pas s'être encore rendu compte que, si l'on veut faire régner la paix dans le monde, il faut abandonner sans retour le vieux régime colonial d'exploitation et de répression... Il n'y a qu'un seul moyen pratique, pour l'organisation internationale, de prévenir un soulèvement général et violent de

l'Orient : c'est de créer, à l'intérieur du système, un *Trusteeship* international, envers lequel toute puissance coloniale sera directement responsable et qui devra affirmer son autorité suprême sur les peuples asservis... Là où les gouvernements étrangers contrôlent des nations sujettes qui ne sont pas encore mûres pour l'indépendance, ces gouvernements devront faire la preuve, devant le *Trusteeship* international, qu'ils administrent au profit des indigènes et qu'ils préparent leurs protégés à un régime d'autonomie ou d'indépendance. Tels sont les principes que l'organisation internationale devrait établir. »

En quoi consiste exactement ce *Trusteeship* dont parlent les Américains ? La *Washington Post* a consacré tout un article à le définir et comme elle n'est point parvenue à un résultat satisfaisant, elle s'en excuse en révélant qu'un enquêteur très qualifié, ayant interrogé à ce sujet plusieurs hauts fonctionnaires, a obtenu d'eux, dans la même journée, trois interprétations différentes, et même contradictoires. C'est peut-être une excuse, mais ce n'est pas un éclaircissement. Faut-il traduire ce mot par « fidéicommis », ou par « administration fiduciaire », ou encore par tutelle ? S'agit-il simplement d'une extension de la formule du mandat à certains ou à tous les territoires coloniaux ? A vrai dire, ce n'est pas la première fois que ce mot est prononcé au sujet du problème colonial. Pendant la huitième Conférence de l'Institut international du Pacifique, qui se tint à Mont Tremblant (Québec) en décembre 1942, un délégué américain, développant la thèse anticolonialiste, proposa d'introduire dans l'administration des domaines d'outre-mer un système de *Trusteeship* international ; la délégation française, prise de court, n'éleva aucune objection. Rappelons, en passant, le caractère purement privé de cet Institut et de ses recommandations, qui n'engagent en rien les gouvernements.

Cependant, à la dernière réunion du même Institut, qui eut lieu à Hot Springs (Virginie) du 6 au 17 janvier de cette année, la question des « nouvelles tendances du statut colonial » fut expressément posée et la discussion, à laquelle prenaient part plusieurs représentants des « nations sujettes », donna lieu à des attaques très vives, dirigées en particulier contre la politique anglaise aux Indes et contre notre politique en Indochine. Un délégué américain déclara « qu'en général ses concitoyens étaient opposés au maintien prolongé du système colonial et seraient profondément déçus s'ils apprenaient que la tâche principale d'une organisation internationale après la guerre serait d'assurer le maintien des Empires coloniaux ». Les arguments invoqués contre le système actuel n'étaient pas précisément nouveaux : exploitation, sans souci d'améliorer la condition matérielle et morale de l'indigène ; absence de tout effort propre à favoriser le progrès des peuples sujets vers un *self-government ;* maintien du principe de l'inégalité des races, etc... Cette fois, l'acte d'accusation ne demeura point sans réponse ; un membre de la délégation française fit observer à l'orateur américain que des hommes de couleur avaient trouvé place, non seulement dans nos Assemblées parlementaires, mais aussi dans les conseils de notre gouvernement, tandis qu'il n'avait pas encore entendu dire qu'on eût appelé un nègre au Département d'Etat.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, une dépêche adressée de San Francisco au *New-York Times* annonce que le gouvernement des Etats-Unis aurait finalement arrêté sa politique à l'égard de la répartition et de l'administration des territoires coloniaux après la guerre. Une distinction serait établie entre les territoires ou parties de territoire ayant une valeur stratégique et ceux « où le bien-être des peuples coloniaux et la présence de ressources naturelles importantes constitueraient des intérêts primordiaux ».

Tous ces territoires seraient soumis au contrôle de l'Organisation internationale. Toutefois, « les îles qui sont essentielles à la sécurité d'une nation seraient attribuées à cette nation, pourvu qu'elle dispose de la puissance nécessaire pour les défendre ». Les bases stratégiques établies sur ces îles pourraient néanmoins être utilisées par l'Organisation internationale en vue de maintenir la paix.

Cette solution, si elle était confirmée officiellement, ne paraîtrait qu'à demi rassurante pour les Etats européens qui possèdent des Empires outre-mer ; elle ne dissiperait pas entièrement l'inquiétude qu'éprouvent, non seulement la France et la Grande-Bretagne, mais aussi les Pays-Bas, la Belgique et le Portugal. Il est entendu qu'à San Francisco on ne réglera par le menu aucune situation particulière ; mais on peut y poser des principes généraux dont l'application serait préjudiciable aux intérêts et au prestige des puissances coloniales. Il ne paraîtra donc pas inopportun d'examiner avec attention et sans parti-pris les données d'un problème qui, même à supposer qu'il ne fût pas discuté officiellement par la Conférence des Nations Unies, est désormais posé devant l'opinion mondiale.

***

Il est assez naturel que la thèse anticolonialiste ait trouvé ses défenseurs les plus convaincus et les plus intransigeants dans un pays qui fut à l'origine une colonie émancipée, et qui ne l'a pas oublié. Encore les Etats-Unis devraient-ils se souvenir que, par la suite, ils sont devenus, eux aussi, une puissance coloniale et que leur politique aux Philippines, aux îles Hawaï, à Porto-Rico pourrait suggérer quelques critiques fort analogues à celles que les publicistes américains adressent aux puissances impériales d'Europe. Mais ce qui étonne surtout, lorsqu'on lit certains réquisitoires contre les systèmes coloniaux européens, c'est l'ignorance qu'ils révèlent. Les auteurs argumentent comme si les méthodes pratiquées aujourd'hui dans leurs Empires par la France, par la Grande-Bretagne ou par la Hollande, étaient encore celles qu'employèrent, au xve et au xvie siècle, les *conquistadorès* espagnols.

Nul ne conteste que dans une première période, les Européens n'aient organisé et exploité les territoires conquis dans les autres continents de la façon la plus égoïste et en fonction de leurs seuls intérêts. Mais cette période est depuis longtemps dépassée. Il y a plus d'un siècle que l'exploitation purement commerciale a cédé la place à une administration bienveillante, également soucieuse des intérêts de la métropole et des besoins de la colonie. A la formule étroite du « pacte colonial » a succédé celle, plus large et plus humaine, de l' « association », qui n'est pas appliquée partout de la même façon — parce qu'il faut l'adapter au degré d'évolution des peuples colonisés — mais qui a donné de bons résultats. C'est pourquoi, à Hot Springs, un délégué britannique a pu dire avec raison qu'au *Trusteeship* préconisé par l'opinion américaine, il préférait le « *partnership* », que pratiquaient ses compatriotes et qui depuis longtemps avait fait ses preuves.

Le progrès continu réalisé dans les méthodes coloniales fut brusquement interrompu en 1914. La première guerre mondiale offrit aux peuples d'Afrique et d'Asie l'occasion « de voir l'Occident au lit », c'est-à-dire d'en observer de tout près les divisions, les tares et les faiblesses. Ce qu'ils retinrent surtout de cette expérience, ce ne sont pas les preuves d'endurance, de discipline et d'héroïsme multipliées sous leurs yeux ; mais c'est l'Europe déchirée, c'est l'ardeur impitoyable avec laquelle des hommes de même race,

de même couleur et, somme toute, de même foi, se massacraient entre eux et détruisaient de leurs mains tant de richesses laborieusement acquises. Les plus réfléchis se demandèrent quelle pouvait bien être la valeur d'une civilisation qui aboutissait à de tels excès, à une abolition aussi complète de tous les sentiments d'humanité.

D'autre part, les nécessités de la guerre avaient conduit certaines puissances d'Europe à faire à leurs sujets ou à leurs protégés des promesses qui ne purent être réalisées ni complètement ni d'un seul coup. La déception qui s'ensuivit se doubla de défiance et de mésestime envers ceux qui, pressés par le danger, avaient fait appel aux peuples qu'ils contrôlaient en leur promettant bonne récompense, et qui, le péril une fois conjuré, semblaient oublier et les engagements contractés et les services rendus. On nous accusa, non seulement de mauvaise volonté, mais aussi de mauvaise foi. Les quatorze points de l'Evangile wilsonien avaient encore exalté l'espoir des peuples d'Asie et d'Afrique. Une partie de l'Europe s'était levée pour défendre la liberté des nations ; l'Amérique, à son tour, déclarait le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Et voilà que ce même droit qu'elle venait de mettre à la base de son nouveau statut politique, l'Europe le refusait aux autres continents !

Enfin, le système de plus en plus rapide selon lequel les puissances européennes avaient voulu transformer leurs Empires, sans souci de ménager des étapes et des transitions indispensables, devait presque nécessairement entraîner un déséquilibre, sinon un désaccord flagrant entre les formes originales et traditionnelles de l'organisation politique, économique, sociale, religieuse, et les systèmes importés d'Europe et imposés à des peuples peu enclins et mal préparés à s'y accommoder. Le dépaysement des élites orientales et africaines, leur initiation incomplète et parfois maladroite aux méthodes de pensée et d'action de l'Occident, a été une autre source de déboires et de malentendus. Le développement économique et l'industrialisation des colonies les plus évoluées devaient avoir des conséquences que l'Europe n'avait pas prévues : d'une part, concurrence faite à la production et au commerce européens par la production et le commerce des pays d'outre-mer ; d'autre part, établissement dans ces pays d'un personnel européen socialement et moralement inférieur, propre à diminuer le prestige des nations blanches et à compromettre leur autorité.

Peut-être les Eglises chrétiennes ont-elles été les premières à saisir l'importance de la crise coloniale qui s'est produite entre les deux guerres et à modifier leur politique en conséquence. Une préoccupation commune se fait jour dans l'Encyclique *Rerum Ecclesiae gestarum* et dans l'*Indian Church Measuri :* que deviendront les chrétientés d'Afrique, d'Asie, d'Océanie, le jour où les peuples colonisés échapperont à la tutelle des Européens ? La faillite de l'Europe dans les pays d'outre-mer n'entraînera-t-elle point la débâcle des Eglises que des missionnaires européens y ont constituées et qu'y administrent un épiscopat, un clergé européen ? Les deux documents que nous venons de citer sont datés, l'un de mars, l'autre d'octobre 1926. Les réformes qu'ils consacrent ou qu'ils préconisent sont considérables. Celle de Rome tend à remplacer autant que possible les missionnaires étrangers par des évêques indigènes, et même à appuyer l'action catholique sur les aspirations nationales des peuples colonisés ; celle de Londres a pour objet de placer l'Eglise anglicane de l'Inde sur un pied d'égalité avec l'Eglise d'Angleterre, l'*Acte d'Uniformité* ne devant plus lier l'épiscopat indien, et le métropolitain de l'Inde-Birmanie-Ceylan n'étant plus soumis à la suprématie de l'archevêque de Cantorbéry.

Dans les milieux de la Propagande à Rome, entre 1925 et 1930, on décla-

rait volontiers que, d'ici un demi-siècle, il n'y aurait plus de colonies. C'était prévoir le pire, en vue de hâter l'accomplissement d'une réforme qu'on tenait pour nécessaire. N'y avait-il pas néanmoins une utile leçon à tirer de cette prophétie ?

***

Parmi les puissances coloniales, la France est peut-être celle qui fut le moins gravement affectée par la crise d'entre les deux guerres. On doit attribuer ce privilège relatif — ou ce moindre désavantage — soit à l'action personnelle de quelques grands « coloniaux », dont un Lyautey offre l'incomparable modèle, soit à la souplesse d'un système qui se prête mieux que tout autre au progrès et à l'évolution méthodique, à travers des formes d'association de plus en plus larges et libérales : le système du protectorat. Il nous a permis de passer sans hâte et sans secousse du gouvernement direct au gouvernement indirect et d'utiliser à de meilleures fins, pour des résultats plus féconds, l'organisation politique et sociale que chaque peuple indigène a créée à son image et qu'il reconnaît malaisément à des étrangers le droit de modifier. L'entreprise de la France en Indochine offre un exemple de la variété avec laquelle la formule du protectorat peut être appliquée : contrôle européen plus étroit au Laos, qui participe du protectorat et de la colonie ; plus large au Tonkin, où les deux administrations, française et indigène, sont réunies sous une autorité supérieure unique ; plus libérale encore au Cambodge et dans l'Annam, où les deux gouvernements coexistent sans se confondre. De nouveaux progrès peuvent être réalisés sans qu'on abandonne le principe du protectorat.

La seconde guerre mondiale, et surtout le désastre de juin 1940, allaient-ils provoquer une nouvelle crise coloniale, plus redoutable pour nous que la première ? Certes, l'occasion semblait propice, pour les peuples que la France gouverne ou protège, de se détacher d'elle sans risque ni dommage et de se déclarer indépendants. Le gouvernement de Vichy laissait nos colonies sans défense, il les abandonnait à qui voulait les prendre. Logiquement, cet abandon aurait dû marquer la fin de l'Empire ; or, c'est le contraire qui s'est produit. Non seulement nos sujets et nos protégés n'ont pas accepté la décision de Vichy, mais ils ont réagi contre elle en se ralliant au général de Gaulle qui, dès le 28 juin, fort de l'appui que lui donnait la reconnaissance de son titre de « Chef des Français libres », par Mr Winston Churchill, avait proclamé : « La France continue le combat, elle défendra l'intégrité de son Empire ».

Dès le début d'août 1940, les Nouvelles-Hébrides — dont nous partageons le contrôle avec les Anglais — se rallient à la résistance. Puis viennent le Tchad (26 août), le Cameroun (27 août) et, dans son ensemble, l'Afrique Equatoriale Française (28 août). De nouvelles adhésions se produisent aux premiers jours de septembre : Tahiti, la Nouvelle-Calédonie, les Etablissements français de l'Inde. Bref, trois mois après une capitulation désastreuse, ceux qu'à Vichy on appelait par dérision des patriotes sans terre se trouvaient à la tête de territoires importants : la « France libre » comptait déjà près de huit millions d'âmes. Le 27 octobre 1940, le général de Gaulle pouvait instituer légitimement le « Conseil de Défense de l'Empire ».

Ainsi la débâcle de 1940 et les événements qui la suivirent eurent un double effet : les colonies françaises, les membres de l'Empire eurent le sentiment qu'ils représentaient la France vis-à-vis du monde entier et prirent, par le fait même, conscience de leur importance et de leur dignité. Mais, en même temps, cette dignité et cette importance apparurent nettement aux étrangers, alliés, neutres ou ennemis, qui jusqu'alors avaient pu mécon-

naître le caractère des liens qui unissaient entre elles, et chacune d'elles à la métropole, des possessions disséminées dans toutes les parties du monde. En se ralliant à la France libre, le Tchad avait coupé les communications entre le nord et le sud du continent africain. L'adhésion de l'A.E.F. avait permis à nos alliés anglais et américains de passer de l'ouest à l'est de l'Afrique à travers nos territoires par une route beaucoup plus courte que celle qui traverse le Congo belge pour emprunter ensuite la vallée du Nil. Enfin, après Pearl Harbour, la tâche des Américains eût été bien plus difficile s'ils n'avaient pu disposer de la Nouvelle-Calédonie, que le général de Gaulle avait fait mettre en état de défense dès le mois de mars 1941, et si le Comité français de Londres n'avait pas, en même temps qu'il déclarait la guerre au Japon, mis au service des Alliés les plans d'eau qui séparent Tahiti de la Nouvelle-Zélande. Des troupes américaines débarquèrent en Nouvelle-Calédonie. Un consul des Etats-Unis s'y installa : c'est le premier *exequatur* que le général de Gaulle ait délivré.

Cependant le gouvernement de Washington hésitait encore à admettre que les colonies françaises représentassent vraiment la France. A mesure que les Américains prenaient pied sur divers points de notre Empire, soit dans les îles du Pacifique, soit à Pointe-Noire et à Brazzaville, soit en Guyane et aux Antilles, ils affirmaient la volonté de plus en plus marquée de négocier avec l'autorité française locale, tenue pour seule responsable, plutôt qu'avec le Comité français de Londres. Cette pratique tendait, volontairement ou non, à diviser notre Empire en un certain nombre de secteurs indépendants les uns les autres et à faire abstraction du lien politique qui les unissait : le pouvoir central, représenté par le Comité. Il fallut toute la ténacité du général de Gaulle pour mettre fin à un malentendu qui risquait de compromettre l'unité impériale, base légitime, condition essentielle de la résistance française. La rupture des relations diplomatiques entre Washington et Vichy et le débarquement allié en Afrique du Nord (8 novembre 1942) rendirent la situation plus claire. Enfin, l'installation du Comité à Alger (3 juin 1943) et la réunion dans cette ville d'une Assemblée consultative dissipèrent les dernières équivoques. C'est par l'occupation de l'Afrique française du Nord que commençait la libération de la France ; et, d'autre part, la preuve était faite qu'en cas de nécessité, Gouvernement et Parlement français pouvaient siéger et agir hors du territoire métropolitain : l'Empire, n'importe quel point de l'Empire, c'était toujours la France.

Mais ce double phénomène : conscience prise par les membres de l'Empire de leur rôle essentiel dans la vie politique française, conscience prise par les nations étrangères de l'importance stratégique de nos positions d'outre-mer, allait entraîner pour nous de nouvelles obligations. Après l'expérience des années 40 à 43, les rapports de la métropole avec ses colonies pouvaient-ils rester tels qu'ils étaient auparavant ? Pouvions-nous ne pas tenir compte du fait que, pendant la période la plus critique de notre histoire, seules les colonies avaient représenté la France ? A la fin de 1941, les Pays-Bas nous avaient donné l'exemple : parlant à Washington, à la tribune du Congrès, la reine Wilhelmine proclamait l'abolition de toute distinction entre le territoire européen du royaume et les territoires d'outre-mer : désormais, ils formeraient ensemble un seul pays, une seule patrie, *la Nederlande*. L'expression « colonies et possessions » ne figurerait plus dans l'acte constitutionnel. Les trois pays d'outre-mer se placeraient, non plus *en dessous*, non plus même *à côté* de la Hollande : ils seraient la Hollande, au même titre que les onze provinces d'Europe. Cette égalité parfaite, cette union intégrale seraient-elles consacrées par un statut fédéral ? La reine ne le disait point ; mais tel apparaissait le but naturel de la réforme annoncée.

A cette même date, la France, dépourvue de moyens d'action, réduite à des communications de fortune avec son Empire, ne pouvait envisager d'emblée une semblable réforme, que les faits auraient démentie. L'Indochine ne venait-elle pas d'être livrée au Japon par le gouvernement de Vichy (10 décembre 1941) ? Cependant, deux ans plus tard, une Conférence réunissait à Brazzaville les chefs de toutes les colonies françaises d'Afrique, en présence d'une délégation de l'Assemblée consultative et des représentants du Gouvernement général de l'Algérie, des Résidents généraux du Maroc et de la Tunisie. Ouverte solennellement par le général de Gaulle le 30 janvier 1944, la Conférence siégea jusqu'au 8 février. Le programme de ses travaux, élaboré avec le plus grand soin par M. Pleven, Commissaire aux Colonies dans le Comité d'Alger, avait été communiqué aux intéressés dès le 22 novembre 1943. Avant de se séparer, la Conférence vota un certain nombre de « recommandations », dont les unes sont d'ordre technique et concernent l'économie, l'hygiène, le travail, la justice, etc., tandis que les autres, de caractère plus général, se réfèrent précisément aux rapports des colonies entre elles et avec la Métropole.

Les délégués se sont proposé « la recherche d'un régime constitutionnel républicain et démocratique, pensé en fonction de la notion d'Empire ». Ils sont partis de cette constatation de fait, que le régime colonial français « est basé sur l'assimilation, avec un courant d'autonomie et quelques traces de plus en plus atténuées d'assujettissement ». Et ils sont arrivés à cette conclusion, que le progrès est à rechercher dans « la décentralisation administrative, complétée par une décentralisation politique, d'où naîtront des institutions soutenant, renforçant, surveillant l'action administrative locale et modérant l'ingérence du pouvoir dans les affaires locales ».

Tout en reconnaissant que la représentation des colonies dans une nouvelle constitution française ne pouvait être étudiée que par des experts, la Conférence énonçait à leur usage quelques principes directeurs : dans l'Assemblée qui élaborera la nouvelle constitution, les colonies devront être représentées en fonction de leur importance dans la communauté française, « importance qui ne saurait plus être discutée après les services qu'elles ont rendus à la nation au cours de cette guerre ». Il ne s'agit pas d'augmenter le nombre des députés et des sénateurs coloniaux dans les Parlements métropolitains, mais bien de créer un « Parlement colonial ou, préférablement, une *Assemblée fédérale*, qui devra répondre aux préoccupations suivantes : affirmer et garantir l'unité politique infrangible du monde français ; respecter la vie et la liberté locale de chacun des territoires constituant le *bloc France-Colonies*, ou la *Fédération française* » ; acheminer par étapes les territoires coloniaux de la décentralisation administrative à la personnalité politique [1].

Les peuples colonisés ou protégés par la France sont trop inégalement évolués pour qu'on puisse envisager un régime uniforme ; on ne saurait appliquer à l'Afrique noire le même statut politique qu'à l'Indochine. Mais, ici comme là, c'est l'association, c'est la communauté avec la Métropole qui l'emporte sur l'ancien « pacte colonial ». La réforme proposée à Brazzaville a pour but, plus ou moins prochain, la création d'un bloc homogène ou d'une fédération.

1. Rappelons que le comte de Fels avait proposé en 1930 (*Revue de Paris* des 1er et 15 juin 1930) une fédération des divers territoires de l'Empire français. Il présentait son projet sous un titre heureusement évocateur : « *Les États-Unis français* ».
(N. D. L. R.)

***

Les représentants des principales puissances réunies à San Francisco connaissent certainement les résolutions de Brazzaville, bien qu'à notre avis on n'en ait pas fait l'objet d'une publicité assez large. Les délégués des Nations Unies n'ignorent pas non plus les réformes introduites au mois de mars dernier dans le gouvernement de la Tunisie, ni les grandes lignes du statut qui sera demain celui de l'Indochine (*Journal Officiel* du 27 mars 1945). Ils ne peuvent donc se méprendre sur le caractère très libéral des intentions qui animent la France à l'égard de ses colonies. Notre position en face du problème colonial est assez analogue à celle de la Grande-Bretagne, telle qu'elle ressort de la Conférence des Dominions, réunie à Londres, au début d'avril. Elle se rapproche beaucoup de celle des Pays-Bas, que nous avons définie plus haut ; la Belgique désire, autant que la France, demeurer maîtresse des destinées de son domaine africain, dont le statut politique et le régime économique apparaissent conformes aux exigences de l'heure présente. Les quatre puissances coloniales d'Europe ne sont pas hostiles en principe au système des « Commissions régionales », proposé dès 1943 par le général Smuts et appliqué l'année suivante par les Etats-Unis et l'Angleterre à la mer des Caraïbes ; on dit que, récemment, les Pays-Bas y auraient adhéré. Ce système consiste à rapprocher les pays situés dans une même région, sans préjudice de leur appartenance politique, de souder leurs intérêts économiques et sociaux et, le cas échéant, d'assurer en commun leur défense. Mais il n'admet point l'intervention d'une puissance qui ne soit pas possessionnée dans la région. Une même puissance pourrait entrer dans plusieurs Commissions régionales différentes.

Il y a loin de ce régime à celui du *Trusteeship* tel que l'envisagent certains éléments de l'opinion américaine. Le contrôle des administrations coloniales par un organisme international, s'il est acceptable dans la mesure où le Traité de Versailles l'avait prévu pour les territoires sous mandat, paraît inadmissible pour ceux qui de longue date ont été acquis et organisés par une puissance déterminée, au prix de beaucoup d'efforts, d'argent et de sang, qui font partie intégrante de son Empire et ressortissent à sa seule souveraineté.

Ce serait de notre part une grave imprudence que de nous prêter à la formation d'un bloc qui opposerait les quatre puissances coloniales d'Europe aux Etats qui souhaitent l'internationalisation des colonies et l'établissement d'une parfaite égalité entre les peuples, qu'ils soient plus ou moins aptes à gouverner les autres ou à se gouverner eux-mêmes. Il ne serait pas moins imprudent de méconnaître la valeur de certaines critiques formulées par les représentants de ces Etats, ou par leur opinion publique, contre les régimes coloniaux d'avant-guerre. Nous avons déjà fait allusion aux critiques américaines ; celles qui se sont élevées en Russie ne sont pas non plus négligeables. Les Russes tiennent le régime colonial pour blâmable au point de vue humain, pour mauvais au point de vue économique. Ils rattachent volontiers le problème colonial à celui des minorités, que l'Union soviétique pense avoir résolu par la forme constitutionnelle qu'elle s'est donnée d' « Etat fédératif et multinational ». « Là où vous auriez fait des colonies, — disent-ils aux Occidentaux, — nous avons fait des républiques soviétiques fédérées ou des territoirs autonomes. Aux termes de notre statut fondamental, tous les peuples de l'Union ont des droits égaux ». Cependant on reconnaît à Moscou que, pour certaines nations arriérées, la libération immédiate aboutirait, soit à un changement de maître, soit à une régression vers l'anarchie ou le despotisme. Si ces peuples doivent provisoirement rester sous

le contrôle d'une puissance étrangère, il faut que leur statut politique et économique soit protégé par des garanties internationales. L'Union des Soviets ne demandera ni n'acceptera aucun mandat ; mais elle voudra être présente dans tous les organismes de contrôle.

Enfin la Chine — l'une des quatre puissances invitantes à San Francisco, — a été trop longtemps victime du régime colonial et des « traités inégaux » pour ne pas prendre une position analogue à celle de l'Union soviétique. Sa promotion rapide au rang de grande puissance mondiale, la tendance de ses dirigeants à revendiquer pour elle le rôle que le Japon prétendait assumer en Asie influeront certainement sur l'état d'esprit des autres peuples jaunes de l'Extrême-Orient, encore soumis au contrôle ou à la protection des Etats Européens.

Si l'on en juge par le compte rendu de la Conférence de presse tenue à San Francisco le 3 mai par notre ministre des Affaires étrangères, M. Bidault a très nettement défini la position de la France vis-à-vis du problème colonial. Tout en admettant l'application d'un *Trusteeship*, analogue au régime du mandat, pour les territoires soumis à ce régime après la première guerre mondiale et pour ceux qui, après la présente guerre, seront enlevés au Japon ou à l'Italie, il a protesté contre toute velléité de l'étendre, soit à l'Indochine, soit à nos possessions du Pacifique. « Ces territoires — a-t-il déclaré — sont sous la souveraineté intégrale et immuable de la France ». Cependant M. Bidault a ajouté que « la France était prête à s'engager sur la voie des arrangements régionaux pour l'organisation de la sécurité collective ».

Ici la question du régime colonial rejoint un autre problème : celui des bases navales et aériennes internationales. Les Nations Unies sont généralement d'accord pour reconnaître la nécessité d'ériger en bases internationales certains points du globe dont l'importance stratégique est incontestable. Or plusieurs de ces points sont situés sur des territoires dépendant de notre Empire. Il importe de distinguer entre les bases insulaires, sans arrière-pays de pénétration, et les bases continentales, qui jouent le double rôle de centre de communications stratégiques internationales et de porte d'entrée d'importants territoires coloniaux. Les premières pourraient, dès le temps de paix, être internationalisées sans inconvénient, à condition que soit expressément sauvegardé le principe de la souveraineté territoriale. Il en va autrement des secondes, dont l'aménagement, l'entretien et l'usage devraient demeurer sans réserve à la charge et au bénéfice de la nation souveraine ou protectrice ; elles ne pourraient être mises à la disposition d'autres puissances que dans le cadre d'accords d'assistance mutuelle, bilatéraux ou multilatéraux, accords conclus en prévision et en fonction d'un conflit éventuel déterminé. La France admettrait malaisément que Dakar ou Beyrouth, Diégo-Suarez ou la baie de Camranh fussent occupés par des forces étrangères ou aménagés et entretenus par des éléments techniques étrangers. C'est sa souveraineté, c'est l'unité de son Empire qui seraient ainsi mises en question, sans compter le danger de voir apparaître, derrière les militaires et les techniciens, des commerçants ou des entrepreneurs attirés par les ressources et les possibilités que leur offrirait l'arrière-pays. Si quelques concessions paraissaient inévitables, nous ne les ferions qu'en nous assurant les avantages d'une parfaite réciprocité.

La délégation française à San Francisco a conscience de représenter non seulement une vieille et glorieuse puissance européenne, mais un grand Empire mondial ; elle parle au nom de cent millions d'âmes unies par des liens dont les événements des cinq dernières années ont prouvé, une fois de plus, la force indestructible. Elle n'a pas demandé, comme l'Union soviétique, une pluralité de voix, mais elle a réclamé d'abord le droit de parler

français. Il eût été proprement scandaleux qu'à la Conférence des Nations Unies, le caractère de langue officielle fût reconnu à l'espagnol, au russe, au chinois, et dénié à notre langue. Le premier soin de M. Bidault a été de faire disparaître cette anomalie ; le français jouit désormais à San Francisco du même privilège que l'anglais ; c'est-à-dire qu'une intervention faite en français ne doit pas être traduite dans une autre langue. La traduction en anglais d'un discours de M. Spaak, chef de la délégation belge, a immédiatement donné lieu à une protestation de notre ministre des Affaires étrangères, à qui l'Assemblée a aussitôt rendu justice. Peu de jours après (5 mai), à la demande du Canada, la France a été appelée à faire partie du Directoire que constituaient les quatre puissances invitantes ; on ne parlera plus désormais des *Big Four*, mais des *Big Five ;* une autre erreur initiale se trouve ainsi réparée.

Si la France est prête à consentir des sacrifices pour garantir la sécurité collective et pour assurer l'établissement et le maintien de la paix dans le monde, elle n'en est pas moins résolue à défendre les droits souverains qu'elle exerce sur toute l'étendue de son Empire. Comme l'Angleterre, elle pose en principe qu'autorité et responsabilité ne doivent jamais être séparées. Elle a conscience qu'aucune nation n'a rempli mieux qu'elle les devoirs qu'impose le rôle de puissance impériale, qu'aucune n'a favorisé avec plus de sollicitude et plus de méthode l'évolution des peuples qu'elle contrôle vers la civilisation et le *self-government*. Sa tradition coloniale est longue et honorable. C'est un grand Français, Chailley-Bert, qui déclarait il y a trois quarts de siècle : « La notion de protectorat implique deux devoirs, la protection et l'éducation ». La France n'a failli et ne faillira ni à l'un, ni à l'autre.

MAURICE PERNOT

NICOLAS

Au début, les deux amis prenaient des précautions. Dès neuf heures et demie du soir, Nicolas, toujours enrhumé du cerveau, engoncé dans un énorme cache-nez de tricot rose bébé, faisait les cent pas sur le trottoir de gauche de la rue de Turenne. C'était un peu une loterie. Des soirs, il n'y avait pour ainsi dire pas d'attente ; d'autres fois, Nicolas en avait pour une bonne heure à battre la semelle en regardant les lumières s'éteindre les unes après les autres aux fenêtres.

De toutes ces lumières, une seule importait, un peu rougeâtre, au deuxième étage du 37 *bis*. Quand elle s'éteignait et se rallumait deux fois coup sur coup, Nicolas perdait instantanément ses attitudes de chien errant, traversait la chaussée et sonnait à la porte dont le mécanisme ne tardait pas à se déclencher.

A cette heure-là, la concierge n'était pas couchée. Le plus souvent, dans le fond de la loge embuée, elle s'occupait à lessiver les langes de son bébé et elle tournait à peine la tête, peu inquiète des locataires qui rentraient.

Nicolas, marchant de travers pour ne laisser voir qu'un profil perdu, passait vite, s'engageait dans l'escalier où, passé le premier étage, il s'arrêtait un moment pour retirer ses souliers presque toujours détrempés qu'il portait ensuite à la main.

La lumière avait le temps de s'éteindre avant le second étage. Une porte, à droite, une vilaine porte brune, étroite, était entr'ouverte sur un logement tout plein de bonne chaleur et d'odeurs de cuisine.

Il entrait sans bruit, traversait sur la pointe des pieds l'entrée non éclairée pendant que, derrière lui, son ami Paul refermait l'huis et mettait le verrou.

Souvent, de derrière une porte, une voix de femme s'inquiétait :

— Qu'est-ce que tu fais, Paul?

— Rien, tante. Je m'assurais que le verrou était mis!

Le logement n'était pas grand. Une chambre à gauche, puis une cuisine ; au fond, un réduit qu'on avait transformé en salle de bain et où la baignoire, encore que de petit modèle, prenait toute la place ; enfin une chambre à droite, donnant sur la cour. C'était celle de la tante. La belle chambre, celle de devant, avait été cédée à Paul, par miracle, car autrement les signaux lumineux eussent été impossibles.

Chaque soir, Paul tremblait pendant cet éclusage délicat et c'était invariablement un visage pâle et crispé que Nicolas découvrait quand la porte de la chambre se refermait sur eux deux.

En réalité, Paul ne l'avait pas fait exprès, n'avait même jamais été tout à fait consentant à cette combinaison qui, fortuite d'abord, était devenue une habitude en attendant d'être considérée par Nicolas comme un droit acquis.

C'était arrivé bêtement. Ils s'en revenaient un soir du petit café de Montmartre où ils se réunissaient à quatre ou cinq, tous de Lille, où ils avaient été amis, tous plus ou moins artistes et appelés à de hautes destinées.

— Où vas-tu? avait demandé Paul, qui logeait à Paris chez une sœur de sa mère.

— Je ne sais pas.

— Tu as quitté ton hôtel de la rue des Dames?

— Il y a déjà trois jours.

— Alors, tu couches où?

— Nulle part.

Nicolas disait cela si simplement que c'en était irrésistible. Il marchait avec sérénité, comme un homme qui va quelque part, et cependant...

— Mais enfin, ces trois nuits?

Un geste, sans emphase, pour désigner les rues où clignotaient les becs de gaz.

— Par ce froid?

Un haussement d'épaules. Il était comme ça.

— Je te reconduis un bout de chemin, murmurait-il ensuite. C'est loin, chez ta tante?

— Rue de Turenne...

Et l'autre avait l'air de dire, à la façon muette du chien perdu qui adopte pour maître le premier passant venu :

— Va pour la rue de Turenne!

Il questionnait :

— Elle est riche, ta tante?

— Non. Elle est veuve d'un employé du chemin de fer et elle touche une petite pension.

— Tu as une chambre pour toi tout seul?

— Bien sûr...

Ce fut tout. Il ne demanda rien. Il s'arrêta devant la porte. Il tombait une petite pluie noire et froide, et c'était Paul qui avait proposé, comme l'autre ne s'en allait pas, mais ne quémandait pas non plus :

— Monte avec moi... Ma tante doit être endormie... Tu n'auras qu'à partir avant sept heures...

Il lui avait fait retirer ses souliers dans l'escalier. Il avait crié à sa tante, à travers une porte :

— C'est moi...

Nicolas, cette nuit-là, avait tenu à dormir par terre, tout habillé, en affirmant qu'il dormait mieux ainsi. Il était parti à sept heures. Puis, le soir, Paul l'avait rencontré au coin de la rue.

— Où vas-tu?

— Je ne sais pas... J'avais trouvé un remplacement dans un caveau des Halles, mais ils m'ont fichu à la porte parce que j'ai dit au patron qu'il chantait faux... Je ne peux pourtant pas accompagner au piano quelqu'un qui chante faux...

— Tu as mangé?

Encore un geste flou, qui signifiait que c'était sans importance.

— Et pour coucher?

Même geste.

— Bon... Maintenant, il faut que je rentre... Mais, quand ma tante sera

couchée, j'éteindrai et rallumerai deux fois la lampe... Je vais te montrer la fenêtre... Tu n'auras qu'à monter...

Nicolas monta, s'étendit par terre, sur une couverture, et, cette fois, il retira ses souliers et ses chaussettes trouées.

— Tu comprends! J'en profite pour les mettre à sécher...

A sept heures, Paul eut quelque mal à le réveiller et Nicolas ne parut pas content de son insistance à le pousser dehors, alors qu'on entendait la tante remuer dans son lit.

— A ce soir... annonça-t-il.

Cela dura peut-être huit jours, peut-être neuf. Le plus dur, de plus en plus, c'était de le réveiller le matin. Et un jour, il n'y eut rien à faire.

— Non, mon vieux... Ce n'est pas humain... Qu'est-ce que tu veux que je fasse dehors à cette heure-ci?... Tu vas voir...

Et il se glissa sous le lit, tout au fond, contre le mur, attira à lui ses chaussures et ses chaussettes.

— Ta tante ne me verra pas... Il faudra bien qu'elle sorte pour faire son marché et j'en profiterai... Laisse-moi la clef...

Paul, qui se destinait au journalisme, et qui avait été reporter à Roubaix, travaillait en attendant mieux comme correcteur dans une petite imprimerie de la Bourse. Il partait à huit heures et demie, après avoir pris son café au lait et ses croissants en tête à tête avec sa tante.

Il n'y avait pas le chauffage central dans le logement. Pour que les pièces soient chauffées par la cuisinière, on laissait toutes les portes ouvertes.

C'était gênant de savoir Nicolas sous le lit... Et de le laisser là avec la tante... Mais que faire?

Les choses se passèrent fort bien ce jour-là. Nicolas ne vit de la brave femme que les pantoufles et les chevilles un peu épaisses tandis qu'elle faisait le lit et balayait la chambre.

Elle sortit vers dix heures, comme il s'y attendait, et il s'en alla peu de temps après, non sans avoir vidé la cafetière où il restait un fond de café et glissé deux morceaux de sucre dans sa poche.

La concierge était dans le corridor. Elle regarda avec un peu d'étonnement ce jeune homme aux vêtements râpés, à l'écharpe rose tendre et à la toison rousse, en crinière de lion, mais il la salua si simplement qu'elle oublia de réfléchir à son sujet.

Le soir, Nicolas était si enrhumé que Paul lui fit une place dans son lit et lui permit de se déshabiller. Le lendemain matin, Nicolas eut une nouvelle chance. Au petit déjeuner, la tante annonça à son neveu :

— C'est malheureux qu'il gèle. Il faut que j'aille voir madame Micou à Grenelle et je ne rentrerai probablement pas avant le soir.

Paul se douta de ce qui allait se passer. Et cela se passa. Pourquoi Nicolas s'en serait-il allé, quand il se trouvait dans un logement bien chauffé, où il y avait un lit?

La tante à peine dehors, il se leva, en caleçon, alla dans la cuisine et rechargea le poêle, se fit cuire un œuf qu'il mangea avec un morceau de pain couvert d'une bonne épaisseur de beurre. Après quoi, le poêle à nouveau bourré, il retourna dans *son* lit et se rendormit. Il avait mis le réveil sur trois heures et, à quatre heures, après être allé se chauffer et avoir grignoté du sucre, il prit place, non plus sur, mais sous le lit, où Paul le retrouva.

— Tu n'es pas sorti?

— A quoi bon?

— Tu as mangé?

Un geste vague, son geste vague qui était si éloquent que l'autre ne pouvait

y résister et qu'il lui apporta deux petits pains au jambon achetés chez le charcutier d'en face.

Dommage que la tante ne sortît pas tous les jours! Du moins, maintenant, chaque jour, Nicolas faisait-il la grasse matinée, sous le lit, ne sortant qu'une fois la tante en courses dans le quartier.

Chaque fois qu'elle le rencontrait, la concierge avait le même sursaut, le même front plissé de quelqu'un qui pense :

— Mais où diable ai-je déjà vu cette tête-là?

D'autant plus que, paresseux pour sa toilette, Nicolas avait décidé de laisser pousser sa barbe.

Elle questionnait parfois ses locataires.

— Il n'est pas venu quelqu'un pour vous, madame Roy?

— Je n'ai vu personne...

— Cela devait être pour le cinquième, alors...

Ou pour le troisième... ou...

Lui saluait poliment, avec une assurance désarmante, et se glissait dans la rue où il arpentait quotidiennement, du même pas décidé, des kilomètres de trottoir.

— Tu sais, mon vieux, je crois que la semaine prochaine je te quitterai...

Il annonçait ça timidement, avec des ménagements, comme une mauvaise nouvelle.

— Il est question que je parte avec une tournée d'opérette qui a besoin d'un pianiste... Le Midi... Puis les Pyrénées...

Quelquefois la tante murmurait :

— C'est toi qui as pris du sucre, Paul?

— Oui, tante...

— C'est drôle... Je ne sais pas si je perds la mémoire, mais il me semble toujours qu'il me manque des œufs...

— Tu sais... Il m'arrive... il m'arrive parfois d'en gober un en rentrant ou en sortant...

— Je croyais que tu détestais les œufs crus...

Bien entendu, Nicolas ne partait pas en tournée, n'en parlait jamais plus. Et, ce qui gênait davantage Paul, c'était son sentiment que son ami ne cherchait pas de travail, n'avait aucun désir de trouver ailleurs à se loger.

Il devait crever de faim. Ce n'est pas drôle de dormir sous un lit, puis de passer ses journées à marcher sans fin dans un Paris hivernal.

Ce n'était donc pas par paresse... Alors?

Paul sentait confusément qu'il y avait autre chose, quelque chose qu'il ne faisait que vaguement pressentir et qui le tracassait.

Nicolas s'était habitué, voilà! Il avait ses heures, ses manies. Il s'était créé un petit monde auquel il tenait et, ma foi, il n'avait aucune envie de s'en laisser déloger.

Même la tante... Peut-on prétendre qu'une certaine intimité s'était établie entre elle et Nicolas? Pas de son côté à elle, puisqu'elle ignorait l'existence de son hôte. Mais de son côté à lui.

Il voyait arriver ses pantoufles mauves, ses chevilles un peu grasses. Il l'entendait fredonner, parler toute seule. Elle s'asseyait à deux mètres de lui, après avoir fait le lit, pour se gratter la plante des pieds. Elle faisait chauffer de l'eau pour son bain, le samedi, et il aurait pu, s'il avait voulu, la regarder par la serrure.

— Tu sais que c'est une brave femme? disait-il gravement à Paul.

— Je sais...

— Mais elle est gaie, mon vieux! Quand elle est toute seule, elle est très gaie...

— Sans blague!

— Avec toi, elle se montre sévère, parce qu'elle a peur que tu tournes mal... Mais si! Je sais ce que je dis... Hier, la concierge est montée lui porter le courrier et elles ont parlé de toi... Il paraît que ton père...

— Quoi, mon père?

— Enfin, qu'il n'a pas toujours été très sérieux... Qu'est-ce que tu penses de ma barbe?...

Et, une autre fois :

— Dis donc, croirais-tu que la concierge a tellement l'habitude de moi qu'elle me salue dans l'escalier?... Elle finit par me prendre pour un locataire... Si j'étais riche, je lui donnerais des étrennes...

Un soir, la tante demanda à son neveu :

— Tu n'es pas rentré de la journée?

— Non, tante... Je ne crois pas...

— Comment, tu ne crois pas?

— Je veux dire...

— Avoue que c'est curieux... J'avais laissé de la savonnée dans une bassine pour laver des bas... Quand je suis rentrée de faire mon marché, elle n'y était plus... Je n'ai pourtant pas l'âge de perdre la mémoire...

Un peu plus tard, Paul questionnait Nicolas.

— C'est toi qui t'es servi de la savonnée de ma tante?

— Elle s'en est aperçu? Pour laver mon linge, figure-toi...

— Hein?

— Je savais qu'elle avait beaucoup de courses à faire... J'en ai profité... Je finissais par me dégoûter... Je puais, mon vieux!...

— Il ne te manquera plus que de te faire chauffer un bain dans la baignoire...

Imprudent qu'il était! S'il avait seulement soupçonné que cette perspective d'un bain chaud enfiévrait son ami depuis des semaines!

L'occasion s'en présenta, hélas! La tante, un matin, parla d'aller visiter la tombe de son mari au Père-Lachaise. Pourquoi, averti par quel instinct, Paul essaya-t-il de l'en dissuader?

— Il y a du verglas... Tu ferais mieux d'y aller un autre jour, tante...

— Voilà déjà une semaine que je me dis ça... C'est justement par ce temps-là que le cimetière est si triste...

Elle partit. Elle prit son métro rue Saint-Antoine et, deux stations plus loin, elle en descendit. Elle n'était pas tranquille. Vraiment, elle commençait à se méfier de sa mémoire. Est-ce que, oui ou non, elle avait oublié de fermer le gaz? Elle voulut en avoir le cœur net, revint sur ses pas. La porte du logement à peine ouverte, elle n'eut plus aucun doute. De la vapeur flottait dans l'appartement, une odeur chaude, comme une odeur de lessive, prenait à la gorge...

Elle courut vers la cuisine... En passant, elle vit, ouverte, la porte de la salle de bain et, dans la baignoire de zinc, un homme, une barbe rousse qui flottait sur l'eau savonneuse, une tignasse flamboyante.

*
* *

Quand Paul rentra, ce soir-là, il sursauta, puis devint blême en voyant sa tante et Nicolas attablés sous la lampe. Il ne fut même pas rassuré par le clin d'œil que lui lança son ami.

— Entre, Paul, disait la tante d'une voix assez sévère. Tu vois que tout finit par se savoir et que tu as eu tort...

— Je vous demande pardon, bafouilla-t-il à tout hasard.

— Ton ami m'a tout raconté... Je ne te fais pas de reproches, bien que tu en mérites!... En somme, tu as eu bon cœur et tu...

Elle lui remplissait son assiette de soupe.

— Mange...

— Comment est-ce que vous avez...

— Peu importe... Ne parlons pas de cela... Je vois seulement une chose : ton ami est malheureux et nous pouvons encore l'aider pendant quelques jours... Il y a un vieux lit de camp au grenier et nous le dresserons tout à l'heure dans ta chambre. ..

Nicolas mangeait comme Paul n'avait jamais vu manger personne, tellement occupé par cet acte considérable qu'il n'entendait rien, ne voyait rien, restait étranger à la conversation.

— Dorénavant, tu te fieras davantage à moi et, dans des cas semblables... Buvez un peu de vin, M. Nicolas, cela vous fortifiera... Quand je pense...

Ce n'était qu'une petite bonne femme bien banale et sensible, qui se demandait si elle aurait assez de couvertures, puis où elle avait mis la clef du grenier, puis...

— Viens là-haut avec moi chercher le lit de camp... Attendez-nous quelques minutes, M. Nicolas...

Ils pataugèrent tous les deux dans les objets les plus inattendus et dans les toiles d'araignée, à la lumière d'une bougie.

— Quand je pense à ce que ce pauvre garçon a pu souffrir!... Mais tu ne te doutes pas que je vivais, sans m'en méfier, tout près d'un homme, que parfois je passais déshabillée dans le couloir, que j'aurais pu... Tu n'es pas raisonnable, Paul... Enfin, maintenant...

Ils redescendirent, regardèrent avec étonnement autour d'eux. Paul appela :

— Nicolas!... Nicolas!...

Nicolas était parti, sans rien dire.

— Qu'est-ce qui lui a pris?

— Je ne sais pas... Je me le demande... Tu comprends, il est un peu sauvage.

— Tu crois que c'est par timidité qu'il...

Il valait mieux dire oui.

Mais ce n'était pas vrai, Paul le sentait. C'était tout simplement parce que la chose n'avait plus d'attrait. Au point où on en était, il aimait encore mieux marcher dans les rues, s'étendre sur un banc ou traîner dans des cafés lugubres.

Il le vit le surlendemain, dans leur bistro de Montmartre, et c'était Paul qui était gêné, Nicolas qui ne l'était pas du tout.

— Ecoute, mon vieux, tu es un salaud. Ma tante se donne la peine de te descendre un lit, de t'installer dans ma chambre. Elle te permet, la brave femme, de...

— Et après? Tu ne voudrais quand même pas que j'accepte votre hospitalité?...

Paul faillit parler des morceaux de sucre, des œufs gobés, du pain qui... et encore du linge lavé dans... et du feu qu'on retrouvait toujours rouge bien que personne ne l'eût chargé...

La voix lui manqua. Cela restait trop compliqué pour lui. Et, s'il garda à Nicolas une rancune telle que la bande, entraînée par lui, changea de café pour dépister le musicien, ce fut sans savoir au juste pourquoi.

GEORGES SIMENON

ROMAIN ROLLAND DEVANT PÉGUY

Le *Péguy* de Romain Rolland, qui vient de paraître chez Albin Michel en deux amples volumes, est un grand et beau livre. Ecrit dans la solitude et le recueillement de la vieillesse, il apporte le témoignage d'un homme qui vécut longtemps auprès de Péguy, non pas dans une entente profonde, mais dans un compagnonnage soutenu par un respect mutuel. Cependant, malgré son entière loyauté, ce témoignage risque, s'il est accueilli sans réserves, de fausser la figure de Péguy. Il serait regrettable que l'on y reconnût, comme un critique déjà l'a fait, « une explication presque parfaite de l'homme et de sa pensée ».

L'optique personnelle de Rolland est si étrangère au sens éternel de l'œuvre de Péguy que, malgré ses efforts d'objectivité, il est un narrateur très partial. Aussi bien, ce témoin n'est-il pas n'importe qui; son incompréhension est à la mesure de sa différence, de son originalité propre et de ce que son histoire intellectuelle a de très particulier. Pour donner à ce *Péguy* sa véritable portée, il ne faut pas le lire comme un document véridique et irréfutable, mais comme un dialogue entre deux esprits foncièrement incompatibles. Et, bien que certaines réserves sur le caractère de l'homme Péguy soient justifiées, ce dialogue tourne à l'avantage de Péguy ; ou, plus exactement, à l'avantage de ce qu'il représente dans cette confrontation qui dépasse de loin les personnes et symbolise de façon exemplaire l'opposition de deux grandes attitudes spirituelles.

Rolland, d'ailleurs, ne dissimule rien des distances qui subsistèrent toujours entre Péguy et lui. Mais il n'en aperçoit peut-être pas, ou bien il en tait les motifs les plus profonds. Ce qu'il indique clairement, c'est que son propre pacifisme et son espoir d'une entente franco-allemande étaient heurtés par le patriotisme de plus en plus belliqueux de Péguy. Pour le reste, qui est d'une bien plus grande importance, il faut le déduire des reproches ou des silences de Rolland, et se reporter à l'œuvre des deux hommes pour deviner les vraies raisons de leurs divergences. Beaucoup de lecteurs peu informés des écrits de Péguy risquent de ne pas savoir redresser les jugements de Rolland, et ceux qui connaissent mal Rolland lui-même ne saisiront guère le pourquoi de bien des condamnations. Faute de pouvoir ici tout reprendre page à page, je me bornerai à quelques indications sommaires.

Il importe, d'abord, de se souvenir que Rolland est l'inventeur d'un certain style de la biographie, dont le premier exemple fut le *Beethoven* édité par Péguy. Biographie du génie, conçu un peu à la manière romantique et

sur le modèle du surhomme, environné d'un mystère vaguement religieux, et en outre « expliqué » par une psychologie très pessimiste, qui trouve une joie singulière à insister sur les souffrances des grands hommes, ou même sur leurs trop humaines faiblesses. Le génie en est à la fois grandi par une *aura* d'indécise spiritualité, et rabaissé par la mise à nu des aspects pathétiques et troubles de sa vie personnelle. Rolland ne procède pas autrement envers celui qui fut son compagnon. Il accentue la soudaineté de ses « illuminations », confondant volontiers celles de la grâce et celles de la poésie ou de la découverte intellectuelle, et si, plus d'une fois, cela l'amène à des analyses fort justes, la continuité de la vie intérieure de Péguy s'en trouve brisée et faussée. Et puis, de son propre aveu réitéré, à travers l'œuvre, c'est toujours l'homme qu'il cherche, c'est toujours l'accident biographique qui lui paraît déterminant. De sorte que toutes les grandes indignations de Péguy contre le « monde moderne », contre la tyrannie de l'argent, contre la politique ou contre les méthodes mortelles des historiens de Sorbonne, ne sont à ses yeux que rancunes, rancœurs, frénésies, délires, hallucinations, monomanies, vengeances personnelles, blessures d'amour-propre. On ne songe pas à contester que Péguy ait nourri des inimitiés tenaces. Seulement on s'étonne d'une pareille accumulation de reproches graves. Comment Rolland n'a-t-il pas vu que, dans ses grandes fureurs, Péguy ne s'acharne jamais que sur des hommes représentatifs d'un esprit auquel tout devait l'opposer ? Comment n'a-t-il pas compris que, pour Péguy, il ne pouvait plus être question de ménager un homme dès qu'il le jugeait néfaste à sa patrie, ou dès qu'il offrait le scandale d'une trahison de la vérité ? Et puis, chez Rolland, quelle étrange incapacité à saisir l'humour de Péguy ! Certaines exagérations, qui sont d'un génie comique très sain et si français, on reste stupéfait de voir Rolland les prendre au pied de la lettre. Son idéalisme morose et froid n'entend rien au pessimisme vigoureux et presque joyeux du robuste Péguy. Lorsque celui-ci, en des pages proprement pascaliennes, dénonce la tyrannie de l'argent et montre la grandeur de la misère, Rolland, avec une criante injustice et sans qu'aucun texte de Péguy l'y autorise, parle de sa « haine des riches » et laisse entendre qu'elle tenait à des jalousies personnelles.

Un autre reproche de Rolland tient à la différence de nature qui le sépare de son ami : il fait grief à Péguy de son peu de lecture, de son « étroitesse » de vues, et va jusqu'à dire (à propos d'*Eve*, qui est l'une des plus amples visions de l'histoire humaine qui existent en français) que « les vastes horizons lui sont fermés ». Il attribue ce manque d' « échappées sur le dehors » au milieu natal de Péguy. Ici encore deux types d'hommes s'affrontent : l'un est l'homme de l'approfondissement intérieur, de la tradition ancestrale, qui peut se contenter de quelques informations sur le monde parce qu'il porte en lui tout un patrimoine héréditaire ; une bonne culture classique lui suffit pour mener son inlassable quête de la vérité. L'autre, Rolland, demeure une sorte de grand bourgeois intellectuel — quelles que soient d'ailleurs ses origines sociales — homme des curiosités et des comparaisons, sans cesse tenté par ce qui n'est pas lui, par les peuples étrangers, les religions lointaines, les aventures et les promenades de l'esprit. Le premier est un créateur qui se nourrit sur son terroir et écarte tout ce dont il n'a pas besoin ; le second, qui n'a pas en lui cette force et ce pouvoir de choix, demeure incertain, plastique, jamais las de ses propres métamorphoses, et d'autant plus accroché à quelques principes.

L'entente ne pouvait davantage exister entre eux sur le plan de la pensée sociale et de l'action révolutionnaire. Plus Péguy allait de l'avant, et plus il vérifiait ce qu'il avait écrit dans sa jeunesse : qu'une révolution véritable est « un appel d'une tradition à une tradition plus profonde », et une

nouvelle découverte des trésors de la vie intérieure. Tout naturellement, il associait dans une même mystique son espérance révolutionnaire et sa fidélité à « l'ancienne France ». Rolland, qui, au contraire, était par nature un cosmopolite et un internationaliste (en dépit de son patriotisme souvent méconnu), et qui croyait à un progrès continu de l'espèce, ne pouvait saisir ce mouvement de Péguy. Sans preuve aucune, il l'accuse d'avoir renié son idéal premier dans le temps où il exhortait la France à se lever face à la menace allemande. Parce que Péguy, à cette époque, dit l'horreur des guerres civiles, il le prétend devenu étranger à toute idée de révolution. Et il le blâme de déplorer l'état du monde moderne sans proposer aucun remède, — éternel reproche que l'on fera toujours à ceux qui ne croient pas aux formules et qui savent que *les véritables révolutions se font dans les consciences*, sont des réveils de l'inquiétude spirituelle.

L'art de Péguy échappe pareillement à son commentateur, qui professe pour certaines de ses œuvres une vive admiration, et parle avec justesse des *Quatrains* (sans doute parce que nulle part Péguy n'a aussi ouvertement livré les secrets de sa vie intime), mais qui demeure interdit devant le poème d'*Eve*. Dans cette œuvre d'une si forte architecture, où les grands mouvements lyriques s'entrecroisent pour placer toute la création et toute l'histoire dans la lumière unique de l'Incarnation, Rolland ne voit que désordre. Impuissant à en suivre même la ligne la plus visible, il donne du poème une analyse ridiculement insuffisante. Et déjà, à propos des merveilleuses prières en vers qui interrompent la prose de la première *Jeanne d'Arc*, à propos des alexandrins si étranges et si beaux des *Adieux à la Meuse*, il ne trouve à parler que de romances vieillottes et de « psalmodies soporifères ».

Mais c'est le commentaire de la vie religieuse de Péguy qui révèle le mieux la raison de tant d'incompréhensions, car, en réalité, toute l'incompatibilité de ces deux hommes se ramène là. Rolland fait ici un très grand effort d'objectivité et insiste avec raison (en particulier contre ceux qui ont voulu faire de Péguy un protestant) sur le catholicisme de son ami. Il est dans le vrai aussi lorsqu'il montre combien ce catholicisme échappe aux interprétations bien-pensantes, et lorsqu'il met en lumière l'indocilité de cet obéissant. Mais il passe la mesure en voulant trop prouver quand il affirme que Péguy eût nécessairement fini par rompre avec l'Eglise, et il s'égare toutes les fois qu'il aborde la « mystique » du poète de Jeanne d'Arc. Ignorer que cette mystique avait pour centre la communion des saints et qu'elle répondait à la grande angoisse métaphysique de Péguy, à l'angoisse du temps destructeur, du « vieillissement » ; affirmer que sa foi était « matérielle », l'assimiler à « un culte primitif de la terre et du sang » ; confondre la charité de Péguy avec la simple compassion (et, pour préciser, recourir au mot allemand *Mitleid*, alors que justement la langue allemande n'a pas de mot pour traduire le sens chrétien de « charité ») c'est totalement méconnaître, cette fois-ci, non plus un aspect de Péguy, mais la grande pensée centrale de son œuvre entière. Car Péguy n'a jamais rien écrit que pour dire la valeur du temporel, la continuité de la nature et de la grâce. Lui si pascalien dans sa dialectique, il est, avec Bloy et Claudel, l'un des premiers chrétiens français depuis trois siècles qui soient anti-jansénistes. Sa foi prend tellement au sérieux l'Incarnation qu'elle voit toute vie illuminée par l'esprit et toute chose témoignant pour l'esprit. Sa poésie naît de là ; sa lutte dans le temporel est inspirée par la certitude que les cités d'ici-bas sont « l'essai et le commencement de la cité de Dieu » ; son indignation devant le monde moderne est suscitée par l'ignorance où est ce monde du message chrétien et, en particulier, de l'Incarnation et de ses promesses.

Toutes les objections, explicites ou implicites, de Rolland, viennent de ce

qu'il se situe à l'opposé de cette spiritualité, de cette mystique qui s'attache aux choses et les voit dans l'amour. Rolland est le type même de l'idéaliste, c'est-à-dire le contraire du mystique. Son mysticisme demeure vague, proche de la rêverie, et cherche naturellement appui dans les doctrines asiatiques. C'est un Hindou, ou peut-être un romantique allemand imbu de songes orientaux. De là ses multiples erreurs sur Péguy, sur ce Français paysan, terrien et spiritualisé, pour qui la merveille n'est pas dans quelque « ailleurs » idéal, mais ici, au cœur de cette vie blessée, *hic et nunc*. Devant tant de traits de Péguy, qui ne lui sont mystérieux que parce qu'il n'en saisit pas le point central, Rolland n'a d'autre ressource que l'explication par la psychologie, et par la plus fausse. Incapable de voir l'unité prodigieuse de cet homme et de son œuvre, il déclare qu'il est plusieurs, que le pamphlétaire est un autre que le poète, et il cherche des causes accidentelles à cette imaginaire pluralité.

Finalement, si le livre est beau, c'est d'une beauté tragique : il est l'aveu involontaire d'une impuissance, d'un échec. La sourde irritation qui gâte tant de ses pages ne viendrait-elle pas de ce que Péguy se prête moins que quiconque à devenir le sujet d'une « biographie de surhomme », lui qui se définissait comme « un bon Français de l'espèce ordinaire, et vers Dieu un fidèle et un pécheur de la commune espèce » ?

ALBERT BÉGUIN

PARMI LES LIVRES

Le *Cahier de Notes* de Katherine Mansfield (*Stock*), que l'on vient de publier, contient un passage qui éclaire un des aspects les plus importants de la vie intérieure de cet écrivain : « *Il y a des secondes* — dit-elle — *elles viennent par cinq ou six, pendant lesquelles on sent soudain la présence de l'éternelle harmonie qu'on vient d'atteindre dans sa perfection. Il n'y a pas émotion profonde, mais simplement de la joie. Si cela durait plus de cinq secondes, l'âme ne pourrait le supporter et périrait.* » Bien qu'elle ait été parfaitement malheureuse, Katherine Mansfield aimait la vie. Elle l'aimait pour ces secondes-là, dont elle tentait de provoquer la venue, en essayant de « s'entendre » avec les choses. Y réussissait-elle ? Même Mr Middleton Murry ne pourrait le dire. En tout cas son œuvre entière exprime le désir passionné de réaliser cette entente sur le plan littéraire. A maintes reprises elle a touché le but. On trouve dans ses « intérieurs » de Nouvelle-Zélande, dans ces blanches maisons où les objets radieux de faire chanter leurs couleurs[1], les objets « *s'enflant d'un contentement mystérieux et important* », communient avec les chats, les fleurs, les femmes et les enfants, cette vibrante et heureuse atmosphère d'Annonciation qui baigne les tableaux de Vermeer.

Il n'y a guère d'événements dans les nouvelles les plus justement célèbres de Katherine Mansfield, mais une joie qui monte. Une joie qui ne réussit à s'épanouir qu'au moment où « l'homme » a quitté la maison[2]. Car si l'homme peut trouver sa place dans le concert de félicité, c'est en tant qu'absent. Présent — le *Cahier de Notes* le confirme — il rompt jusqu'à l'accord entre une mère et ses enfants. Présent, il ne permet pas aux objets de rayonner leur bonheur. On ne sent plus « *la vie couler autour des fleurs...* » Le petit chat (« Mon chéri ») ne suit plus sa « route coutumière ». Le vent ne joue plus à faire danser le rideau. Les jeunes filles ne sont plus les captives *d'une lumière immatérielle, les créatures d'un autre monde qui se demandent ce qu'elles doivent faire dans celui-ci avec tout ce trésor de félicité qui brûle dans leur poitrine et retombe en fleurs d'argent de leurs cheveux et de leurs mains.*

Cette entente heureuse avec l'univers devait sembler à Katherine Mansfield un paradis d'autant plus enviable qu'il lui était en fait plus rarement accessible. La sensibilité, les dons poétiques, tout cependant lui avait été donné pour qu'elle pût connaître cette vie merveilleuse ; mais elle avait aussi reçu un don de trop, celui qui précisément — éternel Serpent — vous fait chasser de l'Eden : la passion, la passion avec son cortège de désirs physiques. La vie de Katherine Mansfield (que nous avons évoquée ici jadis — 15 novembre 1933) fut une suite d'amours qui la déchirèrent. Premier fiancé, premier mari, femmes trop aimées, tourmentant Carco rencontré aux heures les plus inquiètes de sa courte vie parisienne, Murry lui-même (son second mari) : elle souffrit de tous ceux qu'elle aima, et elle finit infailliblement par les fuir, perpétuelle traquée qui, de Londres à Menton, de Bandol à Montana, échouait toujours dans quelque triste chambre d'hôtel, où elle se sentait

1. *(De quelle beauté, mon Dieu, est une théière bleue escortée de deux tasses blanches!* etc.).

2. « *Oh ! quel soulagement, quelle différence cela faisait que l'homme eût quitté la maison* » *(Sur la Baie.)*

mourir de solitude et de désespoir. Incessamment déçue, elle s'efforçait de substituer à son amour pour une créature, cet amour qui la torturait, un autre amour moins fragile, celui de toutes les créatures. Elle n'avait pas relu en vain Tolstoï et Tchekhov. Mais elle ne réussissait pas à « *apprendre vraiment les leçons de la souffrance* » — et, faute de mieux, tout son espoir se tournait vers le passé. Le paradis de Katherine Mansfield, comme celui de beaucoup d'êtres trop sensibles, fut toujours un paradis perdu : l'enfance. Les maisons du bonheur, celles qu'elle évoque dans ses meilleures nouvelles, ce sont celles de Picton, de Wellington, de Karori — les demeures familiales de Nouvelle-Zélande. C'est au travers de ces doux souvenirs qu'elle poursuit les « secondes merveilleuses », et qu'elle tente de les fixer en atteignant « le cœur de la note ».

Katherine Mansfield a été extraordinairement instable et complexe. Les heurts avec la vie faisaient parfois passer en elle des bouffées de cruauté qui donnent à certains de ses récits une résonance inattendue. Son intelligence même était étonnamment « variable ». *Le Cahier de Notes*, qui n'intéressera vraiment du reste que les fidèles de Katherine Mansfield et où l'on a abusivement groupé maints fonds de tiroir, confirme l'impression que nous avaient déjà donnée toutes ses œuvres : son esprit sombrait parfois dans le médiocre. Il n'y avait alors que *confusion* — elle le dit elle-même — *dans ses états de conscience*. Cette femme, à qui l'on doit des réflexions d'une merveilleuse pénétration sur la vie et les hommes, était capable de se complaire dans le pathos. L'absurde maison Gourdjeff, où elle devait terminer sa vie merveilleuse et misérable, la guettait de toute éternité. La plupart des morts sont symboliques. Le travail — son seul vrai refuge [1] — était pour elle un terrible effort. Son esprit piétinait, tournait en rond ; pour l'échauffer, elle copiait des passages d'auteurs aimés (auteurs souvent étranges) ou bien elle écrivait *beaucoup, n'importe quoi, pour que le miracle se produisît*. Bien souvent il ne se produisait pas. Katherine Mansfield était rarement de plain-pied avec le meilleur d'elle-même. Elle a écrit beaucoup de nouvelles où s'étale une sensiblerie douceâtre — car elle pouvait passer de la férocité à la mièvrerie —, beaucoup de nouvelles médiocres. Mais parfois, dans sa quête perpétuelle, il arrivait que Katherine Mansfield — tournée vers son passé — décrochât quelque invisible bague. Tout devenait paisible alors et transparent, il n'y avait plus autour d'elle qu'harmonie et beauté. Elle était entrée dans le monde merveilleux — et elle pouvait écrire ces récits : *Prélude, Sur la Baie, la Garden Party*, où le bonheur semble à jamais fixé, comme une note d'une pureté inouïe qu'on ne cessera plus jamais d'entendre.

Beaucoup d'esprits ont besoin, pour s'épanouir, de « relais ». Pour quelques-uns qui, sans le savoir, sont de la famille des critiques, ce relais, c'est le contact avec la beauté déjà en forme, un chef-d'œuvre de la littérature ou de l'art. Pour d'autres, c'est une association d'idées ou de sensations qui transperce d'un furtif éclair les ténèbres de l'inconscient et va illuminer quelque coin secret des trésors de la mémoire, quelque merveilleuse minute passée, avec laquelle il leur avait été impossible, *dans le présent*, d'entrer complètement en contact. Car Proust a peut-être tort de croire que le bonheur ainsi perçu est un bonheur de *temps retrouvé*. Ou tout au moins faudrait-il dire que ce temps-là, le temps de Picton, de Tinakori ou de Méséglise, n'a le plus souvent été vécu que par l'inconscient. Ce n'est pas le passé connu, éprouvé, qui soudain s'épanouit dans le cœur et dans l'esprit, c'est un autre passé vécu et non connu, qui courait au-dessous de l'autre comme une rivière souterraine — une rivière dont, pendant quelques secondes magiques,

1. Middleton Murry a écrit que la mort du frère de Katherine Mansfield — mort qui la fit souffrir si cruellement — déclencha en elle une période de joie créatrice, de bonheur.

on aperçoit pour la première fois les reflets, bien des années après que les ondes qui les ont portés aient fini de couler.

⁂

Si l'on ouvrait une enquête sur le thème : « Qu'avez-vous lu pendant l'occupation ? », il y a fort à parier que parmi les noms qui seraient mis en vedette se trouverait celui de Huxley. L'appel à Huxley, sous un régime d'esclavage allemand, s'explique assez par réaction. Huxley a de l'esprit et c'est le plus libre des esprits. Il n'est guère de lecteur qui, feuilletant ses ouvrages, n'ait ressenti l'agréable « petite secousse » que provoque la rencontre d'une idée nouvelle.

Derrière les charmantes arabesques de ses premiers romans, on devinait déjà qu'il avait une doctrine. Il l'a dégagée depuis lors dans ses essais *La Fin et les Moyens* et *L'Ange et la Bête*, que *Le plus Sot Animal*[1] (titre anglais : *The proper study of mankind is man*) vient aujourd'hui compléter (traduction Jules Castier).

Par la voix de Mark Rampion, Huxley nous avait déjà avertis dans *Contrepoint* que le premier devoir de l'homme, à ses yeux, était de développer harmonieusement ses facultés. La personnalité n'est pas donnée, elle doit être construite par les individus. Il s'agit de lui trouver une charpente qui réserve une place à tous les éléments psychologiques. « *La vieille charpente catholique savait merveilleusement embrasser toutes choses.* » La plupart des hommes l'ont abandonnée, et les charpentes « de remplacement » ne coordonnent pas tous les éléments de la nature de l'homme. De ce point de vue, Huxley reproche à Anatole France d'avoir ravalé les activités sexuelles au rang des digestives et de ne pas les avoir liées aux activités imaginatives et intellectuelles. Quant à Proust, il a merveilleusement analysé les discontinuités psychologiques du moi, mais il les a acceptées comme fatales et l'idée « d'utiliser sa connaissance pour s'améliorer » semble ne lui être jamais venue à l'esprit. Chez les jeunes d'aujourd'hui, le sexe et les émotions ne sont pas coordonnés. Chaque sensation est utilisée pour elle-même, parce qu'elle donne un plaisir momentané.

Les religions qui savaient « charpenter » notre nature ne sont d'ailleurs, aux yeux de Huxley, que des créations humaines. Son thème essentiel est que les hommes sont différents, inégaux et enfermés dans des univers clos. On distingue pourtant dans leur diversité quelques traits communs qui permettent de les classer : il y a les introvertis (tournés vers eux-mêmes et l'analyse intérieure), les extravertis (vivant pour le dehors), les visuels et les non-visuels, les géomètres et les analystes, les stables et les instables, etc... Les doctrines religieuses (et politiques) ne sont jamais que la rationalisation des intuitions et des désirs de certains types d'hommes. Ce qu'on présente comme le fruit de la raison ou comme un message divin est simplement la justification à posteriori de certaines aspirations ou de certains états. Les esprits qui, méditant sur Dieu, ont l'impression de conserver leur identité construisent des philosophies de la transcendance. Les mystiques secrètent sous une forme ou une autre des dogmes panthéistes. D'ailleurs, quelle que soit leur origine, les religions subissent toutes la même évolution : créées par des solitaires spiritualistes, elles se transforment en religions sociales non spiritualistes, ornées de cérémonies publiques et de rites.

Politiquement, Huxley est un adversaire de la démocratie. Elle a pour origine la théorie de l'égalité inventée par les philosophes du XVIIIe siècle, appartenant à une classe moyenne qui désirait participer au Gouvernement et cherchait à justifier métaphysiquement cette aspiration. Cette théorie a

1. La jeune Parque.

été, depuis lors, infirmée par l'expérience commune et par les découvertes biologiques. Personne n'y croit plus, mais la démocratie elle-même qui en est issue est devenue l'objet d'un culte, d'une religion. Ayant supprimé Dieu, les hommes y ont substitué l'idée d'une humanité, pour elle-même divine, qui progresserait éternellement. Sur le communisme, Huxley professe une opinion toute proche de celle émise par Gœthe à propos du proudhonisme. C'est un idéal qui n'est pas conforme « à la nature de l'homme », car « l'homme moyen s'est de tout temps vivement intéressé à la propriété privée ».

Pour Huxley, les doctrines anti-démocratiques sont, elles aussi, la rationalisation de certains désirs intéressés (de stabilité par exemple). Le ploutocratisme lui déplaît autant que la démocratie. Il serait plutôt aristocrate. Entendons-nous : il considère que, en Europe Occidentale, les fonctionnaires constituent une aristocratie (parmi d'autres), parce qu'ils sont recrutés au concours (ce qui est un des moins mauvais procédés connus pour constituer et entretenir une large élite). Il est peu logique, d'après Huxley, qu'auprès de cette hiérarchie d'hommes informés subsistent deux pouvoirs émanant d'hommes qui ont la faculté d'être totalement ignorants et ne s'en privent pas : les électeurs et les députés.

Une partie de l'ouvrage est consacrée à l'éducation. Huxley considère le système actuel comme désastreux. Pour deux raisons : ce système suppose que les abstractions imaginées par les psychologues et hypostasiées par leurs soins ont une existence réelle ; il postule l'identité des esprits. Les méthodes (proches du plan Dalton) que Huxley préconise lui-même ont pour but de développer la personnalité. Il expose l'application qui pourrait en être faite aux divers niveaux d'enseignement. Etudiant le régime des universités, il attaque avec une ironie incisive les travailleurs « scientifiques » de la littérature qui consument leurs forces à découvrir les « influences » et les « sources ». Les scolastiques médiévaux qui ratiocinaient sur les vertus mystiques du triangle lui paraissent l'emporter de beaucoup sur eux en intelligence. Jamais critique de la méthode lansonienne n'a été menée avec une pareille verve. Ni avec autant d'esprit. L'aisance ailée avec laquelle Huxley traite les problèmes les plus difficiles est étonnante. Comparaisons inattendues, qui impliquent les connaissances les plus diverses (il a, on le sait, une très forte culture scientifique), syllogismes agressifs : tout se trouve mis en œuvre — et le plus naturellement du monde — pour transformer ces graves discussions en fugues éblouissantes. Quand Huxley explique pourquoi, ayant lui-même un esprit extraverti, il ne peut comprendre *Poison soluble*, œuvre d'un introverti surréaliste, André Breton, il est difficile au lecteur de garder son sérieux — et pourtant, à la faveur de ces spirituelles variations, Huxley pose un des problèmes les plus importants de la critique.

Un pareil ouvrage peut-il exercer une influence réelle sur le destin des masses ? Par élites interposées peut-être. Mais il est clair que, pour la plupart des Français, le sourire de Huxley évoque un dilettantisme, un scepticisme oxoniens qu'ils jugent prudent de ne pas prendre au sérieux. On confond trop volontiers ici les paradoxes avec les sophismes. De plus, la théorie de Huxley, sur les idées, rationalisations de nos émotions — élimine la notion de vérité absolue et conduit logiquement à la tolérance. Or presque tous les hommes détestent qu'on leur parle de la tolérance autrement qu'avec intolérance. Voltaire l'avait compris. Combien y a-t-il de personnes en Europe, capables de dire paisiblement, comme Sancho : « *Ma foi, monsieur, si vous ne me comprenez pas, il n'est pas étonnant que vous preniez mes sentences pour des bêtises. Mais passons, je me comprends moi-même* » ?

⁂

Donner une réalité à un monde charmant dont elle rêvait, à un monde d'artistes fantasques transportant avec eux une atmosphère de spirituelle féerie, telle a été la grande réussite de Margaret Kennedy dans *La Nymphe au cœur fidèle* et *L'Idiot de la Famille*, monde si proche par certains aspects de celui de Giraudoux qu'il a suffi d'ouvrir une porte pour faire passer les Sanger dans l'aérienne et tragique *Tessa*. Depuis lors, Margaret Kennedy a été touchée par le plus noble et le plus vain désir qui puisse visiter un écrivain : celui de prouver (de se prouver) qu'il n'est pas exclusivement lié, en tant que créateur, à certains types humains, à certains sujets et surtout qu'il est capable (pour parler professionnellemnt) de changer de « manière ». Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, pareilles tentatives échouent. Il y a certes beaucoup d'êtres en nous, mais ils n'ont qu'une seule bouche.

Il serait aisé pourtant de présenter d'*Un Nouveau Midas* un compte rendu très engageant. Les thèmes développés dans ce roman suffiraient à nourrir plusieurs œuvres substantielles. « *Nous sommes tous des exilés en ce monde*, soupire un des personnages. *Nous sommes des déracinés... venus de loin, très loin ; nous plantons notre tente dans une terre inconnue, et pour quelque temps nous nous croyons chez nous — mais ce n'est pas vrai. Nous tentons de nous rapprocher les uns des autres, mais nous sommes toujours entre étrangers* ». Une femme, Lydia, aime un jeune homme, Evan, qu'elle ne comprend pas, qu'elle voudrait comprendre, mais qu'elle n'écoute pas quand il s'explique. Elle est sa maîtresse pendant trois jours, puis il s'éloigne d'elle à jamais... Et la vie de Lydia est détruite, car elle ne peut plus que rêver — et avec désespoir — à l'ineffable bonheur qu'elle a goûté près de cet inconnu. Tom, le mari de Lydia, adore sa femme, mais ses pensées lui demeurent inaccessibles. Lydia estime Tom, mais il l'ennuie. Evan s'éprend d'une jeune fille, qui, dès la première seconde, incarne le vague et impérieux idéal qu'il porte en lui. Mais ce n'est qu'une dinde. Ainsi des autres personnages...

Autre thème : Présence du Destin. Un géant de la finance, prince des Conseils d'administration de 1920, est troublé par les vaticinations d'une voyante, auxquelles, par périodes alternées, il croit et ne croit pas. Mais sa foi ou son scepticisme le contraignent également à accomplir une série d'actes qui le mènent avec une logique inflexible à la mort violente que la voyante lui avait annoncée. (C'est le sujet du *Crime de Lord Arthur Savile*, d'Oscar Wilde.)

On pourrait faire davantage encore et montrer combien les scènes qui illustrent ces thèmes sont adroitement imaginées et judicieusement développées. Ce qui a compromis le succès, c'est que la *foi* semble avoir manqué à l'auteur. Il n'y a pas eu qu'assez rarement coïncidence entre sa volonté de création et sa sensibilité. Une lucide intelligence a mis tous les matériaux en place, les bornes sont bien serrées ; mais le courant ne passe pas, ou plutôt il ne passe que dans quelques chapitres (les débuts commerciaux de cet Evan qui doit à ses magnétiques dons de vendeur de tout transformer en or, comme Midas, — la confession « automatique » de Lydia.)

Il y aurait à dire aussi sur le procédé de composition. C'est celui de Bromfield, dans *Vingt-Quatre Heures :* entrecroisement de plusieurs, de nombreuses histoires plus ou moins artificiellement liées entre elles. Ce genre de puzzle nous a charmés, quand on nous l'a offert pour la première fois : il paraissait rendre plus sensible l'étrangeté des destinées humaines qui se lient et se commandent. Mais ce n'est plus déjà, de ce point de vue, qu'un procédé inefficace — et toujours fatigant pour le lecteur qui, pendant les deux cents premières pages, ne réussit à se familiariser qu'au prix d'héroïques efforts avec les héros trop furtivement aperçus de tant d'intrigues croisées. On devrait dire que c'est *absolument* un « procédé », grâce

auquel le plus souvent l'auteur essaie, en disloquant et mosaïquant une série de nouvelles, dont certaines même sont tronquées, de faire croire qu'il a écrit un roman-fleuve. Pourquoi ce goût généralisé pour les vastes cadres ? Les meilleurs épisodes des *Hommes de Bonne Volonté*, de Jules Romains, par exemple les *Amours Enfantines*, auraient beaucoup gagné à avoir une existence autonome. Seuls les romanciers-essayistes, plus essayistes que romanciers, comme Huxley, ont intérêt à organiser ces marqueteries. Elles ne sont pas très favorables au libre déploiement des esprits poétiques et fantaisistes... Tel qu'il est, dans l'état actuel du roman français, *Un Nouveau Midas*, s'il était né chez nous, susciterait pourtant de vifs applaudissements. Mais, dans l'œuvre de Margaret Kennedy, il ne marque pas un progrès.

***

« *Ce qu'il y a de sordide chez Madame Bovary* — écrit Jean Fayard dans Roman, *c'est le besoin de vivre un roman, de tromper un médiocre avec un autre médiocre et d'appeler l'adultère une aventure.* » C'est une opinion qu'on pourrait discuter. Madame Bovary, à nos yeux, n'est pas sordide, mais touchante [1]. Il est naturel de vouloir vivre un roman. Il ne serait fâcheux de passer de médiocres en médiocres (et encore !) que si l'on savait avoir affaire à des médiocres. Mais Madame Bovary se contente, comme tout le monde, de commettre des erreurs de jugement. Quant à l'idée d'assimiler l'adultère à une aventure, on la comprend !

Mais les héros de M. Fayard — c'est ce qui explique sans doute cette profession de foi — n'ont rien de tourmenté. Le bovarysme, qui n'est après tout que déraisonnable poursuite du rêve (mais y en a-t-il de « raisonnables » ?), leur est parfaitement étranger. Ce sont des dégustateurs, des êtres gentiment sensuels et comblés, des enfants de la comtesse de Ségur devenus adultes. Bonnes chairs bien roses, dînettes au champagne, franches petites lippées sensuelles : ce bonheur là n'a rien de commun, sans doute, avec l'harmonie du monde dont rêve Katherine Mansfield, mais c'est un bonheur reconnu, un bonheur de week-end, de grand enfant gâté, un bonheur qui a droit à sa place en ce monde comme les autres (en admettant que notre époque veuille reconnaître le droit au bonheur — ce qui paraît de jour en jour plus douteux). Il est curieux de constater que dans les récits de ce genre, le style tend à se faire « francien », comme si c'était là le revêtement naturel des émotions qui restent très légères.

Le sujet est-il vraiment un sujet-type de « *roman* », comme le titre l'indique ? Un beau jeune homme enlève une sage mais ravissante demoiselle de banlieue. Il la conduit à Florence, où, entre les musées et le lit de la chambre d'hôtel, le couple passe une quinzaine de paradis. Mais le jeune homme, dont Françoise ignorait l'identité, doit un jour révéler son identité : c'est un prince royal, rien de moins : un « d'Orléans » ou quelque chose de ce genre. Un mariage diplomatique l'appelle et l'idylle doit prendre fin...

Esquisse aimablement crayonnée, comme on désirerait être capable d'en tracer par quelque bel après-midi de juillet, quand, cédant aux conseils du soleil et des abeilles, on ne veut — persiennes à demi-fermées pour se protéger contre la canicule — songer qu'à des êtres paisiblement simples, ou estivalement simplifiés.

MARCEL THIÉBAUT

1. « *Madame Bovary est très sublime dans son espèce* » (Baudelaire : *l'Art Romantique*, p. 148).

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3438-5-45. — C.O.L. 31.3657. — (Encre Lorilleux).

VOICI VOTRE ÉCOLE

L'ÉCOLE DES SCIENCES ET ARTS, 16, rue du Général-Malleterre, Paris, 16e, vous permettra de faire chez vous les meilleures études par correspondance. Demandez l'envoi gratuit de la brochure ou notice qui vous intéresse :

Broch. 6328 . . . *Classes primaires et secondaires complètes, B.E., B.E.P.S., Baccalauréats.*
Notice 6329 . . . *Cours d'Orthographe.*
Notice 6330 . . . *Cours de Rédaction.*
Notice 6331 . . . *Formation scientifique (Math., Phys., Chimie).*
Notice 6332 . . . *Dessin industriel.*
Notice 6333 . . . *Commerce et Comptabilité.*
Broch. 6334 . . . *Dunamis (culture mentale).*
Notice 6335 . . . *Phonopolyglotte (Anglais, Allemand, Italien, Espagnol).*
Notice 6336 . . . *Dessin artistique,*
Notice 6337 . . . *Cours d'Éloquence.*
Notice 6338 . . . *Cours de Publicité.*
Notice 6339 . . . *Formation musicale.*
Notice 6340 . . . *Initiation aux grands problèmes philosophiques.*
Notice 6341 . . . *Carrières des P.T.T.*

Nombreux et brillants succès aux examens officiels.

ENIGME...
POUR VOTRE CHANCE
CERTITUDE
POUR LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE
LOTERIE NATIONALE

Chronique bibliographique

LA MONTÉE DES TÉNÈBRES

par Alfred Colling (*Robert Laffont*)

La Montée des Ténèbres, c'est le roman du financier en action dans la période de l'entre deux guerres avant l'avènement des temps barbares où allait sombrer un monde asservi au progrès matériel et ayant perdu la mesure de l'homme. Bernard Taverny, héritier d'une dynastie de grands bourgeois d'affaires — et plus précisément de banquiers, — est habité par le démon de la banque. Nous assistons à son ascension rapide, à son apothéose, à son déclin, quand, à peine vieilli, mais éprouvé par la mort de sa femme — dont M. Colling fait une figure pleine de grâce mélancolique — déçu par son fils, il fait prématurément retraite et consacre ses loisirs — car cet homme est universel — à terminer le livre de hautes spéculations mathématiques laissé inachevé par un ami.

A chaque tournant du récit éclate

(Voir suite page 100)

SAVOIR ÉCRIRE EST UNE NÉCESSITÉ

Devant une feuille blanche, vous avez de la peine à exprimer, en un langage correct, les sentiments que vous éprouvez, à traduire les idées qui, cependant, affluent en vous. Et vous en souffrez, car vous savez que vous serez jugé, souvent impitoyablement, d'après votre style.

Savoir écrire, c'est savoir ordonner ses idées, les exprimer avec clarté, trouver le mot juste, le mot qui frappe, la phrase bien construite, qui fait image. Savoir écrire est toujours un plaisir.

Plus que jamais, de nos jours, savoir écrire est une nécessité pour ceux qui veulent s'élever. Quelle que soit votre situation actuelle ou celle que vous envisagez, vous êtes sûr de pouvoir l'améliorer en apprenant à mieux rédiger car, *savoir écrire*, c'est *savoir s'imposer.*

BROCHURE GRATUITE

Envoyez le coupon et vous recevrez gratuitement la brochure de renseignements. (Joindre 6 francs en timbres pour tous frais.)

ÉCOLE A.B.C. DE RÉDACTION
(SECTION F. Y.)
12, rue Lincoln, Paris (8e)

Nom .....
Adresse .....

Un document unique !
Une page d'histoire...

L'HÉROÏQUE SABORDAGE de la FLOTTE FRANÇAISE

TOULON 27 Novembre 1942

Photographies prises par
ANDRÉ PIERNIC
pendant le sabordage

Album 22 1/2 × 28 — 48 pages, tiré en héliogravure avec frontispice, bandeaux et culs de lampe, dessinés par

ANDRÉ HOFER

LES ÉDITIONS DE L'ILE DE FRANCE
Chez votre libraire **225** fr.

Réforme
HEBDOMADAIRE
Protestant Français
Réforme

RÉDACTION-ADMINISTRATION
3, rue Gay-Lussac - Paris V^e

En vente : **LE SAMEDI**
LE NUMÉRO : **6 fr.**

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN
35, Quai des Grands-Augustins, Paris (6e)

VIENT DE PARAITRE

R. P. DE BOISSIEU
LE PÈRE DE FOUCAULD
Étude d'une conversion et d'une vocation

Il a été beaucoup écrit sur cet homme étonnant, depuis la biographie de René Bazin, très complète, jusqu'à la chronique établie avec un soin remarquable par le R. P. Gorrée.

Le sous-titre de ce livre indique suffisamment quelle a été l'intention du R. P. de Boissieu en l'écrivant : essayer de pénétrer les secrets de cette existence héroïque et analyser les étapes successives de la vie spirituelle du grand Africain.

Un volume in-16 avec un magnifique portrait du Père de Foucauld sur la couverture.

Prix : 66 francs

Chronique bibliographique

(Suite de la page 99)

l'opposition, plausible en soi, mais dont la peinture relève d'un genre un peu facile, entre trois générations : le grand-père, vieux banquier dans la meilleure tradition d'avant les années 1914 ; le fils, brasseur d'affaires épris de méthodes modernes ; le petit-fils, adolescent ombrageux, trop tôt privé de mère, contempteur résolu de la banque et de la puissance paternelle. M. Colling, qui ne redoute pas les effets un peu gros, nous montre cet inquiétant jeune homme déjeunant sur l'herbe en compagnie d'une vendeuse de magasin à quelques mètres de la luxueuse « hostellerie » où le père, scandalisé par une telle offense de son rejeton à la loi du clan, arrose de Corton un gibier délicat.

Avant tout, l'auteur s'est attaché à tracer, avec beaucoup de pénétration et sans déformation excessive, une figure de banquier, voire même de banquier

(Suite à la page 3 de la couverture)

Chronique bibliographique

(Suite de la page 100)

« à l'état pur » : travailleur forcené et — par là — digne d'estime, mais que les exigences de sa passion professionnelle rendent à l'occasion cynique et passablement féroce. Les péripéties de la lutte de Bernard Taverny dans sa montée vers les sommets de la puissance financière composent un drame sobre et saisissant. On sent que M. Colling, qui n'est pas seulement un romancier et un essayiste de talent mais aussi un financier, n'a eu, pour peindre ce portrait, qu'à faire appel à son expérience directe : il a — l'idée est intéressante et originale — introduit dans son récit un sorte de reportage sur les milieux de la finance et de la Bourse, démontant en technicien le délicat mécanisme des opérations boursières, analysant les subtiles manœuvres par quoi se conquièrent les majorités dans les Conseils d'administration. En même temps que celui de l'ambition, c'est le roman de la profession et l'on évoque M. Jules Romains décrivant l'ascension de l'agent immobilier Haverkampf...

M. Colling, habile à cerner d'un crayon véridique des figures de gens de métier — celle du boursier Camille Berneau par exemple, — est moins heureux dans la peinture des milieux mondains. La reconstitution d'un mariage de style 1910 est laborieuse et ralentit le départ du livre. La description de la fête qui couronne l'apothéose de Bernard Taverny, l'énumération des cadeaux — proprement incroyables — offerts aux invités et que M. Colling détaille avec une sorte d'enivrement, est presque comique. Le morceau eût ravi Théophile Gautier ou, plus près de nous, Paul Bourget. Mais l'auteur du Disciple, qui ne badinait pas sur l'étiquette des salons, eût frémi devant l'apparition, dans une soirée « très huppée », comme dit l'auteur, de cet éphèbe affublé d'un complet bois de rose.

Ne chicanons pas M. Colling sur de semblables détails, bien qu'ils ne soient pas rares. Ce n'est pas un mince mérite de rendre presque captivant le récit des batailles financières qui forment la principale et la meilleure partie du récit. Pourquoi l'ensemble — intéressant à plus d'un titre — nous laisse-t-il un peu insatisfaits ? Est-ce le style souvent lourd et sans grâce, une certaine gaucherie dans l'enchaînement des situations où perce l'artifice et un trop visible souci de composition dont nous a déshabitués l'esthétique si différente des romanciers anglais contemporains ? Il manque au récit de M. Colling cette aisance, cette liberté, ce frémissement qui est comme la palpitation de la vie.

SOLANGE DE LA BAUME

REPRENDRE CŒUR

HENRI DE LESCOËT *(Les Amis de Rochefort)*.

Il nous souvient d'un personnage de M. Duvernois qui choisit les mots de ses poèmes en insérant au hasard son coupe-papier dans un tionnaire. On ne fera pas à M. de Lescoët, auteur d'une plaquette *Reprendre cœur*, l'injure de penser qu'il ait jamais usé de cette méthode. On ne peut cependant se défendre d'un certain trouble devant tels de ses vers :

Cassures, cataclysmes, camouflées les [causes

. . . . . .

L'ambiguïté du voile de la déesse
Me faisait dévorer la mesure, les [mœurs
Tiennes, majuscules de cris, multiples [mains
Bientôt qui m'aspiraient, astrales [friandises.

Les mots semblent bien s'y être rencontrés par l'effet de leur voisinage dans le dictionnaire, voire du simple hasard. Serait-ce là une certaine conception de la poésie pure ? Mettons que M. de Lescoët appartienne à la classe des poètes ésotériques, avides de s'inscrire dans la descendance de Valéry. Hélas ! tout le monde n'est pas Valéry, et M. de Lescoët n'approche pas encore du Maître.

On regrette qu'il pose à son lecteur en si peu de pages tant d'insolubles rébus, car on discerne chez lui, de ci de là, les dons d'un poète authentique ému par la grandeur et le tragique de la destinée humaine, attiré par de subtiles correspondances entre les êtres et les choses et capable de nous y rendre sensibles.

Je suis ce lyrique rôdeur,
Noir amant des jardins du vide.

Certains de ces vers ont la facture la plus classique.

J'ai de nombreux amis que je voudrais [connaître
Et des tas d'ennemis que je voudrais [aimer.

SOLANGE DE LA BAUME.

VIENT DE PARAITRE

AUX ÉDITIONS BERNARD GRASSET

Administrateur-Directeur : A. DE TAVERNOST.

61, rue des Saints-Pères, Paris (VIe) - Littré 07-71

André MAGINOT : **CARNETS DE PATROUILLE** .. 30 fr.

Evelyn WAUGH : **UNE POIGNÉE DE CENDRE** .. 60 fr.
(Roman traduit de l'anglais par Marie Canavaggia.)

CALDERON : **DEUX COMÉDIES**.. .. .. 60 fr.
(La Vie est un Songe - Le Médecin de son Honneur)
traduites et présentées par Alexandre Arnoux.

Régine PERNOUD : **LUMIÈRE DU MOYEN AGE** (in-8° écu) 81 fr.

Benjamin CRÉMIEUX : **LE PREMIER DE LA CLASSE**. 72 fr.
(Roman)

Paul CAMBON : **CORRESPONDANCE** (Tome II, in-8° écu) .. 100 fr.

Suzanne BARAZZETTI : **MAURICE DENIS** (in-8° écu, illustré).. 215 fr.

André DE RICHAUD : **LE MAUVAIS** (Roman) .. .. 65 fr.

C.-F. RAMUZ : **LA GUERRE AUX PAPIERS** (Roman). 72 fr.

LA

REVUE DE PARIS

Paraît le 1er de chaque mois

RÉDACTION, ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE :

114, avenue des Champs-Élysées - PARIS (Balzac 02-88)

★ ★

PRIX DE L'ABONNEMENT

	Six numéros (six mois)
Paris, Départements et Colonies françaises	**200 francs**

LA LIVRAISON : 40 francs

★ ★

On s'abonne à la Revue de Paris, 114, av. des Champs-Élysées, dans toutes les librairies et aussi en utilisant le compte de Chèques postaux de la Revue de Paris, n° 360-50, Paris.

Prière de joindre la somme de 5 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris sont interdites dans tous les pays, y compris la Hollande.

La Revue de Paris décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

fr.
fr.
fr.
fr.
fr.
fr.
fr.
fr.
r.
s)